













5-36  
N. M.

VOYAGE  
AUTOUR DU MONDE,

Exécuté par Ordre du Roi.

---

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

# VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

Exécuté par Ordre du Roi,

*Sur la Corvette de Sa Majesté, La Coquille, Pendant  
les années 1822, 1823, 1824 et 1825,*

SOUS LE MINISTÈRE ET CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE S. E. M. LE MARQUIS  
DE CLERMONT-TONNERRE, MINISTRE DE LA MARINE;

Et publié sous les auspices

DE SON EXCELLENCE M<sup>GR</sup> LE C<sup>TE</sup> DE CHABROL,  
MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

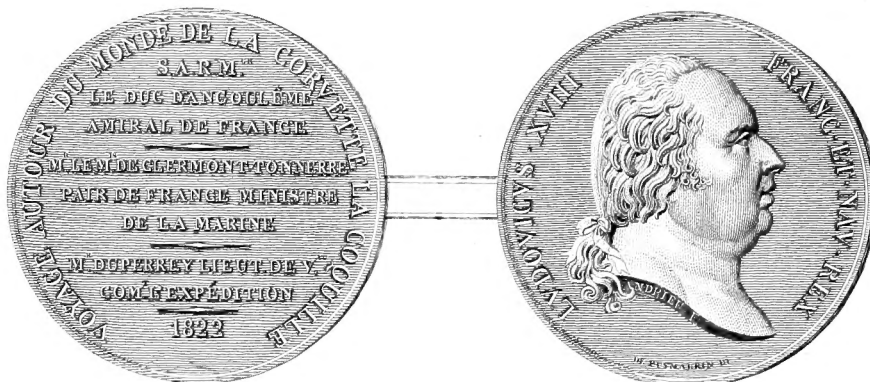
PAR M. L. I. DUPERREY,

CAPITAINE DE FRÉGATE, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,  
COMMANDANT DE L'EXPÉDITION.

Zoologie,

PAR MM. LESSON ET GARNOT.

Tome Premier. = 2<sup>e</sup> Partie.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE HAUTEFEUILLE, N<sup>o</sup> 23.

1828.



D 43  
1825  
[v. 5]  
t. 1  
cpl. 2  
521  
523

# VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES

1822, 1823, 1824 et 1825.

---

## ZOOLOGIE.

---

### SUITE DU CHAPITRE V.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE NATURELLE DES DIVERSES CONTRÉES  
VISITÉES PAR LA CORVETTE *LA COQUILLE*, ET PLUS PARTICULIÈREMENT SUR  
L'ORNITHOLOGIE DE CHACUNE D'ELLES; PAR R.-P. LESSON.

#### § X.

CAJÉLI, ÎLE DE BOUROU ( ARCHIPEL DES MOLUQUES ).

( Du 23 septembre 1823 au 1<sup>er</sup> octobre suivant. )

Plusieurs navigateurs français ont visité l'île de Bourou, ou *Boero*, ainsi que l'écrivent les Hollandais qui y ont formé un établissement colonial; et cependant nous ne connaissons de ce pays qu'une légère écorce, ou plutôt ce que nous en savons se réduit à des aperçus si vagues, qu'ils nous font davantage regretter d'être privés de lumières sur les productions naturelles de ce beau pays, que les Malais, en raison des oiseaux variés et rares qui le peuplent, ont nommé *Bourou*, ou l'*Ile des*

*Oiseaux.* La plupart des êtres qui portent dans nos *species* le nom trivial d'*amboinensis*, proviennent de Cérām et de Bourou, les deux îles de l'archipel des Moluques les moins déshéritées des animaux indigènes de ces terres, placées directement sous l'équateur et couvertes de profondes forêts inhabitées.

Les Hollandais, en prenant possession d'un seul point de l'île de Bourou, n'ont point étendu leur influence hors d'un cercle assez étroit. La population malaise, qui a jeté les fondements du lieu de sa résidence au fond de la baie de Cajéli, leur est soumise ; mais les habitants primitifs, nommés Alfourous, retirés dans les forêts de l'intérieur, méconnaissent leur autorité. La baie de Cajéli, nom qu'on doit prononcer *Caïéli*, est vaste et profonde. Un immense banc de corail, s'élevant à peine au-dessus des flots à mer basse, occupe un point de sa surface assez étendu à l'extrémité de la pointe Rouba. Dans sa partie S.-O. est bâtie la bourgade à laquelle elle a donné son nom. Vu de la rade, le panorama du paysage qui se déroule aux yeux de l'observateur offre les plus grands charmes. L'œil se repose avec plaisir sur la riche verdure qui en recouvre les bords : dans les éclaircis que laissent les arbres entre eux, s'élèvent les sommets pointus des mosquées de Cajéli, où, à travers les formes infinies du feuillage et entre les tiges droites des papayers, ou les longues feuilles tombantes des bananiers, apparaissent les cabanes des habitants, dont les murailles sont en bambou. En arrière de ce premier rideau s'élèvent les hautes montagnes de l'intérieur, partout également boisées. Sur le côté oriental de la baie, des coteaux élevés présentent une verdure triste et glauque, et laissent exhaler au loin les odeurs fragrantés et vives des mélaleuques qui y sont plantés, et qu'on y cultive pour en retirer le baume si estimé des Malais, et connu sous le nom de *Caïou-pouti*. Toute la partie N.-O., au contraire, est basse et à peine au niveau de la mer, et ne présente sur toute sa sur-

face que de vastes marécages en partie submergés, où vivent des crocodiles. Rien ne flatte plus la vue, peut-être, que ce mélange heureux de sites opposés, et réunissant tous les genres de beautés des paysages de la zone torride. Ici le cocotier élève dans l'air ses parasols de verdure; là le sagoutier à moelle nutritive couronne son tronc grossier de palmes rigides; le bananier herbacé, entouré de ses nombreux rejetons, croît au pied du robuste canari, dont les amers ont une saveur si exquise et si douce. A ces végétaux utiles des forêts équatoriales s'en joignent une foule d'autres, dont les rameaux toujours verts, chargés à la fois de fleurs et de fruits, sont animés par les bruyants loris, des perroquets à plumage cramoisi, et un grand nombre d'autres espèces dont les noms ne formeraient ici qu'une stérile nomenclature. La mer, dans la baie, est rarement agitée; elle est presque toujours paisible, et de légères pirogues malaises, à voiles en feuilles de vaquois, en sillonnent la surface. Pendant notre séjour, le ciel était ordinairement pur et serein; et cependant il arrivait à chaque journée que d'épais nuages condensés sur les hautes montagnes de la partie orientale amenaient des orages de courte durée, mais qui se résolvaient en pluies abondantes pendant deux ou trois heures : un instant après, le ciel reprenait sa sérénité première.

Le village de Cajéli n'a rien de remarquable; toutefois la physionomie étrangère qu'il présente a sur le voyageur le charme tout-puissant de la nouveauté. C'est un mélange agreste de cabanes construites avec art, et semées çà et là de massifs d'arbres à fruits. Ses allées régulières et ses nombreuses mosquées, son aspect pittoresque, les hommes qui l'habitent, tout retrace un site oriental. Une course que nous fîmes derrière ce village donnera une idée assez complète de sa position. En arrière de Cajéli, donc, on trouve une allée d'arbres de tek, dont la longueur n'est pas moins de deux milles. Cette allée

aboutit à une rivière qui prend naissance dans les montagnes centrales, et dont le lit sillonne le terrain plat qui occupe cette partie de l'île. D'étroits et tortueux sentiers se partagent ensuite toute l'étendue des marécages à demi desséchés, où les habitants ont établi leurs plantations de *sagoutiers* et de *saguerus*<sup>1</sup>. De nombreux ruisseaux, d'une eau fraîche et le plus souvent limpide, se perdent, après mille détours, au milieu d'une végétation vigoureuse. La jolie *Jussiaea tenella* couvre de ses pelouses fleuries des lieux frais et humides; le jaquier à feuilles entières avait son tronc chargé d'énormes fruits à épidermes aréolés, fruits que les Malais préfèrent au rima que produit l'arbre à pain à feuilles incisées. De nombreux pothos grimpent le long des arbres, et sur les fleurs se reposaient des papillons vivement colorés; tandis que souvent se confondaient avec le vert des feuilles un petit agame à queue très-longue. Dans tous les sentiers courait le scinque gracieux, si commun sur les terres de l'Océanie, que rendent si remarquable les trois raies dorées qu'il porte sur le corps, et l'azur de sa queue. Les enfants nous suivaient avec ardeur dans cette excursion; leur vue perçante nous indiquait des oiseaux là où nos yeux se refusaient à les voir. Suivant la mode de leur pays, ils étaient nus, ou du moins n'avaient que le corps ceint d'un étroit maro, et la tête entourée d'une mince bandelette d'écorce, dont les extrémités retombaient avec grace sur le front; leur gaieté était naïve, et il ne nous fut pas difficile de nous apercevoir que leur hilarité trouvait une ample matière à de joyeux propos dans le soin que nous prenions de conserver les objets auxquels ils étaient bien loin d'attacher le même prix que nous. Dans ces

<sup>1</sup> Ce palmier paraît être le *saguerus* de Rumphius, et très-probablement celui que M. de La Billardière a décrit dans les Mémoires de l'Institut, t. IV, p. 215, sous le nom d'*arenga saccharifera*.

lieux on trouvait en abondance la jolie perruche dite d'Amboine (*Psittacus ornatus*), la perruche cramoisie, le petit perroquet vert à tête rouge, le petit cacatoës à huppe jaune, le philédon corbi-calao, etc., et des coléoptères de plusieurs genres, tels que coccinèles, cétoines vertes.

Les principaux végétaux alimentaires se trouvent être : les pissangs ou bananiers, les choux-palmistes, les aréquiers, les canaris, les papayers, les *Eugenia* jamroses, les arbres à pain à fruits sans noyaux, les jaquiers, les orangers pamplemousses, les citronniers, les grenadiers, etc. Aux fruits de ces arbres s'en adjoignent un grand nombre d'autres espèces qui nous sont complètement inconnues, et que nous n'avons pas eu le loisir d'étudier. Nous rencontrâmes fréquemment, toutefois, dans les lieux humides, un arbre dont le port n'est pas éloigné de celui de nos cerisiers, et qui produit une petite drupe d'un rouge vif lorsqu'elle n'a pas encore atteint sa maturité, mais dont le goût est toujours âpre. Ce fruit est assez analogue à celui du *diospyros kaki*. Les habitants lui donnent le nom de *tomou-tomou*, et en font des confitures.

Le *nyctantes sambac* est cultivé avec le plus grand soin par les Malaises, qui chérissent l'odeur suave de ses corolles virginales, et qui les enlacent, en les unissant à celles du *gardenia* et du *malaty*, dans leur noire chevelure, ou en parfument l'huile de Ben, destinée aux frictions de toilette. On estime encore les fleurs globuleuses et odorantes du *manassar*, qui nous parurent être celles de l'acacie de Farnèse. Le gombo, dont le suc gluant donne dans nos Antilles le mets si estimé des créoles sous le nom de *calalou* (*hibiscus esculentus*), croît très-abondamment, et partout se rencontrent les ananas, les *ponches* ou choux-caraïbes (*arum esculentum*), plusieurs sortes de piments; car les Malais prodiguent ce condiment énergique dans tous leurs aliments; le ricin, dont l'huile vermifuge est

si salulaire en médecine; enfin le tabac, dont les propriétaires font une grande consommation. Les légumes d'Europe, portés par les Hollandais, n'y ont point prospéré, ou si l'on en cultive quelques espèces, c'est fort négligemment.

Parmi les plantes essentiellement utiles, deux palmiers tiennent le premier rang sans contredit. Ce sont le *sagoutier* et le *saguerus*. Le sagoutier (*sagus Rumphii*, W.) croît dans les marécages, où on en a établi des plantations nombreuses, et d'autant plus importantes, que ce végétal remplace aux Moluques, comme dans la plupart des îles à l'Est de la Nouvelle-Guinée, le riz de l'Inde et les céréales d'Europe. Son stipe est gros, rugueux, recouvert de cicatrices dues à la chute des anciennes feuilles; avec l'âge il prend un grand accroissement. Ses palmes sont dressées, et, dans les premières années, elles ont leur rachis hérissé de rangées de fortes épines, qui disparaissent à l'époque où le végétal est parvenu au point de renfermer une grande quantité de farine; c'est alors qu'on l'abat et qu'on dépèce l'enveloppe, et que la moelle fibreuse qui remplit l'intérieur, laisse échapper, par le lavage, les grains de fécule abondamment contenus dans ses interstices. Cette farine est d'un blanc jaunâtre et grumeleuse, et se conserve dans des bambous. Les Papous la retirent plus généralement d'un *cycas*, et en fabriquent des galettes aplaties, assez analogues par la forme aux biscuits de mer. A Bourou, on délaie cette farine avec de l'eau, et on la mange avec les doigts, ou bien on la place dans des sortes de mets très-épicés. Cette fécule a une saveur fade et douceâtre. Quelques autres palmiers en fournissent, tels qu'un dattier, un *arenga*, etc.

Le sagoutier forme des massifs très-épais derrière le village de Cajéli, ainsi que dans les ravines qui sont à l'extrémité Sud. Les habitants font avec ses fibres intérieures et sèches des planches très-légères, et c'est principalement à Amboine qu'on

fait les boîtes qui servent à contenir des coquillages, que les Malais se plaisent à y ranger avec une symétrie parfaite, et dont les planches de Séba peuvent donner une idée.

Le saguérus de Rumphius (*arenga saccharifera*, Labil?) est peu connu; il fournit le *saguéro*, ou vin de saguère, très-usité dans les Moluques, et plus particulièrement à Bourou et à Amboine. Ce végétal, de même que le sagoutier, a un diamètre bien plus développé que les cocotiers ou les aréquiers. Son stipe est droit, haut de vingt-cinq à trente pieds, marqué de sillons circulaires, qui ont persisté après la chute des feuilles. Sa couleur est noirâtre. Ses palmes se composent de folioles plissées, larges et serrées, qui se redressent un peu. Il est monoïque. Une large panicule de fleurs mâles sort d'une spathe inférieure. Les fruits sont ordinairement supérieurs, et placés sur des pédoncules, sinuolés en très-grande quantité. Ce palmier était en fleur à l'époque de notre passage, et il porte des milliers de fruits, qui ne sont d'aucun usage. La base ou la naissance de toutes les feuilles est enveloppée par une bourre épaisse, ou sorte de bastin, d'une ressemblance très-grande avec le crin par son aspect noir, ses fibres ténues, flexueuses et entortillées par gros flocons. Les habitants en font des cordes d'embarcations, qui sont estimées pour leur ténacité; et à Amboine on en confectionne des câbles assez gros pour le service des navires du gouvernement. Ce crin végétal se file aisément, et souvent nous avons vu les habitants occupés à cette préparation, en se servant d'une roue à la manière de nos cordiers.

Le vin de saguère n'est autre chose que la sève de ce palmier, qu'on retire par le moyen d'une coupure qu'on pratique au rameau floral. Les habitants le recueillent tous les soirs, en plaçant au-dessous de la plaie un vase fait avec une écorce solide et flexible, capable de contenir le liquide à mesure que l'ascension vitale le fait monter. Ils enveloppent avec soin l'ou-

verture du vase, pour que les rayons du soleil n'y pénètrent point; car ce suc, de doux et sucré qu'il est à sa sortie, ne tarde pas à passer à la fermentation alcoolique. L'usage de cette sorte de vin est très-répandu parmi les habitants des Moluques; mais, quoique délicieux au goût des naturels, on a besoin d'éducation pour ne pas être repoussé par son amertume et son mauvais goût. Le vin de saguère est assez analogue au *tari*, qu'on retire du cocotier dans l'Inde; mais il s'altère avec une telle rapidité, qu'il a été nécessaire de lui faire subir une fermentation spiritueuse, propre à assurer sa conservation. On y est parvenu en plaçant dans ce suc blanchâtre, un peu épais, très-écumeux, un morceau de bois excessivement amer, qui ne tarde pas, en quelques minutes, à communiquer sa saveur au liquide. L'amertume, de supportable qu'elle est d'abord, finit par être tellement concentrée, qu'elle devient repoussante. Le bois qui fournit cette racine, douée d'une amertume si prononcée, nous paraît appartenir au *ealac* (*carissa xylopicron*, Aub.), auquel il ressemble par sa compacité, sa couleur orangée, et son amarescence si diffusible. Le vin de saguère, ainsi préparé, peut aisément se conserver dans des vases. Il est alors très-fort et susceptible de procurer des ivresses tumultueuses. Les habitants en font une grande consommation. Souvent lorsque, fatigués dans nos courses, nous cherchions un refuge dans quelques cabanes, on s'empressait de nous en offrir.

Une des productions les plus estimées de l'île de Bourou est l'huile de *caïou-pouti*, ou, comme nous l'écrivons, *cajéput*. Cette huile jouit, chez tous les Malais, des propriétés les plus miraculeuses, propriétés que les Européens établis aux Moluques ont par suite adoptées aveuglément. On l'emploie comme un remède excellent contre les douleurs rhumatismales et les paralysies, en l'appliquant en frictions. Pour les maladies internes, on en exprime quelques gouttes jetées dans de l'eau, et ce mé-

lange fait naître les plus grandes espérances dans l'âme du moribond, et console sa famille. Cette panacée n'est pas sans posséder une action énergique assez analogue, par la diffusibilité de ses principes, à la manière d'agir de l'éther; mais elle n'a toutefois rien de supérieur à l'essence de térébenthine, dont elle se rapproche singulièrement par ses qualités physiques et chimiques. Cette huile essentielle a été vantée en Europe par le docteur Thunberg, pour ses avantages, comme moyen conservateur des collections d'insectes, sans que l'expérience soit venue justifier ces nouvelles propriétés. Cependant la célébrité dont jouit cette substance, exige que nous entrions à son égard dans les détails que les Malais mettent en usage pour la préparer. L'huile de Cajéput ne s'obtient que dans les Moluques, et dans deux ou trois îles au plus. Sa fabrication n'est dans les mains que d'un petit nombre d'individus; et à Bourou, elle appartient au résident hollandais et au radjah malais. Les deux alambics dont on se sert pour l'obtenir sont grossièrement montés; ils consistent en une chaudière de cuivre, surmontée d'un chapiteau en boule. L'huile essentielle, se dégageant de l'eau dans laquelle trempent les feuilles de mélaleuque au fond de l'appareil, s'élève dans le chapiteau, passe dans un tube en bambou, qui la conduit dans une petite barrique qui sert de réfrigérant, et coule dans des vases destinés à la recueillir. Le caïou-pouti liquide apparaît sous forme d'un fluide léger, qui est coloré en un vert-pré très-agréable, dû à la chlorophille. Son odeur est vive, fragrante, très-expansible, et assez analogue à celle de l'essence de térébenthine, bien qu'elle en diffère par le camphre qu'elle contient. En la rectifiant par plusieurs distillations, cette huile perd sa couleur verte.

Le *melaleuca leucodendron*, qui produit le *caïou-pouti* (ce mot signifiant en malais *bois blanc*), est cultivé en grand sur les collines de la partie orientale de Cajéli. C'est un arbre d'assez

grande taille, semblable par le port aux vieux oliviers de la France méridionale, et se couronnant de fleurs blanches, disposées par petits bouquets. On en distingue deux variétés, remarquables l'une par des feuilles étroites, et l'autre par des folioles beaucoup plus larges. Cette dernière espèce se trouve particulièrement à Amboine, tandis que la première croît presque exclusivement à Bourou. Le tronc des mélaleuques est revêtu d'une écorce épaisse, composée d'une masse de feuillets minces, soyeux, et imitant des lanières de satin. A quelque distance, ces arbres semblent argentins. Les rameaux sont souvent brisés, par le peu de soin que les enfants chargés d'en cueillir les feuilles apportent à cette opération. Le feuillage, glauque et triste, a besoin de la vive chaleur du soleil des Moluques pour acquérir l'arome fragrant qui le caractérise; et les soins de culture qu'on accorde à l'arbre se bornent à brûler les broussailles et les grandes herbes qui croissent au pied.

L'idée générale qu'on puisse se former des alentours de la baie de Cajéli, seul point de l'île de Bourou que nous ayons visité, est celle d'un sol montueux, profondément raviné et s'abaissant vers le rivage pour donner naissance à des marais profonds et étendus qui règnent au fond de cette grande baie. Le sol est d'argile rougeâtre sur les collines; et supporte une formation schisteuse, sillonnée par des veines de quartz, variant du talcite carburé phylladiforme au talcite quartzifère aussi phylladiforme. Des veines de quartz amorphe, épaisses d'un pied, sillonnent en tous sens les rochers que nous venons de mentionner. Les fragments de carbonate de chaux qu'on rencontre parfois sur les collines y ont été transportés par les hommes, et proviennent des ceintures de polypiers saxigènes, qui, çà et là dans la baie, forment des barrières de récifs.

La végétation de l'île Bourou est vigoureuse et imposante; elle se compose surtout de grands arbres encore très-peu connus

des botanistes, et parmi lesquels il doit y en avoir beaucoup d'inédits. Nous y avons retrouvé toutefois la plupart des plantes que nous avons déjà vues dans les îles de la mer du Sud, dans l'archipel de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waigiou, telles que le *convolvulus pes capræ*, des dolichos, des vaquois, des filaos, l'*hibiscus tiliaceus*, le *spondias dulcis*, etc. A ces végétaux si communs sur toutes les îles océaniennes, se joignent ceux qui sont propres au sol des Moluques et des îles de la Sonde. Ainsi apparaissent en plus ou moins grande abondance l'*æschynomene grandiflora*, remarquable par ses larges corolles blanches papilionacées; le *guilandina moringa*, dont les semences pierreuses servent de jouets aux enfants; l'ipomée à fleurs écarlates, plante volubile, chérie des Malaises, pour qui elle est l'emblème de l'amour; des orchidées fantastiques, dont les tiges charnues échappent à tous les moyens de conservation; des fougères, des lycopodes, etc., etc.

Dans la première partie, nous avons déjà eu occasion de mentionner les mammifères qui se trouvent plus habituellement à Bourou. Nous avons dit que le babi-russa ou cochon cerf<sup>1</sup> est l'animal le plus précieux qu'on y puisse citer. Par le grand nombre de têtes osseuses que possèdent les naturels, il est aisé de juger qu'il n'y est point rare; et cependant, par des causes qu'il est inutile d'énumérer, nous ne pûmes nous le procurer. La grande chauve-souris frugivore, nommée roussette édule (*pteropus edulis*), ou le *melanou-bourou* (oiseau poilu), fournit aux habitants une chair parfumée qu'ils estiment. Pendant notre relâche, on donna comme viande fraîche aux gens de notre équipage de la chair de cerf: l'espèce nous en paraît nouvelle pour les zoologistes; mais comme cet animal était dépécé à terre, nous n'avons sur lui aucun détail précis à fournir. Ce cerf,

<sup>1</sup> SHAW, *Gen. Zool.*, t. II, pl. CCXXIV, p. 467.

nommé *rusa*, nous paraît bien voisin du *cervus mariannus*, trouvé aux îles Mariannes par MM. Quoy et Gaimard, et décrit par M. G. Cuvier dans le tome IV, page 45 de son ouvrage sur les ossements fossiles. A ces grands mammifères il faut ajouter quelques petites espèces que les habitants nous firent connaître, telles que le *tikus lanah*, qui paraît être le rat; le *chinchorot*, qui est la musaraigne musquée, et le *tikus padi*, la souris.

D'après l'étymologie du nom de l'île, on doit penser que l'ornithologie de Bourou est riche et variée. Les oiseaux des Moluques y sont nombreux, tant par les individus que par les espèces. Certaines familles y comptent surtout de riches et brillantes tribus, et au premier rang on doit citer les perroquets. On sait que ceux à plumage rouge vivent exclusivement dans les îles des Indes orientales même les plus reculées, et que de leur nom malais *nori*, et peut-être par une prononciation vicieuse *louri*, nous avons fait le nom générique *lori*, pour désigner tous les perroquets asiatiques et indiens à livrée écarlate. Les Malais appellent *Kekek* les espèces dont le plumage a du vert, et *Kakatua* celles qui sont blanches. Nous citerons principalement la perruche dite d'Amboine (*psittacus ornatus*)<sup>1</sup>; le perro-

<sup>1</sup> Cette espèce ne vit point à Amboine, à l'état sauvage : elle vient des îles Moluques, de Bourou, de Céram et de Tidor. Elle est abondante sur la terre des Papous, où les naturels la nomment *maninihesse*, et à Rony *manigaine*; elle est figurée par Levaillant, pl. LII.

Elle diffère de la perruche de la Nouvelle-Hollande (*ps. hæmatodus*, Gm.), nommée *blue-mountain parrot* par les colons de la Nouvelle-Galles, parce que les plumes de la poitrine sont rouges et jaunes, sans être bordées de noir; celles du ventre sont bleues, tandis qu'à la perruche d'Amboine, les plumes pectorales sont rouges, lisérées de noir; celles de l'abdomen vertes et lisérées de jaune : tout le reste se ressemble.



qui lui servent de refuge. C'est du moins dans ce lieu que M. de Blois de la Calande, un des officiers de l'expédition, tua le bel individu que nous avons déposé dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle. Les habitants de Cajéli nous nommèrent *biawak* une espèce de tupinambis, et *anjing-eyer* ou lézard d'eau, un saurien qui nous est inconnu. La tortue franche ou *pinyu* fréquente les rivages et les baies : dans les broussailles rampaient deux ou trois sortes de serpents que nous n'avons fait qu'entrevoir; et le scinque à raies dorées sur le dos, et l'agame vert, étaient remarquables, l'un au milieu des sentiers, l'autre sur les feuilles.

Nos récoltes d'insectes furent augmentées de quelques coléoptères rares, de plusieurs magnifiques papillons. Il en fut de même pour les crustacés. Les marais de la rivière d'*Abbo* nous fournirent un énorme *cancer*, que les habitants vont pêcher pour leur nourriture; et dans la baie n'étaient point rares la langouste ornée, les portunes et le grapse peint sur les rochers. Les mollusques dont les Malais recueillent les tests sous le nom de *bya* pour les vendre aux Européens, ne sont nulle part en plus grande abondance. On y trouve surtout les *djalu* (cône); les *kakoussan* (trochus veuve et peau de serpent); les *ouri* (porcelaines géographiques); les *tymba* (harpes); les *bibidouri* (*murex peigne de Vénus*), et surtout la volute-couronne d'Éthiopie, les nautilus, les olives, les ovules, le *murex triton*, le bronte, la grimace, etc., parmi les univalves.

Une belle cyrène, nommée *ranisse*; la Vénus déflorée, appelée *renesse*; l'arche (*anadara*); l'huître vitre chinoise (*Kompéran*); la placune selle polonaise; la lime, des solens, sont, parmi les coquilles bivalves, les espèces les plus vulgaires. Les habitants recherchent comme un aliment très-délicat un mollusque dont les deux coquilles sont d'une extrême fragilité, et se trouvent soutenues par un long tendon, qui s'implante sur les troncs des

arbres enfoncés dans l'eau, à la manière des anatifs : c'est la *patella unguis* de Linné, qui n'en possédait qu'une seule valve, et la lingule des mers des Indes (*lingula anatina*) des naturalistes modernes.

Nous n'observâmes qu'une ou deux espèces d'hélices, quelques zoophytes des genres astérie, actinie, et une seule méduse.

---

## § XI.

### ILE D'AMBOINE.

( Du 4 octobre 1823 au 28 du même mois. )

L'île d'Amboine est située au centre des Moluques, et se trouve entourée au Nord par la grande île de Céram, par *Manipá*, *Haroko* et *Saparoua*; au Nord-Est par *Nissa-laut*; à l'Ouest par *Bourou*, au Sud-Est par *Poulo-vai*, *Gounong-api*, *Banda*, *Banda-nera* et *Pulo-Pisang*. Sa circonférence est au plus de vingt-cinq lieues: elle est inégale, en forme d'étrier, ce qui est dû à la jonction des presque îles d'*Itou* et de *Nouessaniva*. Elle est entamée par deux profondes baies, celle d'Amboine, la seule fréquentée des navires d'Europe, et celle du Nord-Est parsemée de bancs, et qui ne peut recevoir que des jonques du pays.

Découverte par les Lusitains en 1515, l'île d'Amboine a d'abord appartenu à la couronne de Portugal, dont les navigateurs abordèrent les premiers aux Indes orientales après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Ils en furent chassés en 1603 par les Hollandais, qui les dépossédèrent de toutes les Moluques, et qui s'approprièrent le riche commerce des épiceries. Depuis, cette île a souvent été le théâtre de révoltes, aussitôt apaisées qu'élevées; elle fut arrachée à ses possesseurs par les Anglais en 1812,

et restituée à la paix générale de 1814. Cette île est la capitale des Moluques, et la résidence ordinaire des autorités, qui dépendent du gouvernement de Java.

La température d'Amboine est généralement chaude, surtout dans la saison sèche, qui commence avec la mousson d'Ouest, dans les mois de novembre à avril. Les pluies débutent avec la mousson d'Est, en mai. Pendant ce temps, elles sont presque continuelles et très-abondantes. L'époque où les moussons changent, est précédée de calmes parfaits, ou de très-légères brises variables. Pendant notre relâche, la température était insupportable dans le jour : la position de la ville d'Amboine ne contribue pas peu à ce que les grandes chaleurs qui y règnent soient désagréables, parce qu'abritée de toute part et enveloppée par une ceinture de montagnes, cette ville ne reçoit point d'air, en même temps que les rayons du soleil dardent à plomb sur la place qu'elle occupe. Le thermomètre à bord, à midi et à l'ombre, a constamment marqué 29 et 30 degrés. La température de l'eau était presque au même niveau, ou n'avait qu'un degré au-dessous. L'hygromètre indiquait habituellement de 102 à 104 degrés. Le baromètre se maintint à 28 p. 1 l. o. Nous observâmes que le ciel fut souvent voilé par d'épais nuages, ou par des orages, qui s'arrêtaient sur le sommet des plus hautes montagnes, et qui apportaient fréquemment de forts grains de pluie, mais de courte durée. Le tonnerre se faisait souvent entendre, et presque toutes les nuits des éclairs dus à l'inflammation de l'hydrogène sillonnaient les nues à l'horizon. Les tremblements de terre sont habituels au sol d'Amboine qu'environnent des volcans, dont les commotions se font vivement sentir dans l'archipel resserré des Moluques.

La constitution d'Amboine est volcanique, et il est même supposable que cette île ne doit son isolement qu'à une rupture de l'île de Céram. Ainsi que les îlots qui sont entre les deux

côtes. De hautes montagnes, par rapport à sa petite étendue, se divisent en deux chaînes qui parcourent les deux presqu'îles du S.-O. au N.-E. Nous n'avons vu, parmi les éléments constitutifs du sol, que le calcaire grossier qui forme les collines du bord oriental de la baie, et qui s'élève à plus de 300 pieds. Les flancs des montagnes présentent un granite, qui saille hors du sol en hautes roches noircies et usées. Aux deux tiers de la hauteur, à 700 pieds au-dessus du niveau de la baie, paraît un schiste tendre et friable, qu'on ne peut reconnaître qu'à la surface. Une argile très-rouge recouvre les rochers, et supporte une végétation qui cherche sans cesse à s'étendre.

Les plantes spontanées sur le sol sont variées et curieuses. Les alentours d'Amboine ont été défrichés par le feu, et les pelouses sont formées de graminées sur les coteaux qui dominent la ville; mais au tiers supérieur des montagnes, des bois épais de beaux arbres s'étendent sur le reste de l'île : les bords des rivières et les marais sont peuplés des végétaux qui se plaisent dans cette station. Il nous suffira de dire que la botanique d'Amboine est d'autant plus intéressante, qu'elle a été l'objet des travaux de Rumphius.

Le règne animal ne présente que peu de mammifères, si ce n'est une espèce de couscous dont on nous parla, et que nous croyons être le *cuscus maculatus*. Le babi-russa n'y vit point, non plus que le tarsier et le chevrotain pygmée, que parfois on élève en domesticité, et qui viennent de Céram. Nous observâmes la roussette édule, que les habitants conservent en captivité. Un de ces animaux vécut long-temps sous nos yeux à bord, et avait des mœurs très-douces. La position qui paraît habituelle est d'être pendu la tête en bas; et, pour expulser ses excréments, il s'attrape par le seul doigt libre en crochet des ailes, remplit ses fonctions, et s'accroche de nouveau avec les pieds. Il mange la tête renversée, et conserve long-temps ses aliments dans deux

sortes d'abajoues, qui se distendent outre mesure. Une musaraigne, exhalant une odeur de musc très-forte, est commune dans les appartements, où on la redoute par l'infection qu'elle porte avec elle.

On ne trouve que peu d'oiseaux à Amboine; les espèces qu'on y remarque sont : deux martins-pêcheurs, un coucou, une tourterelle, un épervier, un perroquet, un loxie, une bergeronnette. On élève en domesticité, par exemple, quelques espèces, telles que l'*émeu*, les *loris*, les *cacatoès*, et le *calao* qu'on nomme *jérarvogel*, ou oiseau à années, parce que son bec supérieur se renfle et se couvre de sillons à mesure qu'il vieillit.

Les quadrupèdes ovipares sont peu nombreux. Nous y trouvâmes la tortue à boîte, le dragon volant, un petit lézard, une grenouille, un gecko gris, très-commun le soir sur le plafond des appartements, où il fait entendre un petit cri; le *lacerta amboinensis*, à bande blanche bifurquée sur le dos. On y compte deux ou trois espèces de serpents, non venimeux. Les poissons sont multipliés et fournissent à la nourriture de presque tous les habitants : il y en a une grande variété. Les insectes ont de belles espèces, surtout dans les papillons, qui sont nombreux, très-beaux et variés. On trouve la singulière mante-feuille, et un phasme vert, très-gros et long de plus de six pouces. Les termites et les fourmis rouges occasionnent de grands ravages dans les demeures; surtout les premières, qui dévorent les meubles : la morsure des secondes est très-douloureuse. Les scolopendres et les blattes sont aussi fort communes. Les ruisseaux d'Amboine sont pleins de *sangsues*, qu'on emploie pour l'usage médical; elles ne diffèrent presque point des nôtres, et sont d'un bon usage d'après notre propre expérience : on les retrouve à Java.

Les coquilles les plus curieuses existent, avec une abondance qui étonne, à Amboine. Ce n'est point qu'on les recueille sur les côtes; mais elles y sont apportées de tous les points environ-

nants, notamment de Céram, et les Chinois les achètent pour les revendre. Leur prix n'est point élevé, et pour une piastre on peut en avoir une boîte des plus belles. Tous les employés de la colonie en ont de nombreuses collections, qu'ils échangent avec les étrangers. Les îles d'Haroeko et de Saparoua sont les plus fécondes en testacés. Les habitants ne manquent jamais à marée basse de recueillir ceux que le flux y a jetés. C'est sur ces îlots que se trouvent la coquille si chère et si estimée des Hollandais, la *wenteltriple* ou la *scalata*, ainsi que les carinaires vitrées, dont la valeur parmi les Malais, lors même qu'elles sont petites, ne s'élève pas à moins de trente à quarante piastres. Parmi les testacés que nous avons eu occasion de recueillir, les plus communs étaient des nautilus papyracées et pompilius, des dentales, des cônes, des olives variées, des porcelaines de toutes les espèces, des murex, des pleurotomes, des brontes, le rocher peigne de Vénus, le masque (*murex anus*, L.), le cymbe couronne, des mitres, le fuseau, la pyrule, la harpe noble, le vrai cœur de l'homme, l'huître selle, celle feuilletée, l'huître marteau, le soleil levant, etc., etc., etc.; un bel hélix citrin et jaune à bande rousse est commun dans les bois.

Nous n'avons vu qu'une seule méduse nager dans la baie, et qu'on retrouve sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Parmi les animaux domestiques, les habitants possèdent des bœufs, des chèvres, et le mouton à poils de l'Indostan. Les oiseaux de basse-cour sont l'oie, le canard, la poule ordinaire et la poule chinoise : celle-ci est de petite taille, à plumage blanc, entièrement frisé.

Les plantes potagères sont communes au bazar; on les cultive autour des cabanes dans de petits jardins, qui ne méritent point qu'on les loue sous le rapport des soins qui ont présidé à leur arrangement. L'ail croît très-bien, ainsi que les courges, la patate douce fournie par un *jatropha*, la mélongène,

une espèce d'amaranthe (*basella rubra*), qu'on appelle épinard, et qui en a le goût, des oignons, du pourpier, du maïs, des concombres, des bourgeons de bambous, des choux-palmistes, le manioque, la fève katchang, la pomme de terre, etc., etc.

Le sagoutier dont on distingue plusieurs espèces est cultivé en grand, et le plus estimé est le *sagu maputi*. Le saguère<sup>1</sup> donne le vin usité par les Malais. L'arec s'élève en tous lieux; ses noix forment un des besoins de la population, qui les mâche avec le fruit ou les feuilles du poivre siriboa et la chaux, unie à de la gomme *kino*. Le laurier *coulilawang* croît spontanément; les Chinois vendent son écorce, dont la saveur est piquante et la texture analogue à celle de la cannelle non choisie. Une graine très-estimée, et qu'on offre aux dames comme une friandise très-délicate, est le cardamome, semence aromatique et échauffante, qui stimule vivement les organes générateurs. Le riz ne se cultive point à Amboine : cette plante alimentaire est tirée de *Sumbava* et de *Florès*, petites îles qui produisent cette denrée en abondance, ainsi que du bois de sandal, des chevaux, du cappoc, ou coton commun, et du *cappas*, ou coton le plus fin et le plus recherché de l'Inde. Une grande quantité de riz, destinée à l'approvisionnement des magasins du gouvernement, se retire des établissements des Célèbes, notamment de Menado : nous payâmes 3000 livres, qu'on voulut bien nous fournir, 504 francs de notre monnaie.

La culture qui a rendu l'île d'Amboine célèbre est celle des clous de girofle. Les Hollandais, en effet, confinèrent les muscadiers à Banda, et le giroflier sur cette île et sur quelques autres îlots voisins. Cet arbre si estimé est planté dans des

<sup>1</sup> MARCO-PAULO, page 193 de son Voyage, parle ainsi du saguérus : *Ils ont une manière d'arbres desquel trencent les rames de cel arbres, e met l'en un pot grant aou tronchon qui est remès à l'arbre, e voz di qe en un jor e en une noite s'enple e est molt buen vin daboier. Sont semblables à petit Datal.*

vallons isolés dans les montagnes, bordés de ravins et de précipices. Les seuls endroits autorisés par le gouvernement hollandais pour la culture du girofle, sont : Amboine, Manipa, Nissa-Laut, Haroeko et Saparoua. Les employés européens ont été forcés d'abandonner Manipa, dont le séjour est excessivement malsain, par rapport à la vaste étendue de marais qui forment presque en entier sa surface, et qui exhalent des miasmes pestilentiels qui donnent naissance à des fièvres malignes. Après Amboine, *Saparoua* cultive le plus grand nombre de giroffiers. Dans cette île existe le fameux giroffier royal, dont les boutons sont bien plus parfumés, et se vendent très-cher. Nous avons eu occasion de voir quelques-uns de ces clous ; ils sont faciles à reconnaître, en ce qu'ils ont un double calice. On croit, dans le pays, que cet arbre ne jouit de la faculté de produire que d'un seul côté, ce qui pourrait dépendre tout au plus de son exposition. L'exportation des clous de girofle, ainsi que celle des muscades, est sévèrement prohibée, de même que les petits ouvrages faits avec des clous de girofle, tels que des boîtes, des vaisseaux. Il ne s'agit rien moins que de la peine du bannissement pour ce genre de délit. La culture est abandonnée aux naturels, qui vendent cette épice au gouvernement, qui la met en magasin, et l'envoie en Europe, ou qui a seul le droit de la vendre dans la colonie, au prix fixé, et en remplissant les formes administratives. (*Eugenia caryophyllata*, W.)

Amboine ne cultive point de muscades pour le commerce : celles qui y viennent en grand nombre sont bien moins estimées que les muscades de *Banda* ; et elles ne sont destinées qu'à la consommation des habitants, ou au trafic de contrebande, lorsque quelques navires étrangers séjournent dans la baie ; mais comme elles ne subissent point la préparation à la chaux, qu'on pratique pour les noix qu'on expédie en

Hollande, elles ne se conservent pas facilement dans les traversées : d'ailleurs, ramassées pour la plupart sous les arbres, elles sont le plus souvent piquées par les vers. Les plantations de muscadiers sont principalement à *Banda*, où il existe des forêts de cet arbre précieux, à *Banda-Nera*, et à *Pulo-Vaé*, qui est très-fertile. Banda possède le climat le plus meurtrier, et la plupart des Européens qu'on y envoie sont moissonnés en peu de temps : aussi a-t-on pris le parti depuis peu d'habiter *Banda-Nera*, et les habitants se rendent à l'époque de la récolte, cueillir les noix muscades. Les arbres qui les produisent sont plantés par longues allées ; et de même que les gérofliers, qui redoutent l'influence directe du soleil, les muscadiers (*miristica aromatica*) sont abrités de ses rayons par de grands arbres de *canari*, qu'on nomme *protecteurs des muscadiers*. Chaque arbre a son canari qui le couvre de son feuillage, et qui fournit en même temps une amande délicieuse, dont on tire une huile butireuse aussi douce que celle de l'amandier du midi de l'Europe. Les noix sont vendues à l'administration d'Amboine, qui paie la livre peu de chose, et d'après un tarif. Elles sont emmagasinées dans le fort Victoria, préparées avec l'eau de chaux pour s'opposer à l'introduction des insectes et dessécher l'amande, et envoyées en Hollande sur des navires de commerce expédiés à cet effet. L'excédant des noix destinées à la consommation annuelle des pays divers est brûlé, lorsqu'on reçoit la nouvelle que les cargaisons expédiées en Europe y sont parvenues sans accident. Par ce moyen, le prix des muscades se maintient au même taux à Amboine : les muscades achetées au gouvernement coûtent trois sous pièce, et on a supputé qu'il fallait environ *quatre-vingt-dix noix pour faire une livre de muscades* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les Hollandais achètent quinze sous le cent des muscades aux cultivateurs.

Les arbres fruitiers sont nombreux ; on les cultive autour des cabanes, où ils forment des massifs qui contribuent à l'embellissement de la ville d'Amboine, en même temps que cette disposition fait ressembler cette ville à une immense bourgade. Ce mélange de végétaux a un agrément que rien ne peut remplacer, et les voyageurs en général ont été frappés de cette disposition dans les cités coloniales qui la présentent. Le bananier y est le végétal le plus commun, près de la porte des cabanes où il est planté par massifs ; et on en compte plusieurs variétés. La plus exquise est la petite figue banane, douce et sucrée, qu'on appelle *bacove* à Cayenne, et que produit le *musa coccinea*, ou *trogloclitarum*. L'ananas est très-parfumé, et plusieurs variétés y sont cultivées : deux espèces de *canarium* fournissent, l'un (*c. commune*) ses amandes très-douces, qui donnent une huile qu'on mange en place de beurre ; l'autre (*c. balsamiferum*) produit une résine abondante, qu'on vend au bazar, par paquets renfermés dans des feuilles, et qui sert à faire des torches pour éclairer les cabanes, ou pour servir à la pêche. Le fruit rouge, nommé *tomoutomou* à Bourou, avec lequel on compose des confitures aigrelettes ; le *morinda citrifolia*, dont on mange le fruit, négligé à Taïti, où il croît partout ; le *papayer* ; une sorte de spondias (*spondias monbin*), dont la saveur approche de l'é-vy ou pomme de Cythère ; la *mangha* ; un petit fruit à plusieurs loges, de la famille des guttes, nommé *lantsa* ; le fruit de l'arbre à pain (*artocarpus incisa*), nommé *bohon soukoum* ; le jacquier (*artocarpus integrifolia*), nommé *bohon nanka* ; le pamplemousse <sup>1</sup>, le citronnier, sont les arbres les plus communs et les plus multipliés. Si à ce mélange pittoresque de végétaux exotiques on ajoute ceux dont les formes typiques sont entièrement opposées à celles-là, on ne peut se

<sup>1</sup> *Citrus decumana*, L.

dispenser de contempler avec plaisir le paysage nouveau qui en résulte. A Amboine, en effet, ont parfaitement réussi des arbres de climats lointains et opposés, tels que le caféyer d'Arabie, le jamrose de Malak, le célèbre litchi de la Chine (*Euphoria punicea*), le cacao d'Amérique<sup>1</sup>, le citron à petits fruits de Chine, le blimbing (*averrhoa bilimbi*, L.), le ramboutan des Malais (*nephelium lappaceum*, Lab.), le mangoustan (*garcinia mangostana*). Ces deux derniers fruits ne mûrissent qu'en avril et mai. A ces brillants végétaux s'adjoignent le manioque (*jatropha*), le cotonnier, le muscadier, la canne à sucre, le palmiste (*areca oleracea*), l'arec (*areca catechu*), le sagoutier, le saguérus, le cocotier, l'atte, le grenadier, la vigne d'Europe, le tabac, et quelques autres dont nous n'avons pu avoir connaissance. Mais, malgré leur réputation, la plupart de ces fruits sont loin d'approcher de la saveur des nôtres, et quelques-uns déplaisent beaucoup lorsqu'on les goûte pour la première fois. C'est ainsi qu'on s'accorde à regarder le litchi comme délicieux, tandis que nous ne lui avons trouvé qu'une chair mucilagineuse acidule, n'ayant rien de flatteur. Le litchi (*scytalia*, Goertn.) est un arbre élevé, d'un beau port, à feuilles entières, d'un vert lustré; les fruits forment des grappes lâches à l'extrémité des rameaux; l'enveloppe extérieure est rugueuse; elle s'enlève facilement, et il y a dessous une pulpe fondante, enveloppant un noyau rouge. La grosseur de ce fruit est celle d'une prune moyenne.

Les Malais ont plusieurs plantes d'ornement qu'ils chérissent. La plupart sont douées des plus suaves odeurs, et servent au langage emblématique des belles et de leurs amants. Ils savent aussi en retirer des essences, dont les femmes s'enduisent les cheveux, et qu'on vend fort cher. Nous nous en procurâmes

<sup>1</sup> *Theobroma cacao*, L.

plus de douze espèces, que le docteur Harloff nous désigna par leurs noms de *tjandana*, *pandang pudah*, *gandana*, *ambar*, etc. Quant à la fameuse huile de Macassar, qu'on trouve à Amboine, d'où elle vient de Menado, c'est une huile de ben, colorée en rouge et rendue odorante par le bois de santal.

Les fleurs les plus brillantes et les plus suaves qui ornent les parterres sont : le *Gardenia florida*, arbrisseau qui prend une taille élevée; la rose de Chine (*hibiscus rosa sinensis*), qui est éclatante par ses larges corolles pourpres; le sambac (*nyctanthes sambac*), le malaty, le champaca et tsiampaca (*Miche-  
lia*), le henné (*Lawsonia inermis*), le buis de Chine (*Murraya*), et la carmentine panachée. Ce dernier arbuste est dans tous les jardins, ainsi que l'arbre triste (*Plumiera obtusa*), nommé *koumbang*, la poinciade, l'amaryllis, la pervenche rose, la gomphrena. On mentionne à Amboine le calambac ou bois d'aloès, mais sans que nous ayons pu nous assurer de son existence. Le dadap ou coton soyeux (*asclepias*) entoure toutes les cabanes, bien qu'on ne tire aucun parti de sa bourre satinée, si ce n'est pour envelopper les coquilles fragiles. L'azédarach, ou lilas des Indes, y fournit une huile médicamenteuse.

---

## § XII.

### NOUVELLE-GALLES DU SUD (NOUVELLE-HOLLANDE).

(Du 17 janvier 1824 au 20 mars suivant.)

OBSERVATIONS GÉNÉRALES D'HISTOIRE NATURELLE, FAITES PENDANT UNE EXCURSION  
DANS LES MONTAGNES-BLEUES <sup>1</sup>.

Nous ne donnerons, dans cet itinéraire, qu'une idée sommaire des productions animales qui sont propres au climat de

<sup>1</sup> Publiées dans les *Ann. des Sciences naturelles*, en novembre 1825.

Voyage de la Coquille. — Z. Tom. I, Partie II.

la Nouvelle-Galles méridionale, contrée si féconde en espèces intéressantes, et si riche en animaux encore peu connus; le court séjour que nous avons fait au Port-Jackson ne nous permet point de développer des considérations étendues sur ce sujet, et nous ne pouvons qu'ajouter de légères glanures à tout ce que les voyageurs, nos devanciers, ont fait connaître par leurs écrits. Les Anglais, qui ont formé une colonie brillante sur cette partie du globe placée aux antipodes de la France, sont dans une excellente position pour explorer ce pays avec un succès complet, et ne rien laisser à désirer aux naturalistes européens. Cependant, on ne voit pas qu'ils aient encore tiré parti de cette circonstance favorable; et si on excepte *Shaw*<sup>1</sup> et *Lewin*<sup>2</sup>, dont les travaux sont estimables, aucun ouvrage spécial ne fait connaître avec détail les richesses naturelles d'une contrée vierge et presque encore inconnue, notamment dans son intérieur. On doit beaucoup espérer du séjour que M. Mac Leay est appelé à y faire, et l'on doit regretter le départ du dernier gouverneur, le général Brisbane, qui cherchait à favoriser les naturalistes de tout son pouvoir, et qui nous accueillit avec une bienveillance dont nous nous plaisons à lui témoigner toute notre gratitude. Les travaux qui ont pour but les animaux de la Nouvelle-Hollande, sont consignés dans nos ouvrages classiques ou dans des recueils scientifiques; et chacun connaît en Europe les importantes recherches de MM. Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, La Billardière, Péron, Lesueur, Quoy et Gaimard, en France; et les travaux exécutés en Angleterre par MM. Banks, White, Phillip, Latham, Knox, Home, Vigors et Swainson.

<sup>1</sup> SHAW (Georges), *Zoology of New-Holland*. Lond., 1794, in-8°.

<sup>2</sup> *The birds of new south Wales*, by John Lewin, in-4°, 26 pl. — On a du même auteur les *Lépidoptères de la Nouvelle-Galles*, 1 vol. in-4°.















le bord des eaux<sup>1</sup>. On ne peut se dispenser de remarquer, en traversant les Montagnes-Bleues, la coupe similaire que la nature a donnée aux feuilles. Leur forme, excepté peut-être celle de quelques *mimosa* à expansions foliacées bipinnées, est généralement simple, plus ou moins sèche, roide, glabre. Elle semble les avoir accommodées à la sécheresse du sol, en leur donnant une direction oblique pour présenter le plus de surface à l'air qui doit fournir leur nourriture principale. La Nouvelle-Hollande a seule offert la singularité de montrer des feuilles entières ou des pétioles foliacés à des arbres qui partout se font remarquer par l'élégance extraordinaire de leur feuillage découpé. Une autre remarque, qui n'est point neuve, il est vrai, est cette nullité absolue de fruits alimentaires dont sont dépourvues les Montagnes-Bleues, comme la surface entière de la Nouvelle-Hollande. A part la *sorose* d'une ronce voisine du *rubus fruticosus*, et une petite baie dont les Européens font une très-bonne confiture, et que produit le *leptomeria Billardieri* de Brown, tous les autres fruits sont ligneux et coriaces. Aussi l'homme indigène a-t-il été forcé d'habiter les bords des rivières et d'en suivre le cours en tribus nomades, à mesure que les ressources de la chasse ou de la pêche viennent à s'épuiser. De là découle cette absence d'art, cette barbarie profonde, dans laquelle sont plongés les hommes de race noire qui traînent sur ce sol une existence misérable voisine de celle des brutes. Quelle différence de la demi-civilisation des heureux insulaires de race *océanienne*, dont le sol, riche et fécond en fruits nutritifs, suffit pour assurer l'existence des peuples qui n'ont point à songer à conquérir par des fatigues leur subsistance journalière!

<sup>1</sup> Il en résulte que les forêts de l'Australasie ont un aspect triste, lugubre et comme embrumé.











sortes, la colombe *lumachelle* (*c. chalcoptera*, Lath.), la belle perruche omnicolore, Le Vaill, (*ps. eximius*, Shaw), nommée *Rose-Hill* par les colons, une espèce de coucou, le *turdus punctatus*, Shaw, et plusieurs *muscicapa*. Mais les plus jolis oiseaux, et en même temps les plus communs dans les buissons, sont sans contredit le traquet superbe (*motacilla superba*, Shaw), et la queue gazée (*muscicapa malachura*, Latham). Nous vîmes nager sur les étangs à Botany-Bay le cygne noir (*anas plutonia*, Shaw), qu'on élève en domesticité sous le nom de *black swans*.

Le *falco novæ-hollandiæ*, à plumage entièrement blanc, se tient dans la plaine. On nous en montra un individu qui avait des ondes grises-brunes sur le gris clair et cendré de son plumage. Dans les forêts et sur le sol, court la perruche ingambe, le *ground-parrot* des Anglais (*ps. terrestris*, Shaw). Cette espèce n'est point commune.

Les philédons habitent les Montagnes-Bleues, et vivent assez généralement réunis. Le *corbi-calao* est surtout d'une stupidité extrême. Les cacatoès de Banks (*psittacus funereus*, Shaw) ont des mœurs sauvages, et sont difficiles à approcher. Il n'en est pas de même du cassican flûteur (*barita tibicen*), dont les habitudes sont celles de nos pies, dont il a le plumage : comme elles, il apprend à parler et à siffler avec facilité. Le *scytops novæ-hollandiæ* est plus difficile à se procurer, et nous en tuâmes un seul individu ; mais en revanche plusieurs espèces de perruches vivent par troupes dans ces montagnes, surtout le louri des colons, le tabuan de Latham (*ps. Pennantii*, Shaw), qui a des mœurs sociales et vit par troupes, s'abattant par volées dans les lieux où elles trouvent leur nourriture. Il nous arriva d'en tuer un grand nombre sur le grand chemin de Bathurst, et chaque fois celles qui échappaient revenaient encore se poser dans le même lieu, où elles cherchaient des graines tombées

sur le sol. A *Spring-Wood* abonde l'espèce nommée *blue mountain parrot* (*ps. hæmatodus*, Gm.), qui ne s'éloigne que par une disposition légère du plumage de la perruche dite d'*Amboine* (*psittacus ornatus*, Gm.). Les différences qu'elles présentent consistent en ce que celle de la Nouvelle-Hollande a la poitrine garnie de plumes rouges et jaunes, mais non bordées de noir; celles du ventre, au lieu d'être vertes et jaunes, sont d'un bleu céleste. Le perroquet Geoffroy ou le *Bathurst*, espèce ainsi nommée par les colons, a le plumage vert, la tête rose ou rousse (c'est le *ps. personatus*, Shaw). La perruche d'*Edwards* (*ps. pulchellus*, Shaw) est très-commune, surtout dans la plaine, ainsi que celle de Latham (*psittacus discolor*, Shaw).

Parmi les oiseaux que nous nous procurâmes à Sydney, nous en mentionnerons quatre principaux qui provenaient de port Macquarie, situé par 31° 24' de lat. S. Le *King's*<sup>1</sup> *parrot* (*platycercus cœruleus*, Vigors), ou perroquet à croupion bleu de Levaillant, non dénommé dans les galeries du Muséum. Ce bel oiseau, de la taille du petit *jaco* gris, a la tête, le cou et le ventre de couleur rouge très-vive. Les plumes des ailes, du dos et du dessous de la queue sont d'un vert foncé, plus clair en deux endroits sur les ailes. Celles qui revêtent le croupion sont d'un très-bel azur. La queue est étagée, aussi longue que le corps; les plumes anales sont vertes, bordées de rouge; le demi-bec supérieur est rouge, et noir à la pointe.

Le loriote prince-régent (*oriolus regens*, Quoy et Gaimard), que *Lewin* a nommé *melliphaga chrysocephala*, et dont la place est débattue entre les philédons et les loriots, est le type du genre *sericulus* de M. Swainson. Le port de cet oiseau en effet est tout-à-fait celui d'un loriote; mais sa langue, d'après ce que

<sup>1</sup> Ancien gouverneur de la Nouvelle-Galles.

*Voyage de la Coquille. — Z. Tom. I, Partie II.*

nous a dit formellement M. Fenton<sup>1</sup>, qui en a disséqué plusieurs individus, est terminée par un pinceau. Cette disposition semble avoir été donnée à certains genres d'oiseaux de la Nouvelle-Hollande, dont l'organisation serait ainsi accommodée à la manière de vivre que leur impose la nécessité, celle de sucer les fleurs ou les nectaires des arbres des forêts. Aussi trouve-t-on cette particularité chez un grand nombre d'oiseaux de la Nouvelle-Galles, et même chez diverses perruches. Lewin a figuré ce séricule dans sa première planche, sous le nom de *King's honey sucker*; MM. Quoy et Gaimard, dans leur zoologie, M. Temminck, dans ses planches enluminées, en ont donné d'excellents portraits. Cet oiseau, sans être rare à Sydney, s'y vend fort cher, parce qu'il est très-estimé des Anglais. Nous avons apporté le mâle et la femelle qui sont déposés au Muséum.

Le troisième et le plus rare des oiseaux que nous nous procurâmes de port Macquarie, où on en avait tué plusieurs quelques mois avant notre arrivée, est l'épimaque royal (*epimachus regius*). Ce magnifique oiseau, au port des épimaques, et à la richesse de leur vestiture, ne joint point comme eux et les oiseaux de paradis, dont il a la richesse, les plumes accessoires qui, sous diverses formes, ornent si élégamment le plumage des espèces que nous venons de mentionner. M. Swainson trouva dans les tarses de cet épimaque l'organisation de ses *melliphagidæ*, et crut devoir proposer le genre *ptiloris* pour cette espèce, qui présente tous les caractères des épimaques, et surtout ceux du promefil. C'est à côté de ce dernier oiseau qu'il a été rangé dans les galeries du Muséum. M. Swainson regarde son genre *ptiloris*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Chirurgien aide-major au quarante-huitième régiment d'infanterie.

<sup>2</sup> Il est probable que la langue du *ptiloris* est terminée par un pinceau; mais on doit croire que cette organisation est également propre aux épimaques, quoique quelques auteurs indiquent que la pointe de cet organe est cartilagineuse.

comme le passage des promerops et des paradisiens à ses *melli-phagidæ*. Il a nommé *ptiloris paradiseus* notre *epimachus regius*, qu'on appelait vulgairement à Sydney *rifleman*, en mémoire d'un soldat qui en tua six ou sept individus dans un voyage dans l'intérieur de la contrée. Voici la description de notre espèce faite à Port-Jackson :

L'*épimaque royal* a la taille d'un geai. Son bec est noir, courbé, denté sur le rebord de la mandibule supérieure, mais faiblement, de la longueur de celui du promefil. Le dessus de la tête est recouvert de plumes écailleuses, d'un vert bleuâtre métallique. Une cravate triangulaire revêt le cou et la gorge, en formant un plastron de plumes écailleuses, brillantes, d'un vert émeraude, prenant aux reflets de la lumière diverses teintes chatoyantes et métalliques. La forme de ces plumes est triangulaire; elles sont de couleur vert-olive mat et comme frangées sur les bords, tandis que leur portion centrale est éclatante. Les plumes qui revêtent le corps de l'oiseau, sur le dos, les ailes, ont la douceur du velours noir, dont elles affectent la couleur et l'aspect; mais exposées diversement au jour, elles prennent la teinte la plus riche d'un velours noir-ponceau. Le ventre est également recouvert de plumes écailleuses, à teinte de cuivre de rosette, mais plus terne que celles du cou et de l'occiput. La queue est courte, carrée, à plumes vertes dorées. Les pieds sont noirs et munis d'ongles crochus.

M. Swainson a décrit la femelle, que nous ne connaissons que par lui. Autant la livrée du mâle est splendide et remarquable par son luxe, autant, à ce qu'il paraît, la vestiture de celle-ci est simple : elle est de couleur brune roussâtre.

La phrase de ce bel épimaque peut être tracée ainsi : *Corpore atro purpurascente; capite pectoreque smaragdo-virescentibus; abdomine æris viride; hypochondrium pennis longioribus nullis; rostro et pedibus nigris.*

Nous eûmes occasion de voir chez un officier de la garnison, qui les conservait en vie, deux chouettes<sup>1</sup>, le mâle et la femelle, qu'on avait pris à quarante milles de Sydney, au nouvel établissement de *New-Castle*, il y avait à peine quatre mois. Voici la description que nous en traçâmes sur les lieux. Ce *mush-owl*<sup>2</sup> a la taille du moyen duc. La tête est arrondie, sans aigrettes, à colerette circulaire, très-fournie sur le rebord, de couleur rougeâtre, noirâtre ou tachée de noir près le bec, qui est blanchâtre; œil et iris noirs, plumes de la partie supérieure du corps soyeuses, brunes, à flammes blanchâtres, striées ou marquées de points jaunâtres; abdomen de couleur jaune très-pâle, avec des taches brunes, arrondies, peu sensibles sur le fond du plumage; queue rayée de noir, avec des lignes sinueuses ou parallèles, jaunes, blanches et brunes; les ongles allongés, blanchâtres.

Enfin, pour terminer cette rapide esquisse, les environs du Port-Jackson nous ont fourni en espèces nouvelles un faucon, une pie-grièche, un grand cassican gris des Montagnes-Bleues, deux muscicapa, un philédon, un pouillot et un coucou très-petit.

---

### § XIII.

#### BAIE MARION OU DES ILES (NOUVELLE-ZÉLANDE).

(Du 3 avril 1824 au 17 du même mois.)

La Nouvelle-Zélande comprend deux grandes îles, qui gisent à l'Est de la Nouvelle-Hollande à quatre cents lieues de di-

<sup>1</sup> Peut-être cette espèce est-elle une variété du *strix flammea*, rapportée par Péron de la Nouvelle-Hollande. Nous ne pouvons prononcer, n'ayant point l'individu sous les yeux.

<sup>2</sup> Nom anglais des chouettes.

stance, et qui s'étendent du 34° degré de latitude Sud, jusqu'au 47°. Ces deux îles sont séparées par un étroit canal, qui fut découvert par Cook et qui porte son nom. L'île Nord a environ deux cents lieues en longueur et cinquante à l'endroit de sa plus grande largeur. L'île Sud a à peu près la même étendue. Ces îles furent découvertes par Abel Tasman, Hollandais, en 1642, et ce navigateur mouilla dans un havre qu'il nomma *Baie des assassins*, parce que les naturels attaquèrent l'équipage d'un canot dont ils tuèrent quatre hommes, qu'ils mangèrent suivant leur coutume. Tasman ne paraît point avoir communiqué, et ce pays fut long-temps sans être visité, lorsqu'un nommé *Stivers*, probablement Hollandais, mouilla à la Baie des îles vers 1766. Cook explora en plusieurs voyages, d'une manière plus complète, un pays absolument inconnu jusqu'alors, et donna sur les mœurs des naturels et sur leurs habitudes générales un récit d'une vérité parfaite dans la majeure partie de ses points. Le premier voyage de Cook date du mois d'octobre 1769. Dans la même année, Surville, navigateur français, découvrit la baie de Lauriston, devant laquelle passa Cook, qui la nomma sans la visiter *Baie douteuse*. Le marin anglais retourna explorer de nouveau ces parages en 1770 et en 1773. Les capitaines Marion et Crozet, Français, mouillèrent à la Baie des îles en l'année 1772. Depuis ce temps un grand nombre de navigateurs, et surtout les bâtiments destinés aux grandes pêches, vont y relâcher.

Peu d'îles offrent une surface aussi morcelée, aussi déchirée que celles-ci. Leur étendue n'est qu'une suite de lanières étroites, coupées par des baies profondes, par des îlots innombrables, par des rivières qui se divisent à l'infini dans l'intérieur des terres, se joignent ou se perdent les unes dans les autres, et pourraient servir à établir des communications sur tous les points. Des montagnes élevées, mais ne tenant à aucune chaîne

suivie, couvrent le pays, et la plupart paraissent d'origine ignée, formées de basaltes et de laves.

Les deux îles de la Nouvelle-Zélande furent appelées par Cook, celle du Nord *Eahei no-mauwe*<sup>1</sup>, et celle du Sud *Tawai poénammou*<sup>2</sup>, d'après les naturels, qui aujourd'hui, dans l'île septentrionale du moins, ont adopté le nom de Nouvelle-Zélande, en le traduisant en *Noui-Tiréni*.

La plus grande partie de l'île septentrionale est beaucoup mieux connue que l'île méridionale; et diverses reconnaissances que les missionnaires ont poussées dans l'intérieur ont éclairci sa configuration.

Il n'en est pas de même de la portion Sud de la même île, et de toute l'île gisant au Sud, dont on ne connaît que quelques baies, visitées par les capitaines occupés à la pêche des phoques, qui y sont très-abondants. Cette dernière île est moins peuplée que la première : ses habitants sont beaucoup plus féroces, et rarement ils laissent échapper l'occasion d'attaquer les pêcheurs qui débarquent sur leurs côtes. Leur climat est plus rigoureux, leur misère plus grande, leur vie plus précaire : aussi sont-ils en quelque sorte nomades. Les tempêtes semblent régner constamment sur cette contrée, demeure habituelle des phoques, des penguins et des autres oiseaux des hautes latitudes:

<sup>1</sup> C'est *É-ika-na-mauvi* qu'il faut dire, ce qui signifie le *poisson de Mauvi*, nom indiquant sans doute l'abondance des poissons sur les côtes de cette île. Il est de fait que la pêche est une des grandes ressources des habitants pour leur nourriture.

<sup>2</sup> *Tawai poénammou* signifie chez les Nouveaux-Zélandais l'île du *poisson qui produit le jade vert*. Les peuples paraissent nommer *tawai* quelque grande espèce de baleine à laquelle ils attribuent la formation du beau *jade axinien*, qui sert à faire leurs casse-têtes et des objets de parure. Peut-être cette étymologie remonte-t-elle à d'anciennes idées mythologiques.

L'île Nord est celle qui va un instant fixer notre attention. Elle s'étend depuis le 34° degré 10' de lat. S. jusqu'au 41° 35'. Son rapprochement du tropique du capricorne rend son climat plus tempéré, sa végétation plus active, les moyens de subsistance plus faciles à obtenir : aussi sa population est-elle plus nombreuse. Ses côtes sont remplies de baies vastes et commodés pour servir de ports, de criques, d'embouchures de rivières, de caps avancés et morcelés. La côte Est surtout n'est qu'une suite de déchirures, et d'îlots, qui y sont semés en abondance sur toute sa longueur. La côte Ouest, qui est tracée avec moins d'exactitude, semble être beaucoup moins morcelée. Cela tiendrait-il à ce que les tempêtes violentes qui soufflent une portion de l'année de l'Est, forcent la mer à creuser inégalement ses rivages ? Mais cependant la partie orientale n'est pas exempte des coups de vent de l'Ouest, qui se succèdent presque sans interruption pendant l'hiver, et qui amènent cette longue houle permanente qui se déploie sans obstacle dans le canal qui sépare ces îles de la Nouvelle-Hollande.

L'extrémité la plus au Nord de l'île, ou le cap Nord des navigateurs, porte le nom de *Mouré-Motou* dans le langage des naturels. Les îlots nommés les Trois Rois par Tasman, gisant au Nord de l'île, sont nommés *Manawa Tawi*. La côte occidentale par 34° 51' présente dans sa partie la plus étroite, et comme étranglée, une montagne nommée *Ohou-aura* et une baie appelée *Matapia* par 35°. Sur cette côte, et presque vis-à-vis la Baie des îles, par 35° 30' lat. S., est l'embouchure de la belle rivière de *Shukeangha*, où M. Marsden fit un voyage lors de sa tournée en 1819, et qu'il se crut autorisé à baptiser du nom obscur de Gambier. Les habitants des bords de cette belle rivière, où M. Marsden propose d'établir des missionnaires, sont doux, hospitaliers, intelligents et nombreux. Tels ils parurent du moins à M. l'évêque de la Nouvelle-Galles, sans doute parce

qu'ils lui demandèrent une église et un ministre, plus pour se procurer de la poudre et des mousquets, comme leurs voisins, que par envie de se convertir. On dépeint d'ailleurs le pays comme fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux, qui serpentent dans de riches vallées. A l'Est de la rivière est le district de *Tiami*, peu peuplé, couvert de plantes sauvages, mais habité par des hommes qui paraissent moins belliqueux que leurs voisins.

Par 36° 35' lat. S. est la baie de *Kaipara*, où se jette la rivière de *Wai-roa*. Par 37° est la baie de *Manou-Kaou*. Une rivière qui coule à l'Est semble se joindre à celle de *Magoya*, qui de la côte Est coule à l'Ouest. Cinquante-cinq milles plus au Sud est une baie nommée *Waikato*. Le cap le plus occidental vers l'extrémité du Sud se compose d'une éminence montagneuse élevée, et se nomme *Puke e aupapa*. La côte orientale est occupée, du Nord au Sud, par un grand enfoncement nommé *Waa-roa* ou *Bay Sandy*. La baie certaine se nomme *Oudoudou*. Par 35° 45' lat. S. est *Wangaroa*, baie très-sûre, à l'entrée de laquelle est l'îlot *Motou-arotira*. Des missionnaires y ont formé en 1822 un établissement. Les *Cavalos*, îlots semés à l'Est de *Wangaroa*, portent le nom de *Motou-Kawa* chez les indigènes. La vaste Baie des îles vient ensuite. Elle est placée, d'après les observations des officiers de *la Coquille*, par 35° 15' 16" 7" lat. S., et 171° 51' 6" 5" long. E. Variat. N.-E. 13° 21' 35" : elle se nomme *Ipiripi* dans la langue des naturels. A l'extrémité Sud est le cap Brett, *Motou-gogo*. Ce cap se termine par une montagne dont le sommet est, dit-on, occupé par un petit lac. A quinze milles marins de *Kiddi-Kiddi*, au pied d'une petite chaîne de montagnes, nommée *Pito-motou-fenoa*, est un lac nommé *Omapéré*.

Dans *Bream bay* sont les îlots *Hen* et *Chickens*; les rivières de *Wangharé* et de *Wanghi* viennent aboutir à la mer sur ce

point. L'immense enfoncement qui s'avance au Sud dans les terres, et qui prend le nom de rivière *Tames*, est rempli d'îlots; mais on y trouve cependant un excellent mouillage. M. Marsden rapporte que les chefs des villages, à l'Est et à l'Ouest, réclamèrent la protection de la Grande-Bretagne; qu'ils lui parurent très-disposés à s'adonner à l'agriculture, et qu'ils sentaient les avantages d'un gouvernement régulier. L'île *Barrier* est au Nord du cap *Colvill*. La Nouvelle-Zélande de ce côté présente un vaste golfe, qui se termine au cap Est, lieu où l'île présente une plus grande largeur. Le piton le plus oriental se nomme *Wangaparaoa*. Par 39° 27' est la baie de *Tiko-maha*, qui forme de la portion Est une sorte de presqu'île, en s'enfonçant au Nord; tandis que le golfe où gisent les îles *Puhia*, *Vocare*, *Motou-hora*, se dirige au Sud. Le milieu de l'île présente en cette partie un phénomène naturel très-curieux et très-intéressant. C'est un grand lac dont le centre est occupé par une petite île verte nommée *Mokoia*, située par 38° 45' lat. S. Ce lac peut avoir une étendue de vingt-cinq milles en longueur, sur douze de largeur. Un grand nombre de ruisseaux l'alimentent de tous les côtés; mais sur son bord oriental, on trouve des sources d'eaux très-chaudes. Ce lac se nomme *Roto-doua*, et a de profondeur 20 à 26 brasses, suivant quelques missionnaires; tandis qu'il a peu de fond, au dire de plusieurs naturels. Entre ce lac et la côte occidentale coulent deux grandes rivières.

Les roches qui forment le pourtour de la Baie des îles sont noires, brûlées, et d'un aspect sombre. Elles sont fendillées dans tous les sens, et appartiennent au basalte écaillé passant à la phonolite. Quelques roches des côtes sont toutes rongées et parsemées de trous comme la surface d'une éponge. La mer, en jetant des galets qui se sont agglutinés, a formé sur quelques points des poudings. La surface du sol est très-inégale, et les montagnes n'ont point de chaînes suivies sur le pourtour mor-

celé de la baie. Il n'en est pas de même dans l'intérieur, où elles présentent une tout autre élévation. La couche de terre qui revêt les roches est argileuse, jaunâtre ou rougeâtre. De larges veines de tuf rouge (*péperite*), que les habitants utilisent, la traversent en plusieurs endroits. Une deuxième couche de terre franche revêt la première, et celle qui est la plus superficielle se compose d'un excellent terreau, très-végétatif, très-meuble et très-noir. De nombreux volcans, dont les traces des éruptions sont récentes, existent sur plusieurs points de ces îles; et un entre autres, en activité il y a à peine deux années, gît à environ cinquante milles de la baie Marion. Aussi trouve-t-on communément des pierres ponce, et des masses d'une obsidienne ordinaire, nommée *mata*, avec laquelle les naturels taillent leurs haches. Le lac *Roto-doua* semble, même avec ses sources d'eau chaude, être le cratère d'un ancien volcan. Les environs de *Kiddi-Kiddi* offrent des coulées basaltiques remarquables, et la rivière de même nom<sup>1</sup> coule sur ces basaltes à un mille du village, et offre des chutes pittoresques et imposantes, retombant en nappes serrées sur des murailles formées de colonnes prismatiques. La cascade la plus majestueuse a environ 80 pieds d'élévation sur 60 de largeur; l'eau s'engouffre en formant d'épais brouillards dans le lit de la rivière, et les naturels croient qu'on ne trouve point de fond en cet endroit. La position rétrécie de cette gorge, le volume d'eau qui se précipite en murmurant, rendent ce site excessivement romantique.

Nous n'avons aucun indice du gisement du beau jade vert axinien, qui sert à fabriquer les *patous-patous*: il paraît qu'on ne le trouve que dans un seul endroit de l'île méridionale, près du détroit de Cook. Les habitants en façonnent des fétiches et

<sup>1</sup> *Kiddi-Kiddi*, dans la langue des naturels, signifie *chute d'eau*.

des armes, qu'ils vendent, ou qu'on leur enlève; et, par droit de conquête, ces objets se trouvent transportés dans toutes les parties de l'île septentrionale. Ils ont aussi une substance minérale sous forme de poussière bleue de ciel, que les femmes emploient pour se faire des mouches, et qu'elles nomment *para-éka-ouai-aoua*<sup>1</sup>.

L'époque de notre passage n'était point favorable pour les herborisations. Le temps de la fleuraison était passé. La végétation, quoique active, n'était verdoyante que dans les ravins et dans les lieux humides. Sur les flancs des montagnes elle paraissait rougeâtre, par le grand nombre de tapis épais et serrés d'une fougère haute de deux ou trois pieds (*acrostichum furcatum*, Forst.), assez analogue au *pteris* de France, dont les racines comestibles servent à la nourriture des Zélandais. Les formes végétales sont peu riches et peu variées. Elles s'éloignent de la pompe et du luxe de la végétation des îles intertropicales; elle n'a aucun rapport avec la tristesse et l'uniformité de celle de la Nouvelle-Hollande; elle se rapproche plus de l'aspect de celle du Chili. Quelques coteaux sont recouverts par des arbres moyens, assez analogues à l'olivier à feuillage grisâtre et triste. D'autres arbres, très-grands et d'une forte taille, bordent les baies sablonneuses, et forment d'épaisses fourrées, où croissaient une belle espèce de poivrier, quelques arbustes couverts de fleurs blanches. Les arbres, dans quelques lieux, étaient très-variés; mais malheureusement aucun ne pouvait nous offrir leurs caractères. Les mousses et les fougères y sont très-nombreuses, et forment vraiment des tapis très-épais dans les bois humides et frais. Une entre autres a les feuilles arrondies, très-vertes,

<sup>1</sup> On n'a point encore eu connaissance d'aucunes mines. Il doit y avoir des gisements de fer, quoique les naturels ne possèdent aucun échantillon de ce métal natif. Il faudrait mieux connaître l'intérieur, et y faire quelques travaux, pour acquérir des notions à ce sujet.

portées sur un long pédicule partant de la tige radiculaire, et dont la fructification occupe le rebord. Nous y observâmes plusieurs *lichens*, quelques petites plantes, qui ne faisaient qu'accroître le regret de ne pas se trouver, à une époque plus favorable, dans un pays dont la botanique est aussi neuve qu'intéressante, et en général très-peu connue<sup>1</sup>. Les coteaux présentent un petit arbuste à fleurs blanches, qui a le port d'une bruyère. Le *phormium* croît spontanément dans les lieux humides, et on le cultive auprès des cabanes. Nous ne trouvâmes aucun fruit comestible; car il est vraiment digne de remarque que toutes les terres australes en soient privées, à l'exception d'une sorte de prune bleuâtre, un peu charnue, sans saveur agréable, dont se nourrissent de gros pigeons qui les avalent sans les broyer. Une oxalis, une paquerette, furent les seules petites plantes en fleurs qui animaient les pelouses.

Le sol est tellement meuble, qu'une partie de l'île est recouverte de végétaux utiles que les navigateurs y ont semés. Les naturels mêmes ont pratiqué quelques défrichements, et font cultiver la terre par leurs esclaves, qui la bêchent avec un instrument en bois, courbé et pointu à son extrémité. Ils y font d'assez grandes plantations de *patate douce*, végétal qui prospère dans ces climats.

Les productions indigènes qui rendent la Nouvelle-Zélande intéressante pour les Européens, ne sont pas susceptibles de former l'objet de spéculations commerciales dans ce moment; mais plusieurs sont toutefois d'un haut intérêt, et seraient avan-

<sup>1</sup> Tout nous permet d'espérer que notre frère, M. Adolphe LESSON, qui a fait sur plusieurs points de la Nouvelle-Zélande un assez long séjour, et dans des circonstances plus favorables, avec l'expédition commandée par M. Dumont d'URVILLE, va enfin faire connaître en partie cette végétation mystérieuse, ignorée des savants de Paris. Le moment où l'*Astrolabe* va revoir les ports de France ne peut être éloigné.

tageuses sous plus d'un rapport à la marine et au commerce. Au premier rang des matières éminemment utiles, nous devons nommer le lin ou *phormium tenax*<sup>1</sup> de Forster, qui croît abondamment dans tous les lieux bas et humides de ces deux îles, où on le nomme *korari*. On se rappelle les essais nombreux et les éloges encore plus grands dont a été l'objet, en France et en Angleterre, cette substance textile qui unit la beauté des filaments à une souplesse et à une force supérieures à celle du chanvre et du lin. Les Anglais ont tellement senti les avantages de cette plante vivace, qu'ils ont tenté plusieurs moyens pour se l'approprier. Ils ont cherché à l'introduire à la Nouvelle-Galles, et elle décida en partie l'établissement qu'on fit sur l'île de Norfolk, fertile d'ailleurs, et sur laquelle on espérait retirer en outre d'excellents bois de mâture (*pin de Norfolk*). Les dangers de l'attérage portèrent seuls à abandonner cette île, sur laquelle le gouvernement a de nouveau l'intention d'envoyer des convicts, après avoir fait sauter quelques rochers nuisibles qui s'opposent à l'entrée d'un petit havre abrité. Des navires vont de temps à autre prendre à la Baie des îles des chargements de cette matière filamenteuse; et deux officiers (M. Cowel et le capitaine Irvine) ont de nouveau et récemment fait des expériences sur les avantages de la culture du *phormium* à la Nouvelle-Galles du Sud.

L'intérieur de la Nouvelle-Zélande produit surtout des bois qui seraient précieux pour la construction maritime, et même pour la mâture. Leur taille immense, la solidité et la dureté de plusieurs, les rendraient très-propres aux divers emplois économiques. Ces arbres ne se trouvent que dans les ravins profonds éloignés des rivages, où ils forment des forêts épaisses. Les vé-

<sup>1</sup> Les racines du *phormium* sont très-amères, et les femmes s'en servent pour sevrer leurs enfants, en s'en frottant le bout des seins. Les jeunes tiges sont pleines d'une eau sirupeuse, consistante, que les Zélandais aiment passionnément.

gétaux ligneux qui croissent sur les côtes, surtout les oliviers, ne sont propres qu'à donner un très-bon bois de chauffage. Les Anglais vont de temps à autre chercher des esparres dans la Baie des îles pour le besoin du Port-Jackson, et même pour l'Angleterre.

Les rafraîchissements que les navires baleiniers s'y procurent, font préférer à plusieurs cette relâche à celle de la Nouvelle-Galles, où ils paient des droits élevés d'ancrage et de pilotage, et les vivres fort cher. Pour des échanges, ils obtiennent des habitants des cochons en assez grande quantité. Les naturels vont les chasser dans les bois avec des chiens. L'espèce est la même que celle qui est répandue dans les autres îles de la mer du Sud, et nous la croyons originaire de ces îles, quoique, suivant l'opinion de quelques auteurs, elle y aurait été portée par les Européens. Le nom de *porka*, que les habitants ont conservé, semble en effet démontrer cette origine. Les Zélandais mangent fort peu de cette espèce de viande, à laquelle ils préfèrent la chair humaine, et même celle des chiens, dont ils se régalent dans leurs réjouissances domestiques. On trouve aussi dans le pays, et à profusion, plusieurs sortes de patates douces, des pommes de terre, quelques poules, du poisson excellent. Depuis l'établissement des missionnaires, on peut se procurer chez eux de la farine, des légumes secs, et quelques autres provisions.

Diverses plantes potagères herbacées servent d'ailleurs de rafraîchissement utile aux équipages, telles que le céleri, les choux, les radis, la laitue, et même l'ail, très-commun sur la petite île Marion.

Les animaux qu'on doit signaler dans le pays sont peu nombreux. Le cochon, soit qu'il y soit naturel, ou qu'on l'y ait porté, puisque Cook dit n'en avoir pas vu, est, avec le chien et le rat, les seuls qu'on puisse citer comme propres aujourd'hui à l'intérieur du pays. Les chiens sont de grande taille, et ressemblent au chien loup; leur pelage est long, communément noir et

blanc. Leurs oreilles sont courtes et droites; ils n'aboient point. Les naturels mangent leur chair, en font leurs compagnons assidus, et les chefs s'habillent avec leur peau. Les missionnaires y ont introduit des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons. Les phoques sont excessivement communs sur les côtes de l'île Sud principalement, et donnent lieu à des pêches lucratives de la part des armateurs du Port-Jackson.

L'ornithologie de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande est fort intéressante, et doit fournir des découvertes futures aux voyageurs qui pourront y séjourner plus long-temps que nous ne l'avons fait. La plupart des espèces qui habitent ces contrées, situées aux antipodes de la France, ont toutefois été décrites par Latham dans le supplément à son *General synopsis* et dans son *Index*. Nous nous bornerons à citer celles que nous avons rencontrées, et sur lesquelles nous pourrions ajouter quelques détails descriptifs.

Dans les passereaux, nous placerons au premier rang le *toui* ou philédon<sup>1</sup> à cravate frisée, le *poë bird* de Cook, que les singularités de son plumage rendent remarquable, et que les Zélandais ont déifié. M. de Blois de la Calande en tua plusieurs individus pour les collections du Muséum; car ce bel oiseau est assez commun sur les bords de la Baie des îles. Le martin-pêcheur, *poukeko*, était également vénéré.

Le *tira-oua-ké*, pl. XXIII, fig. 1, *icterus novæ-zelandiæ*, N.

<sup>1</sup> C'est le polochion kogo, *philemon circinnatus*, de M. VIEILLOT : ce nom de *kogo*, qu'on dit usité à la Nouvelle-Zélande, nous est inconnu; car les naturels l'appellent exclusivement *toui*. Cet oiseau, élevé en cage, apprend aisément à répéter le rondeau suivant :

*Ko tu koé,*  
*Ko rongo koé;*  
*Ko te Manou widi,*  
*Naou māi; etc., etc.*

est gros comme un merle. Son corps est entièrement noir, hormis sur le dos, où il a un manteau de couleur rouge-brun. Le philédon *koko-i-mako*<sup>1</sup> a le plumage olive uniforme, relevé par des reflets métalliques de fer spéculaire sur la tête, et le bec et les pieds noirs. Les philédons, par leur ressemblance avec les merles, semblent être leurs représentants dans les régions australes, et forment pour ces climats une famille naturelle et géographique, très-caractérisée par la langue terminée en pinceau. Peut-être ne doit-on pas distinguer du philédon Duméril, un oiseau de la taille du grimpereau commun, dont la teinte est olivâtre, les pennes des ailes brunes, et le derrière de l'œil taché de blanc. Une petite touffe de plumes jaunes est vis-à-vis le pli de l'aile, et le bec et les pieds sont bruns. Le gobe-mouche *to-i-toe* est de la taille d'une alouette, brun-cendré, grisâtre en dessus, à ventre blanc. La moucherolle *pi-oua-ka-oua-ka* est brunâtre supérieurement; un point blanc se dessine au-dessus de l'œil; la gorge est brune, le ventre roux, la queue très-longue, brune et blanche.

La moucherolle *to-i-toé* est de la taille de la mésange bleue; elle a le front blanc, les plumes de la tête et du cou d'un beau noir, le ventre blanc. Les ailes sont brunes à couvertures blanches, ainsi que le milieu des pennes. La queue noire et blanche, les pieds sont bruns, et le dessous des doigts de couleur aurore. Elle est figurée pl. XV, fig. 2 de l'Atlas.

Le traquet queue-gazée, nommé *matata*, a le bec et la taille de nos alouettes. Son plumage est roux en dessus, flammé de brun, blanc sur le ventre et flammé de noir. La queue est longue, composée de plumes à barbes pinnées, plus longues en

<sup>1</sup> Nous avons figuré cette espèce sous le nom de *philedon Dumerilii*, pl. XXI, fig. 1. Depuis, nous avons retrouvé sa description et sa figure dans le *Manuel d'histoire naturelle* de Blumenbach (t. I, p. 209, pl. XIV, traduction française), sous le nom de *certhia sannio*, et toutes les deux fort imparfaites.

dedans de la tige; les pieds sont roussâtres, l'iris est brun. Un pouillot, nommé *didadido*, de la taille du roitelet, est vert-olive clair sur les ailes, dont les pennes sont brunes; la gorge est grisâtre pâle, le ventre blanc. Un fringille, nommé *to-i-to-i*, est de la grosseur d'un moineau. Le ventre, le cou et la tête sont de couleur gris-blanc; le dos et les ailes sont roussâtres, les rémiges brunes, bordées de jaune. Le bec et les pieds sont noirs. Une alouette, *pi-o-oie'*, est peu différente de l'alouette des prés d'Europe.

Les perroquets ne nous ont offert que trois espèces : le *kaka*<sup>1</sup> à plumage gris-brun et roux avec de faibles teintes de rouge sombre. Les plumes du ventre sont brunes-fauves, terminées par un bord rouge carminé.

La perruche *po-é-téré* est grosse comme celle d'Alexandre. Son plumage est d'un vert pré agréable, les rémiges sont bleues; le front est rouge, ainsi que deux moustaches derrière l'œil; le ventre est d'un vert jaune, et la queue, étagée, est médiocrement longue. Le demi-bec supérieur est blanc. C'est le *psittacus novæ-zelandiæ* de Sparrman (pl. XXVIII du mus. Carls.), ayant pour phrase : *Ps. viridis, sincipite, macula sub-oculari et hypochondriis coccineis*.

Une deuxième espèce de perruche, aussi nommée *po-é-téré*, ne paraît être qu'une variété de la précédente, dont elle diffère par sa taille de moitié moindre. Le front est égale-

<sup>1</sup> Le perroquet *kaka* est le *psittacus australis* du LEV. MUS., et le *ps. meridionalis* de GM.; LATHAM le nomma *ps. nestor*, en lui donnant pour phrase : *Fuscus, capite incano; collo inferiore castaneo, uropygio crissoque castaneo rubris*. Nous avons possédé cette espèce vivante, et notre individu avait appris deux strophes d'une ode zélandaise fort ancienne, qu'il récitait sans se tromper. Il mourut dans la traversée, et sa dépouille orne maintenant les galeries du Muséum, où elle ne se trouvait point. Le nom de *kaka*, que nous conservons à ce perroquet, est celui qu'il porte parmi les Nouveaux-Zélandais.











































aussi établi leurs cabanes. Les rescifs qui entourent ces îlots sont par masses désorganisées, de sorte que les pointes submergées sont les seules qui présentent les polypiers en vie, mais encore dans un tel état de langueur, qu'on doit naturellement penser que le mélange perpétuel des eaux douces avec les eaux marines nuit singulièrement à leur existence, et les fait périr, par exemple, dans certaines années où les pluies sont plus abondantes que de coutume.

La végétation la plus active couvre ce point du globe; elle est ce qu'on doit en attendre sous l'équateur et à la Nouvelle-Guinée, c'est-à-dire grande, majestueuse et imposante. La surface du sol ne présente qu'une forêt sans fin, où la plupart des végétaux des Moluques se retrouvent, et dont les arbres immenses par la circonférence de leurs troncs et la hauteur de leurs tiges ont jusqu'à 150 pieds d'élévation. Dans ces profondes forêts ne croissent point d'herbes humiles : les plantes y revêtent de préférence des formes robustes et ligneuses. Les lianes serpentent et s'entrelacent jusqu'aux sommets des rameaux, et retombent en unissant leur verdure à celle des grands arbres qui les supportent. La fécondité d'une terre sans cesse humectée par d'abondantes vapeurs et par des pluies de six mois, vivifiée par des chaleurs d'autant plus fortes, que le soleil ne s'en éloigne jamais, est prodigieuse : aussi le voyageur éprouve un étonnement qui n'a rien d'analogue avec celui qu'imprime dans l'ame la vue des magnifiques monuments des hommes, et ne peut se lasser d'admirer ces forêts vierges, mélangées des teintes vertes les plus diverses, où tranchent les fleurs les plus larges et les plus bizarres, les fruits les plus singuliers; et cette réunion d'arbres ou de palmiers soutenant des parures étrangères, au point que leur feuillage disparaît sous les festons qui les voilent de la manière la plus agreste. A des mimeuses gigantesques se joignent des aroïdes à large feuillage, des orchidées, et surtout des

épidendres parasites. Des arcs à choux, des bambous, des fougères en arbre, des lataniers, des tecks, des muscadiers, des spondias, etc., sont les espèces les plus communes de ces forêts.

Chaque jour nous éprouvions le plus grand plaisir à nous égarer aux environs du havre de Doréry; de petits sentiers, tracés par les quadrupèdes, nous permettaient d'avancer assez loin dans l'intérieur. A chaque pas nous étions sûrs d'y rencontrer une variété infinie d'animaux qui y vivent en paix; car l'indolent Papou ne leur fait point une guerre opiniâtre. Dans ces profondeurs, d'où l'on peut à peine apercevoir même le ciel, il est indispensable, pour y pénétrer en sécurité, de se munir d'une boussole portative, sans laquelle on courrait le plus grand risque de ne point revenir au rivage d'où l'on est parti et d'errer à l'aventure dans les forêts. Une plante légumineuse et hérissée d'épines gêne singulièrement la marche de l'explorateur; et ce qui y contribue encore, ce sont les troncs énormes renversés sur la terre par le temps, et qui, rendant avec lenteur au sol les principes de vie qu'ils en ont reçus, sont déjà ensevelis par les rejets nombreux qui en poussent de toutes parts et qui doivent ainsi leur succéder.

Pendant notre séjour à la Nouvelle-Guinée, les chaleurs étaient accablantes, et se faisaient sentir d'autant plus cruellement, que l'air n'y apportait aucune fraîcheur : les légères brises de l'Est ne soufflaient que le matin et le soir; mais dans le milieu du jour, un calme si parfait régnait dans l'atmosphère, que la feuille la plus mobile ne se balançait même pas sur sa tige. Une seule fois et comme par exception, nous ressentîmes des vents frais de l'Ouest par courts intervalles; ils poussaient devant eux des nuages en faisant tomber quelques grains de pluie. Nous remarquâmes que chaque jour au matin les sommets des montagnes d'Arfack étaient parfaitement



timer comme un excellent aliment ; et un pois, nommé *abréfore*, qu'ils conservent comme objet d'approvisionnement. A ces ressources premières on doit ajouter les produits qu'ils retirent de plantes qui croissent spontanément dans les forêts, et qui sont les citronniers, les orangers, les cotonniers, les *spondias dulcis*, le gingembre, les piments, etc. Le teck, divers bois de fer et d'ébène, seraient précieux pour les constructions navales et les arts ; mais les objets qui paraissent être la base du commerce par échange des Papous avec les Chinois et les Malais de Tidor consistent en légumes, poissons séchés, écailles de tortues, trépangs, oiseaux de paradis, résine Dammar, cire des abeilles sauvages, ambre, et surtout écorce de massohy. Ce dernier aromate, recherché par les Chinois, est produit par un arbre dont les feuilles ont la plus grande analogie avec celles du cannellier. Deux espèces de muscadiers sont aussi fort communes, et étaient chargées de fruits à l'époque de notre séjour. La noix de l'espèce sauvage est très-petite, sans odeur aromatique et de forme allongée et pointue ; l'autre, au contraire, est la vraie muscade ronde, non modifiée par la culture, mais complètement susceptible d'acquérir le volume et le parfum de la muscade cultivée dans les possessions hollandaises des Moluques. Avec les feuilles d'un grand vaquois les habitants font les toitures de leurs cabanes, et les chapeaux à la chinoise dont ils se couvrent la tête. Les fibres de ces feuilles sont douces, moelleuses et tenaces, de sorte qu'il serait très-facile d'en fabriquer de bonnes cordes. Ce vaquois nous paraît nouveau ; et ses tiges arborescentes, complètement droites et inermes, se couronnent par un immense faisceau de feuilles qui, examinées isolément, ont chacune trois pouces de largeur sur dix, quinze et même vingt pieds de longueur.

Les navigateurs ne trouveraient point à Doréry une relâche avantageuse, puisqu'ils ne s'y procureraient que quelques co-











cune dans la série des êtres telle que nous la connaissons. Nous ne doutons point que ce soit de la Nouvelle-Guinée dont ait voulu parler Quiros, dans son fameux Mémoire au roi d'Espagne, lorsqu'il lui peignit comme un nouvel El-Dorado la riche et vaste île qu'il nomma la *Tierra australia del Espiritu Santo*, féconde en beaux arbres, en animaux de toutes sortes, et très-productive en or.

---

## § XVI.

### RADE DE SOURABAYA (ÎLE DE JAVA).

( Du 28 août 1824 au 11 septembre suivant. )

Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnerons notre relâche dans la baie de Sourabaya, non loin de l'île de Madura. Le long trajet qu'il nous fallait faire de notre vaisseau avant de parvenir à la ville; l'intervalle de celle-ci aux lieux où l'on pouvait espérer de faire quelques récoltes d'histoire naturelle; enfin l'épuisement de nos ressources individuelles, qui jusque-là nous avaient soutenus, ne nous permirent point de tenter les moindres découvertes dans une île explorée par des naturalistes célèbres, et sur laquelle nous possédons aujourd'hui les travaux ou les récoltes de Leschenault, d'Horsfield, de Reinwardt, de Blume, de Kuhl, de Van-Hasselt, etc. C'est à Sourabaya que nous vîmes le babi-russa, mâle et femelle, en vie; nous en avons donné une courte description dans la première partie de ce volume. Nous avons aussi dit un mot de la panthère noire (*felis melas*), que nous regardions comme une espèce parfaitement distincte. Depuis la publication de ce passage, nous avons eu occasion de voir, dans les galeries du Muséum d'histoire natu-

relle, des peaux de cette panthère, prises sur des individus d'âges différents, qui prouvent la justesse de l'opinion de M. Temminck, en montrant que la couleur noire de son pelage est loin d'être constante et spéciale, puisque certains individus l'ont mi-partie de noir et mi-partie de jaune-clair, comme la robe du léopard, dont le *melas* ne serait qu'une variété, suivant le même auteur. L'île de Java nourrit dans ses vastes et profondes forêts, où sont aussi relégués les affreux poisons *oupas* et *tschettick*<sup>1</sup>, plusieurs espèces dangereuses de grands chats, tels que les *felis javanensis*, *minuta* et *Diardi*. Les Javanais du peuple aiment beaucoup élever des oiseaux : on rencontre chez eux la plupart des beaux loris des Moluques, et plus spécialement le *noira*. Ils prennent les plus grands soins du *béo* ou mainate (*gracula religiosa*), qui apprend à parler et à siffler. Il n'y a pas jusqu'au grand casoar ou émeu qu'ils ne conservent dans leurs basses-cours, etc.

---

## § XVII.

### PORT-LOUIS ( ÎLE MAURICE ).

( Du 3 octobre 1824 au 16 novembre suivant. )

Nous n'aurons que peu de détails à donner sur cette ancienne métropole des possessions françaises dans les mers d'Afrique : tant de voyageurs en ont parlé, tant de relations lui consacrent

<sup>1</sup> Nous avons publié une traduction du curieux Mémoire du docteur HORSFIELD sur l'Antchar et le Tschettick dans le *Journal de physiologie de M. Magendie*, et le Mémoire original se trouve dans le tome VII des *Transactions de la Société de Batavia*.

de nombreux chapitres, que nous croyons inutile de ressasser ce qu'on en a dit. Ce n'est pas que les productions de cette île soient parfaitement connues; mais les navigateurs qui y passent quelques semaines ont trop de distraction dans une île où l'hospitalité bruyante est une obligation, où les fêtes se succèdent, pour se livrer avec quelque fruit aux objets de leurs recherches et de leur étude. Leguat, Bernardin de St-Pierre, Milbert, Bory de St-Vincent, Billard, et mille autres, ont, par des fragments ou par des voyages exclusivement consacrés à cette île, fourni au monde littéraire des descriptions plus ou moins complètes.

C'est le 3 octobre 1824 que nous saluâmes à 7 heures du matin les rivages de Maurice. Sa vue semblait être pour nous celle de la patrie; mais le yack qui flottait au gré des vents nous tira de notre douce erreur, et nous rappela que nous arrivions chez des compatriotes passés sous le sceptre d'un Anglais. A cette époque de l'année, l'aspect des montagnes qui enceignent la ville de Port-Louis offrait le tableau le plus triste. Nulle verdure ne récréait la vue, si ce n'est sur le sommet du Pouce. Partout le sol était brûlé; et quelques herbes épineuses, dont les rameaux secs et maigres étaient desséchés à leur sommet, témoignaient que depuis long-temps nulle pluie bienfaisante n'était venue humecter et vivifier leurs tiges altérées. Quelques chétifs cocotiers balançaient leurs cimes mutilées par les vents sur les plages bordées de coraux.

L'île de France fut primitivement découverte, en 1507, par l'amiral portugais dom Pedro de Mascarenhas, qui lui donna le nom de *Cerne*, parce qu'il y rencontra en abondance une espèce d'oiseau de ce nom, qui est le casoar des Moluques, célèbre depuis long-temps sous le nom de Dronte, et qui en a disparu dès les premières années de l'établissement des Européens. En 1580, l'île de Cerne passa sous la domination des Espagnols, lorsque Philippe II occupa le trône castillan. Mais ces deux











gemme, des couches ocreuses abondantes, du bois carbonisé, des troncs de tamarins pétrifiés, doivent être mentionnés parmi les productions inorganiques les plus communes. On dit que, dans le quartier des Pamplemousses, gît une mine de fer trop peu riche pour être exploitée : mais, près de Port-Louis, au champ de Lort, on a percé un puits, dont les eaux salines ont été préconisées par les médecins du pays contre diverses affections. Dans un sol meuble, non loin du rivage, on a trouvé en abondance des ossements de tortues, qui ne sont point de vrais fossiles, mais qui ont été enterrés par les bouleversements qu'occasionnent chaque année les ouragans, et qu'ont entourés des sables madréporiques à mesure qu'un ciment calcaire les solidifiait. C'est, du reste, la même circonstance qui s'est reproduite à la Guadeloupe, relativement aux squelettes humains qu'on a déterrés du milieu d'un calcaire en apparence compacte, et formé par les mêmes sables madréporiques agglutinés.

Certaines montagnes se trouvent être encore couronnées de végétaux : quelques-unes, déboisées par l'imprévoyance, sont nues et brûlées; et les sources qu'elles fournissaient, depuis long-temps taries, n'alimentent plus les rivières qui coulaient à leur pied.

La température de Maurice est assez régulière dans chaque saison. La côte orientale exposée aux brises régnantes est sans cesse rafraîchie par elles : il y pleut aussi plus que sur la côte opposée; car les montagnes du Pouce et de Pieterboth arrêtent les nuages, les condensent, ou les forcent à se précipiter dans les plaines Wilhems et Moka. La chaleur est beaucoup plus sensible sur les rivages, et surtout à Port-Louis, qu'une ceinture disposée en amphithéâtre encaisse, tandis qu'au centre de l'île, les nuits sont froides et humides. Aussi par les pluies abondantes est-on forcé, dans les maisons de Moka, à faire du









sur la surface de l'île Maurice, il n'en est pas de même de celles qui vivent au sein de la mer qui baigne ses rivages. Le nombre des espèces de poissons qui fréquentent ses attéragés, ou les paracels de coraux des îles Seychelles, est considérable. Variété dans les formes et dans les genres, richesse dans les couleurs, moyens multipliés de se les procurer, tout devrait engager un ichthyologiste à séjourner quelques années dans une position aussi favorable et aussi féconde : les découvertes dont il enrichirait la science seraient aussi neuves que remarquables. Longtemps nous avons nourri ce projet ; mais tant de causes viennent entraver la carrière d'un voyageur sans appui, que nous laissons à de plus heureux à accomplir ce dessein. Une admirable annélide, la *palmyra aurifera* de Savigny, que les créoles nomment serpent d'or, n'est pas rare sur les récifs que recouvre une légère épaisseur d'eau. On y trouve aussi et en abondance des huîtres comestibles d'un goût agréable, mais principalement quelques coquilles précieuses et estimées des amateurs, telles que les harpes nobles et impériales, les olives, les ovules, les porcelaines, l'arrosier, etc. Aussi le goût des collections est-il universellement répandu parmi les habitants riches et aisés, et on pourrait en citer plusieurs à Port-Louis, remarquables par la rareté et la belle conservation des objets qui les composent.

Parmi les crustacés, ceux qui méritent le plus d'être cités, se trouvent être le Cypaye (*birgus latro*), et les *camarons*, grosses chevrettes dont les habitants font une grande consommation. Les poissons de mer deviennent toxicophores en certains temps de l'année. Mais de toutes les acquisitions qu'a faites l'île Maurice, la plus précieuse est celle du gouramy, espèce d'osphronème transportée des eaux de l'Inde, et naturalisée dans les rivières de Maurice, ainsi que dans les viviers d'un grand nombre d'habitants. Ce poisson, par les grandes dimensions









par les souvenirs qu'il rappelle. Nous entrâmes dans le jardin de botanique, ressemblant plutôt à un vaste parc, formé des arbres rares et utiles de la zone torride, et consacré aux plaisirs des habitants, ou aux penseurs solitaires. Cette magnifique promenade n'est point fréquentée; ses longues allées, ses massifs imposants, sont déserts. De nombreux ruisseaux ou des réservoirs servent à entretenir la fraîcheur et la vie au milieu de cette végétation active : des bancs sont destinés à un doux repos; des fleurs embaument l'atmosphère, déjà échauffée par les émanations aromatiques des arbres à épices, qui vivent dans ce lieu. C'est là, en effet, qu'on retrouve ces végétaux précieux enlevés au sol qui les a vus naître, et que des possesseurs jaloux gardaient aussi soigneusement que les arbres des Hespérides. De longues allées sont formées avec des muscadiers, des cannelliers, des girofliers; et ces arbres y atteignent toute leur croissance: ce jardin rappelle à chaque pas le nom d'hommes recommandables, mais surtout celui du respectable M. de Céré, son créateur, qui le dirigea avec tant de sollicitude et de succès. Depuis que cet établissement utile est entre les mains des Anglais, il a été complètement négligé; et les coups de vent qui se sont succédé, lui ont porté un préjudice qui est encore à réparer. Nous y remarquâmes avec plaisir le camphrier de Bornéo, l'illipé (*bassia longifolia*), le *garcinia* des Célèbes, les *sterculia*, le rondier des Seychelles (*borassus*), le sagus raffia de Madagascar, etc. Des dattiers en formaient les massifs; les mûriers étaient couverts de fruits; et le ravénale élevait ses éventails de verdure, en imitant le port des bananiers. Vers le centre du jardin, on a ménagé un emplacement pour les plantes exotiques qu'on y cultive, en leur donnant un certain ordre, et en les isolant par groupes d'un même pays. Il y en avait de Ceylan, du continent de l'Inde, et surtout de Madagascar; et parmi ces dernières, la belle *euphorbia Breonii*, couverte de fleurs rouges, imitait un buisson

ardent. Derrière ce jardin est Mon-Plaisir, l'une des maisons de campagne des gouverneurs de Maurice.

En sortant du vaste jardin des Pamplemousses, nous étions empressés d'aller visiter les tombeaux de Paul et de Virginie. A une faible distance est placée l'habitation de M. Cambernon, qui les possède. Le propriétaire nous reçut avec cette cordialité franche du vieux temps. Après avoir donné quelques instants à la politesse, il nous accompagna dans son domaine, qui est entretenu avec soin : les alentours de la demeure sont couverts de fleurs, distribuées dans des parterres bien dessinés, ayant pour bordures des haies de rosiers du Bengale; des étangs pleins de poissons, garnis de colocasse d'Égypte, charment la vue. A l'extrémité de deux longues allées, bien droites, bien alignées, bien sablées, s'élèvent deux pyramides surmontées d'une urne, et distantes l'une de l'autre d'environ une quarantaine de pieds : voilà ce qu'on appelle les tombeaux de Paul et de Virginie, que le goût fantasque d'un ancien propriétaire du lieu fit élever. Nulle inscription ne décore ces monuments froids, si ce n'est celles que les visiteurs, et surtout les Anglais, placent sur tous les coins de la pierre. Mais, peine inutile et superflue, on repeint chaque année leur surface; et les inscriptions les plus sentimentales ne sont même pas ménagées par la couche d'ocre rouge, que de nouveaux visiteurs chargeront, à leur tour, de pensées mélancoliques tout aussi peu durables. Pour rendre ces deux pierres plus intéressantes, l'une d'elles, le tombeau de la touchante Virginie sans doute, est ombragée par un massif de bambous; et un nouveau Domingue a seul le privilège d'en offrir aux visiteurs quelques frêles rameaux. On assure qu'il ne fait pas bon de dire, devant bien des créoles, que jamais Paul et Virginie n'ont eu leur sépulture en ce lieu; que même ce sont des personnages fictifs, dont la vie est entièrement de la création de Bernardin de Saint-Pierre; qu'à peine peut-on trouver

quelques petits faits qui puissent se rapporter à cette histoire, écrite d'ailleurs avec une sensibilité profonde et une beauté de coloris extraordinaire.

Le 4 novembre, nous nous dirigeâmes vers le sommet de la montagne du Pouce. Le sentier qui y conduit est bien tracé, quoique encombré de roches, et difficile à gravir. A mesure qu'on s'élève, on respire un air plus frais; il est bordé d'arbres, de framboisiers sauvages, d'une espèce de myrte, et surtout d'un jasmin qui exhale une douce odeur. Le prolongement abrupte et nu de la montagne de la Découverte forme une haute muraille à droite, sur laquelle viennent à peine quelques frêles arbustes, et dont les crevasses servent de retraites aux singes. Le sommet du Pouce, jusqu'à son tiers inférieur, est, au contraire, très-boisé; et le sentier suit une ravine, dans laquelle coule une eau fraîche et limpide, sur un lit bordé d'une grande variété de fougères. Avant de gravir, après deux heures de montée, ce qu'on est convenu de nommer la Phalange ou le vrai Pouce, nous nous arrêtâmes sur un plateau dégarni, où nous allumâmes un grand feu avec du bois sec, au milieu d'une pelouse couverte d'une rosée abondante. La montagne du Pouce, à quelques pas, offre dans ce lieu un emplacement commode pour jouir de la vue entière de la riche plaine de Moka. Du côté de ce quartier, la montagne est brusquement taillée à pic; et la vue est épouvantée des précipices profonds sur lesquels elle domine. Le terrain uniforme de cette belle et riche plaine encaissée; les rivières qui serpentent sur sa surface; les habitations qui çà et là la décorent; les champs de cannes à sucre, dont le vert gai tranche avec la teinte des arbres et du sol; les *filaos* indiens s'élevant sur les faîtes des demeures, auxquelles conduisent de longues allées de manguiers, forment un ensemble aussi difficile à décrire qu'intéressant et nouveau. Nous nous remîmes à gravir le Pouce; le sentier est étroit et



Grand-Port et de Pieterboth, etc. Vers les 9 heures, de gros nuages noirs s'amoncelèrent rapidement, chassés par les vents d'Est; ils roulaient à nos pieds, et formaient autour de nous une atmosphère tellement dense, qu'un cercle étroit de quelques pieds fut bientôt notre univers. A peine reçûmes-nous quelques gouttes d'eau, tandis qu'il pleuvait abondamment au-dessous de l'élévation où nous nous trouvions placés. Le spectacle qui avait frappé nos yeux était évanoui : Port-Louis, ses édifices et les travaux des hommes disparaissaient sous les flocons épais des nuages noirs, que chassait le souffle des vents.

Nous redescendîmes la montagne du Pouce par le versant qui borne la plaine Moka. Ce chemin rapide est un bel ouvrage; il est taillé dans la roche trappéenne qui compose la montagne. Dans le creux des ravins, la végétation est très-active; et nulle part, elle ne nous a paru si agréable que dans ce lieu. De nombreux liserons s'unissent aux bois de fer, d'ébène, de ronde (*erythroxylon laurifolium*), au *solanum auriculatum*, qui y croissent; et c'est là que végète en abondance la belle fougère en arbre (*cyathea excelsa*), au milieu des tribus variées de la même famille.

M. Liénard, négociant à Port-Louis, nous offrit, à MM. Bérard, Jacquinet et moi, l'occasion de visiter la caverne décrite par Bernardin de St-Pierre, située à la *Petite-Rivière*, dans le domaine de M. Duplessis, ancien officier de marine français. Nos calèches eurent rapidement franchi les cinq milles qu'on compte de la ville à cette propriété; la route est assez belle. On traverse la grande rivière sur un pont; son lit vaste est encombré de galets; et lors des pluies, il reçoit une grande nappe d'eau, que les sécheresses diminuent de beaucoup dans la belle saison. Sur ces bords, fréquentés chaque jour par des centaines de blanchisseuses, sont des habitations entourées de bosquets plus frais et plus aisés à entretenir que partout ailleurs.

Une longue avenue de tamarins nous conduisit à l'habitation de M. Duplessis. Nous traversâmes de jolis parterres, que rien ne rendrait remarquables, si ce n'étaient les bustes de *Wellington* et de *Nelson*, exposés dans les allées!... Le propriétaire nous fit prier de descendre; et sur notre refus, des noirs, porteurs de torches, avaient l'ordre de nous conduire dans la caverne. Celle-ci a son ouverture extérieure à quelques centaines de pas, au milieu d'un bois, dans une ancienne ravine se dirigeant de la chaîne des montagnes voisines à la mer, distante de deux milles. Cette ouverture est étroite et comme cintrée, et doit être le résultat d'un éboulement, qui a ouvert dans cet endroit une issue à la caverne, dont l'origine ou le canal principal doit venir de plus haut. Quoi qu'il en soit, nous allumâmes nos flambeaux; et les nègres qui nous accompagnaient, nous précédèrent avec des faisceaux de bois de ronde enflammés, dont ils étaient munis : la première salle est vaste, et creusée dans un trachyte poreux. On remarque de chaque côté, à trois pieds environ d'élévation, des rainures qui suivent la direction de la caverne, et semblent être des moulures, que les eaux ont façonnées en séjournant plus ou moins de temps, lorsqu'elles ont traversé cette grotte pour se perdre à la mer. La première salle est séparée de la deuxième par un abaissement de la voûte; et la caverne change de direction dans ce sens, en allant d'abord au Nord-Ouest, puis au Nord. Sa pente est assez rapidement déclive. Nous traversâmes ainsi plusieurs voûtes, dont les séparations sont très-basses, ou que des éboulements considérables engorgent là où le trachyte a cessé. Le sol devient de plus en plus humide. Il en est de même du plafond, tous les deux sont formés d'une terre glaise qui laisse filtrer l'eau. Des stalactites d'un carbonate calcaire grossier revêtent les parois latérales et la voûte, en se moulant sur les racines qui s'y sont introduites à travers les crevasses. Nous ne saurions au juste

évaluer l'épaisseur de la couche du sol ; mais on ne peut guère se tromper, en ne la portant qu'à quatre ou cinq pieds. Vers l'extrémité, il est nécessaire de se traîner sur les genoux et sur les mains ; et alors il devient imprudent de s'engager plus avant, parce que les bougies s'éteignent, faute d'air respirable. Un chien qui nous accompagnait, se trouvant dans la couche d'acide carbonique, que sa pesanteur rend inférieure à l'air vital, se mit à hurler, éprouva le plus grand malaise, et courut, vers la salle antérieure, respirer un air plus convenable à la vie. Cette extrémité de la grotte est très-humide ; le sol glaiseux est très-glissant, et il n'est guère possible d'y pénétrer lorsqu'il a beaucoup plu. On doit penser que cette caverne joignait la mer par des issues inaperçues, et y avait déchargé les eaux souterraines dont elle a sans doute, et pendant long-temps, recelé le cours. Ses replis tortueux semblent annoncer que des courants ont arrondi les coudes que les salles forment entre elles, en même temps que la pente a dû faciliter le complet écoulement des eaux. Ses dimensions sont de douze à quinze pas dans sa plus grande largeur, sur onze cents bien comptés en longueur. En revenant, on ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue du cortège singulier que nous formions dans cette demeure souterraine. Nos torches lançant des flammes vives et des torrents de fumée, les nègres nus qui nous escortaient, nous rappelèrent quelques-unes de ces scènes nocturnes, dont la ronde du sabbat peut donner une idée. En arrivant vers la crevasse qui sert d'entrée, nous eûmes un magnifique effet de lumière. Les rayons du soleil s'y introduisaient à travers les arbres comme par un soupirail, et formaient, par les couleurs les plus variées du prisme, des portiques fantastiques.



ont valu de la part des Anglais le nom de *Gibraltar des mers de l'Inde*.

Le Florentin Améric Vespuce découvrit, dit-on, l'île de Sainte-Hélène en 1503 : elle était alors couverte d'épaisses forêts, arrosée par de nombreux ruisseaux, dont les bords étaient tapissés de céleri, de cresson, de pourpier et de soude (*samphire*) : des phoques, et surtout les lions de mer, peuplaient ses rivages, où les tortues franches se rendaient en grand nombre. Mais nul être humain ne vivait sur sa surface. Cependant on regarde comme certain que le mérite de la découverte de cette île appartient au Portugais Juan de Nova-Castella, qui paraît en avoir eu connaissance le 21 mai 1502, et qui lui donna le nom de la mère de l'empereur Constantin. Castella revenait des Indes, et faisait partie de l'expédition si célèbre de Vasco de Gama. Le premier colon de cette terre isolée fut Fernand Lopez, qu'on y déposa, en 1513, après avoir été mutilé comme rebelle et traître par les ordres du fameux Albuquerque. Sir Thomas Cavendish, navigateur breton, la visita le 9 juin 1588, et fut surpris d'y trouver une colonie ignorée de Portugais, qui s'y était établie dans l'année 1571. Le capitaine Lancastre, exécutant le premier voyage que les Anglais aient fait aux Indes, y séjourna dix-neuf jours, et trouva l'établissement florissant. Mais les Hollandais, acharnés à la conquête des propriétés portugaises, s'emparèrent de Sainte-Hélène, où ils demeurèrent jusqu'à l'année 1651, où ils se décidèrent à l'abandonner. A partir de cette époque, les Anglais, toujours à l'affût des circonstances les plus favorables pour empiéter sur le globe, s'y établirent; ils en furent chassés, en 1672, par les Hollandais, qu'ils en expulsèrent à leur tour l'année suivante. Le roi d'Angleterre la céda à la Compagnie des Indes, en 1674. Dampier visita cette île en 1691; et le 1<sup>er</sup> juin 1706, une escadre française, commandée par M. Desduguères, insulta cette place, et coula sous ses batteries un bon



la fraîcheur et la vie dans les vallées, qui, sans elles, seraient bientôt brûlées : souvent cependant de longues sécheresses ont fait périr le bétail, en détruisant la végétation qui le nourrit. La saison des pluies a lieu en janvier et février dans l'été, et en juillet et août dans l'hiver : sa durée la plus ordinaire est de neuf ou dix semaines. Mais ces pluies, si rares en certains temps, deviennent parfois si abondantes, qu'elles donnent naissance à des torrents, dont le cours au fond des gorges entraîne tout ce qu'il rencontre sur son passage. Lorsque cette île se trouvait partout également boisée, il devait en résulter un arrosage plus régulier. C'est ainsi qu'il y a peu d'années, des nuages noirs fondirent sur la montagne qui domine la vallée Rupert, vallée ordinairement sèche que ne traverse aucun ruisseau, et donnèrent naissance à des masses d'eau, dont la brusque irruption détruisit les parapets des fortifications qu'on y a établies, et entraînent quelques-uns des canons qui les surmontaient. Pendant notre séjour, les chaleurs furent très-supportables, et les nuits étaient même fraîches. D'abondantes rosées recouvraient le sol pendant l'absence du soleil sur l'horizon. Nous remarquâmes que les nuages se condensaient autour des hauts pitons des montagnes, s'en détachaient pour se dissoudre en pluie, non pas sur l'île, mais à une certaine distance en mer, et sous le vent. Des rafales peu durables suivaient les gorges des vallées, et soufflaient assez fort ; tandis que les pavillons des hauts cotéaux, qui en forment les bords, n'étaient même pas agités. La mer au mouillage fut calme pendant quelques jours : à la fin de notre relâche, une longue houle se faisait ressentir, et heurtait par un ressac violent les rochers du rivage. Le baromètre eut pour maximum 28° 2, 6, et pour minimum 28 1, 9. Le thermomètre eut pour maximum à midi 27 degrés, mais plus ordinairement 26.

Sur l'extrémité Nord-Est de Sainte-Hélène s'élève un mont

















































































































































































































































































La craintive pie-grièche tachot se tient dans les arbrisseaux. C'est ordinairement par son cri que le chasseur est averti de sa présence.

Sur la côte, vis-à-vis d'Anatomirim, dans les bois qui bordent la route qui conduit à l'établissement que l'on désigne sous le nom d'Armaçao, nous vîmes le joli tangara tricolore, le bluet ou évêque, la houpette, et le tangara écarlate. Le moucherolle à longs brins, le tyran à gorge grise, le moucherolle rubis, font leur demeure dans les environs de Saint-Miguel. Les éclatants manakins (manakin tijé), dont le cri se fait entendre sans qu'on puisse les apercevoir qu'avec les plus grandes difficultés, habitent les grands arbres, où ils se tiennent généralement sur les plus basses branches. La fauvette gazouille son doux ramage près des cabanes des misérables pêcheurs qui avoisinent ce mouillage. L'hirondelle puffine rase de son vol rapide la surface de la terre, tandis que le moineau chingolo et le chardonneret à front jaune ramagent au haut des arbres.



## CHAPITRE VIII.

CATALOGUE DES OISEAUX RECUEILLIS DANS L'EXPÉDITION DE LA COQUILLE, AVEC  
LA DESCRIPTION DE PLUSIEURS GENRES NOUVEAUX ET D'UN GRAND NOMBRE  
D'ESPÈCES INÉDITES : PAR R.-P. LESSON.

## ACCIPITRES.

1<sup>o</sup> CATHARTE URUBU.

*Cathartes urubu*, LESS. *Ornith.*

*Vultur brasiliensis*, LATH., *Sp.* 8; BUFFON, *Enl.* 187.

*Vultur aura*, CUV.; VIEILLOT, *Am. Sept.* pl. II.

*Vultur aura*, WILS., *Am. Ornith.* t. IX, pl. LXXV, f. 1, p. 95.

*Turkey-buzzard* ou *Turkey-vulture* des Anglo-Américains.

Commun au Pérou, aux environs de Callao et de Lima, à Payta, où il vit en troupes familiaires et confiantes, protégées par les lois du pays.

2<sup>o</sup> CATHARTE AURA.

*Cathartes iota*, CH. BONAP., *Synop. of the birds of the United-States*, p. 23, esp. 5.

*Vultur jota*, MOLINA, *Chili.*

*Vultur atratus*, WILSON, *Am. Ornith.* t. IX, pl. LXXV, f. 2, p. 104.













son plumage, est à peu près de la taille de la pie de France, et a le port et la taille du Coucal des Philippines. Le bec est noir, fort et robuste. Les tarses sont longs de 18 lignes, garnis de scutelles larges, plus élevées sur les doigts, également de couleur noire; la longueur du bec est de 20 lignes, celle du corps est de 9 pouces, et la queue en a dix. L'iris est d'un rouge brunâtre. Toutes les plumes, par une modification qui semble propre à plusieurs oiseaux des Indes orientales, et surtout aux *Coucals* des îles polynésiennes, ont une certaine rigidité; leurs barbes sont serrées et nombreuses sur la tige principale qui est luisante, et sont ciliées très-finement sur leurs bords.

Les ailes ne dépassent le croupion que d'un pouce au plus. La queue est très-longue et étagée.

Ce Coucal a les plumes du front et du dessus des yeux d'un noir brillant. Le dessus de la tête, le cou, la moitié du dos, la gorge et la poitrine sont d'un blanc pur. Le ventre, les plumes des ailes, du croupion et celles de la queue, sont d'un noir pourpré passant au violet, suivant les reflets de la lumière. Le dessous de la queue est brun, et les couvertures des cuisses sont brunes avec une teinte verte métallique. Les tiges des grandes plumes, des ailes et de la queue, sont noires, lustrées et brillantes. Un miroir étroit d'un blanc pur, occupe le milieu du bord de chaque aile. Le bec et les pieds sont noirs.

Cet oiseau, dont la moitié supérieure est blanche et l'autre moitié de couleur sombre et foncée, semble être revêtu d'un scapulaire.

Le Coucal Atralbum vit dans les forêts de la Nouvelle-Irlande : nous l'observâmes au Port-Praslin, où la corvette *la Coquille* était mouillée. Les naturels de cette portion avancée des îles Papoues, le nomment *Koudouma*.



























## 63° PHONYGAME.

*Phonygama*, LESS.*Chalybæus*, CUV.

Les oiseaux qui composent le genre phonygame appartiennent exclusivement à la Nouvelle-Guinée. Répartis naguère sans ordre, dans les paradisiers, ou parmi les rolliers et les corbeaux, M. le baron Cuvier les a réunis le premier aux cassicans. Mais une modification importante dans l'organisation de la trachée-artère de l'espèce nouvelle, à laquelle nous imposons le nom de phonygame de Kéraudren, nous a autorisé à la séparer des *barita* pour en former un genre que nous avons décrit dans le Dictionnaire classique d'hist. naturelle, et qu'un peu plus tard M. Cuvier établissait de son côté sous le nom de *calybé* (*chalybæus*)<sup>1</sup>. Les phonygames ont en effet le bec des cassicans, bien qu'il soit beaucoup moins gros, et que les narines soient percées dans un large espace membraneux. Les caractères que nous leur assignons sont les suivants : Le bec est robuste, convexe, un peu élargi sur les côtés, la mandibule supérieure à peine crochue au sommet, la mandibule inférieure est moins épaisse que la supérieure et se trouve renflée vers son extrémité. Les ailes sont arrondies et dépassent légèrement le croupion; la queue est médiocrement longue, étagée, arrondie; les tarses sont médiocres, scutellés, à ongles peu robustes; la trachée-artère se dirige sur la poitrine et l'abdomen pour y former plusieurs cercles que la peau recouvre seulement dans une espèce.

Les phonygames ont des plumes soyeuses et métallisées, le chant sonore, et vivent dans les profondes forêts de la Nouvelle-

<sup>1</sup> Règne animal, 2<sup>e</sup> édit., t. I, p. 354.









en dessus, comprimé vers la pointe, la mandibule inférieure est terminée par un crochet légèrement recourbé en bas. Les narines sont étroites, ouvertes latéralement. Le bec, à sa moitié, est d'un blanc bleuâtre nacré, passant au bleu noir au milieu. L'extrémité des deux mandibules est d'un noir vif, s'affaiblissant à leur pointe. Un cercle de peau dénudé entoure l'œil. L'iris est gris roux. Les plumes du front forment un demi-cercle légèrement échancré; elles sont disposées par petites houppes et couvrent la base du bec de poils raides et arrondis, placés de chaque côté, implantés à se toucher, et dont celui du milieu est le plus prononcé.

Le plumage de cet oiseau est partout d'un bleu noir lustré. Les pennes des ailes et de la queue sont d'un noir-brun avec quelques teintes, sur leurs bords, de bleu-noir analogue à celui des plumes qui recouvrent le corps : le dessous est d'un brun terne.

Les ailes s'étendent jusqu'aux deux tiers de la queue qui a cinq pouces. Les trois premières rémiges sont les plus courtes; les quatrième, cinquième et sixième les plus longues. La queue composée de douze pennes, est légèrement arrondie.

Les pieds et les ongles sont noirs : ceux-ci sont comprimés sur les côtés et très-acérés à leur sommet. Le doigt postérieur est le plus fort. De larges scutelles couvrent les tarses.

Le cassican Quoy paraît être rare, du moins nous ne pûmes nous en procurer qu'un seul pendant notre séjour dans le havre Doréry à la Nouvelle-Guinée. Les Papous lui donnaient le nom de *kohuoque* qu'ils ont consacré aussi à plusieurs oiseaux à plumage noir. Ses habitudes sont très-bruyantes, et il s'agite sans cesse sur les branches où il se tient perché.

Nous avons dédié cet oiseau au docteur Quoy si connu par ses importants travaux dans les expéditions des capitaines de Freycinet et d'Urville.









Nous regardons comme le jeune âge du philédon Duméril, un individu représenté pl. XXI, fig. 2, et qui en diffère par sa taille moindre, par la teinte violette moins apparente et moins pourprée sur le sommet de la tête. Deux traits d'un blanc pur se dessinent aux angles du bec. Les petites rémiges sont brunes, terminées de blanchâtre. Tout le dessus du corps est olivâtre, et le dessous d'un jaune, d'abord teint de rouille sur le cou et la poitrine, et puis clair et net sur le bas-ventre. Le bec et les tarses sont noirs. Les ailes et la queue sont brunâtre teint d'olive.

Nous en tuâmes plusieurs individus sur les bords de la baie des Iles à la Nouvelle-Zélande.

#### 71° PHILÉDON A OREILLES JAUNES.

*Philedon chrysotis*, LESS.

(Pl. XXI *bis.*)

Le nom de ce philédon devra être changé, puisque déjà Lewin, dans sa pl. V, en a figuré une espèce qu'il nomme *meliphaga chrysotis*, et qui est le *certhia chrysotis* de Latham. D'ailleurs tout autorise à le placer dans un genre distinct qu'on pourrait ainsi caractériser : bec de la longueur de la tête, élargi à la base, comprimé sur les côtés vers la pointe, à narines percées en scissure étroite au bas d'une membrane tendue sur les fosses nasales. Le tour de l'œil nu; les tarses médiocres, scutellés, à pouce robuste, à ongles médiocres; les rectrices égales au nombre de dix; les ailes courtes, concaves, à première rémige très-courte, à 3°, 4°, 5° et 6° égales et les plus longues.

Le philédon à oreilles jaunes, a huit pouces trois lignes de longueur totale, et le bec entre pour dix lignes, et la queue pour trois pouces dans ces dimensions. Le bec est noir et les tarses sont blanchâtres. Le plumage en dessus est d'un olivâtre teint de roux sur le dos et sur le croupion. Les ailes sont brunes rous-











sâtre sur l'abdomen. La queue, longue de neuf à dix pouces, est légèrement étagée. Les tarses écussonnés, à larges plaques, longs de deux pouces, sont forts, de couleur blanc-jaunâtre pâle; les doigts sont robustes, armés d'ongles puissants : celui du pouce est le plus long.

Les ailes, longues de douze pouces, dépassent très-peu le croupion; la troisième penne est la plus longue. Le bec, comme nous l'avons déjà dit, est très-fort, arqué légèrement et aplati sur les côtés, à la base; les narines sont grandes et rondes : quelques soies blanches les entourent; les yeux sont placés au milieu d'un large espace membraneux nu, de couleur jaune faible. La longueur totale de cet oiseau est de dix-neuf pouces. Il habite le havre Dorery (Nouvelle-Guinée).

79° MINO.

*Mino*, LESS.

Nous avons proposé ce nom qu'on trouve cité dans Edwards, pour être appliqué à une belle espèce d'oiseau que nous avons découverte dans les forêts de la Nouvelle-Guinée. Depuis, en étudiant mieux les caractères de ce nouveau genre, nous avons pensé qu'on devait lui adjoindre le *philedon goulin* qui n'est point un martin. M. le baron Cuvier, dans la deuxième édition de son Règne animal, a eu la même idée, et propose un genre goulin dont le nom scientifique se trouve être *gymnops*. Mais déjà le Bavaois Spix avait appliqué ce nom de *gymnops* à des caracaras, de sorte que nous devons préférer notre dénomination, toute vicieuse qu'elle puisse être, et comme plus ancienne, et comme moins susceptible de faire naître des erreurs de synonymie. Les attributs des minos seront donc d'avoir : le bec fort, arrondi, à mandibule inférieure plus large que la supérieure; celle-ci est convexe en dessus, légèrement recourbée, échancrée à la pointe, et presque égale à l'inférieure. Cette dernière est élargie, non

comprimée, garnie d'une membrane nue entre ses deux branches, descendant de chaque côté de la gorge. La commissure formant un angle comme dans les martins. Les narines sont latérales, fermées par une membrane, à moitié recouvertes par des plumes petites disposées en faisceaux, terminées par plusieurs barbes ou poils roides; le tour des yeux est entièrement dé garni de plumes, et enveloppé jusqu'à l'occiput par une membrane nue ou couverte d'appendices vermiculés. Les ailes sont presque aussi longues que la queue, dont la deuxième rémige, la plus longue, ne dépasse que de peu la troisième et la quatrième: la première est un peu plus courte. La queue est composée de douze pennes courtes et rectilignes. Les tarses sont forts et robustes, à scutelles larges. Les deux doigts externes sont réunis; les ongles sont comprimés, convexes en dessus, aplatis en dessous, et recourbés.

80° MINO DE DUMONT.

*Mino Dumontii*, LESS.

( Pl. XXVI. )

C'est dans les profondes forêts de la Nouvelle-Guinée, si peu connues et si riches en animaux nouveaux, que vit le Mino de Dumont remarquable par son plumage. Gros et ramassé dans ses formes, il n'a que neuf pouces de longueur totale. Le bec a, lui seul, quinze lignes, et la queue n'a que deux pouces. Le bec est fort et robuste, de couleur jaune orangée. La membrane qui embrasse les branches de la mandibule inférieure et qui descend sur les parties latérales de la gorge, est jaunâtre; les côtés de la tête, du front à l'occiput, sont garnis d'une large peau nue, qui revêt la surface des joues, et qui est couverte de papilles vermiculées, égales, érectiles, d'un jaune orangé très-vif. Les plumes du front et des narines sont courtes, rigides, non veloutées, composées de petites houpettes, terminées par des tiges

raides. Les plumes du front et du sommet de la tête sont d'un vert noir luisant comme celles du cou, du dos, des couvertures des ailes, du ventre, des flancs et des jambes; les premières sont blanches à leur racine, et les dernières sont grises.

Les plumes du cou sont pinnulées sur chaque barbe, et le rachis est terminé par un petit faisceau aplati et oblong. Au milieu de ces plumes, sur la gorge et sur les côtés, et derrière le cou, naissent un grand nombre de petites plumes éparses semblables à des poils, très-fines, très-simples et s'élargissant, à leur sommet, en une petite palette: elles sont blanches.

Les ailes et le dessus de la queue sont d'un brun verdâtre. Le croupion et les couvertures inférieures de la queue sont d'un blanc très-pur. Un miroir blanc, peu apparent lorsque les ailes sont fermées, occupe le milieu des cinq premières rémiges, en commençant en dedans du rachis de la première. L'extrémité de celles-ci est brune, et leurs barbes extérieures sont comme échancrées ou coupées en biais vers le bout de l'aile. La queue ne dépasse les rémiges que de six lignes. Le ventre est d'une couleur verte bronzée comme le dos. Il présente à son milieu, entre les cuisses et jusqu'à la région anale, une large tache d'un jaune vif. Quelques petites plumes analogues à celles que nous avons mentionnées au cou, sont, çà et là, éparses sur l'abdomen: le dessous des pennes de la queue est brun. Les tarses sont longs et garnis de scutelles larges et minces. Le doigt du milieu est le plus long: il est uni, à sa base, avec l'externe qui est le plus court et le plus faible; les tarses, les doigts et les ongles sont d'un jaune très-vif.

Le mino de Dumont habite les alentours du havre Doréry à la Nouvelle-Guinée. Nous nous en procurâmes deux individus, l'un tué par M. Bérard, lieutenant de vaisseau, et l'autre par un de nos meilleurs marins, le nommé Valentin.

Nous avons dédié cet oiseau à M. Charles Dumont de Sainte-

Croix notre beau-père, connu par plusieurs ouvrages de jurisprudence, et auteur de la partie ornithologique du Dictionnaire des sciences naturelles publié par M. Levrault.

81° PARADISIÈRE.

*Paradisæa*, LINNÉ.

Pendant notre séjour à la Nouvelle-Guinée, nous nous procurâmes quelques renseignements sur l'oiseau de Paradis *petit-émeraude*. Ce bel oiseau vit par bandes dans les vastes forêts du pays des Papous, archipel situé sous l'équateur, et qui se compose des îles Arou, de Waigiou, et de la grande terre nommée Nouvelle-Guinée. Ce sont des oiseaux de passage qui changent de district suivant les moussons. Les femelles se réunissent en troupes nombreuses sur les sommités des plus grands arbres des forêts, crient toutes à-la-fois pour appeler les mâles, qui paraissent en petit nombre au milieu d'elles, et semblent se former un sérail à la manière des gallinacées.

Tous les oiseaux de *paradis*, à l'exception des manucodes et des émeraudes que nous tuâmes nous-mêmes, nous furent apportés par les Papous, qui trouvèrent un vif empressement parmi les nombreux amateurs de l'expédition. C'est par leur entremise que nous nous procurâmes les deux espèces d'*Émeraude*, le *Manucode*, le *Loriot-paradis-orangé*, le *Sifilet*, le *Superbe*, le *Magnifique*, et le *Paradisier rouge*. Le nombre des dépouilles que les naturels de ces contrées apportaient à bord de la corvette *la Coquille*, ainsi que les épimaques promefils et à parements frisés, la pie de paradis ou *astrapia nigra*, doit faire supposer que ces oiseaux si estimés en Europe y sont singulièrement multipliés.

Le manucode se présenta deux fois dans nos chasses, et nous tuâmes le mâle et la femelle. Cette espèce paraît monogame, ou peut-être n'est-elle isolée par paires qu'au moment de la

ponte. Dans les bois, cet oiseau n'a pas d'éclat. Son plumage rouge de feu ne le décèle point, et sa femelle n'a que des teintes ternes. Il aime à se tenir sur les arbres de teck dont le large feuillage l'abrite, et dont le petit fruit forme sa nourriture. Il a l'iris brun, et les pieds d'un bleu d'azur très-tendre. Les Papous le nomment *saya*.

Dès les premiers jours de notre arrivée à la Nouvelle-Guinée, cette terre de promission des naturalistes, nous aperçûmes les Paradisiens-émeraude volant dans ces vieilles forêts, filles du temps, dont la sombre profondeur est peut-être le plus magique et le plus pompeux spectacle qui puisse frapper les regards d'un Européen. Ces volatiles frappaient l'air avec grace et par ondulations : les plumes de leurs flancs formaient un panache gracieux et aérien qui, sans hyperbole, ne ressemblait pas mal à un brillant météore, filant dans l'air comme une étoile.

On ne pourrait guère avoir une idée exacte des Paradisiens d'après les peaux que les Papous vendent aux Malais et qui nous parviennent en Europe. Ces peuples les chassent pour décorer avec leurs dépouilles les turbans de leurs Radjahs. Ils les nomment *Mambéfore* dans leur langue, et les tuent pendant la nuit, en grimpant le long des arbres où ils se couchent, et les tirant avec des flèches faites exprès et très-courtes, qu'ils façonnent avec le rachis des feuilles d'un latanier. Les Campongs ou villages de *Mappia* et d'*Emberbakène*, sont célèbres par la quantité des oiseaux qu'ils préparent, et tout l'art des habitants se borne à leur arracher les pieds, à les écorcher, à leur fourrer un bâtonnet à travers le corps, et à les dessécher à la fumée. Quelques-uns, plus adroits et sollicités par les trafiquants chinois, les dessèchent avec les pieds. Le prix d'un oiseau de paradis chez les Papous de la côte, est au moins d'une piastre, et ces peuples préfèrent l'argent à tout autre objet, même à du fer travaillé.

On tua, pendant notre séjour à la Nouvelle-Guinée, une

vingtaine de ces oiseaux. M. Bérard, lieutenant de vaisseau, zélé pour les collections que nous formions pour le Muséum, voulut bien nous en remettre un qui orne en ce moment les galeries du Jardin du roi.

L'Émeraude, en vie, est de la taille du geai de France. Son bec et ses pieds sont bleuâtres. L'iris est d'un jaune éclatant; ses mouvements sont vifs et agiles; il ne se perche communément que sur le sommet des plus grands arbres. Lorsqu'il en descend, c'est pour manger les fruits de quelques espèces de médiocre taille, ou lorsque le soleil dans toute sa force, lui fait un besoin de chercher de l'ombrage. Il affectionne certains végétaux, et fait retentir les environs de sa voix perçante. Son cri lui devint fatal parce qu'il servit à nous faire connaître ses allures. C'est à force de persévérance en l'épiant que nous parvînmes à en tuer, car lorsqu'un paradisiier mâle est perché et qu'il entend bruier dans le silence de la forêt, il se tait et ne bouge plus. Son cri est un *Voike, Voike, Voike, Voiko*, fortement articulé. La femelle a le même cri, mais elle le pousse d'une manière bien plus faible. Celle-ci, déchue du brillant plumage de son époux, n'a que de sombres atours. Nous en rencontrions, sur chaque arbre, des réunions d'une vingtaine, tandis que les mâles, toujours solitaires, n'apparaissaient qu'accidentellement. Les jeunes ont la plus grande ressemblance avec les femelles. Ce n'est qu'à la deuxième mue que les brins s'annoncent, et que la gorge verte décèle le véritable sexe.

C'est au lever du soleil et à son coucher que l'oiseau de paradis va chercher sa nourriture. Dans le milieu du jour, il se tient caché sous le large feuillage du teck, et n'en sort point. Il semble redouter l'action des rayons brûlants de cet astre, et ne point vouloir s'exposer à ses atteintes.

Pour chasser les oiseaux de paradis, les voyageurs appelés à visiter la Nouvelle-Guinée doivent se rappeler qu'il est néces-

saire de partir dès le matin du navire, d'arriver vers quatre heures au pied de l'arbre de teck ou du figuier qu'on sait que ces oiseaux recherchent à cause de leur fruit (notre séjour a eu lieu du 26 juillet au 9 août), et de rester immobile jusqu'à ce que les mâles, pressés par la faim, viennent sur les branches qu'on aura jugées à distance convenable. Il est indispensable de posséder un fusil à très-longue portée et chargé à gros plombs; car il est fort difficile de tuer sur le coup un *émeraude*, et, s'il n'est que blessé, il est bien rare qu'il ne soit pas perdu pour le chasseur, dans des fourrées tellement épaisses qu'on ne peut y reconnaître son chemin sans boussole.

Le paradisier petit émeraude mange sans doute de plusieurs substances dans son état de liberté. Nous pouvons affirmer qu'il vit de graines de teck et d'un fruit nommé *amihou*, blanc rosé, de saveur fade et mucilagineuse, de la grosseur d'une petite figue d'Europe, et qui appartient à un arbre du genre *figus*. Ces fruits plaisent à beaucoup d'oiseaux, car ils sont aussi recherchés par les *calaos*, les *manucodes* et les *phonygames* *Calybé* et *Kéraudren*. Nous avons vu deux oiseaux de paradis conservés en cage depuis plus de six mois chez le chef des commerçants chinois à Amboine; ils étaient toujours en mouvement, et on les nourrissait avec du ris bouilli; mais ils aimaient surtout les blattes ou kakerlacs. Ce trafiquant nous les fit cinq cents francs pièce; nous regrettâmes de ne pouvoir les apporter en France, où ils auraient vécu, sans doute, car leurs habitudes analogues à celles de nos pies, nous promettaient, sous ce rapport, de nombreuses chances de succès.

Il serait trop long de rechercher la plupart des opinions émises sur les paradisiers; il nous suffira de dire que le charlatanisme et le désir de donner une grande réputation à des êtres déjà assez beaux par eux-mêmes, a long-temps propagé l'erreur que les oiseaux de paradis étaient sans pieds, erreur que Linné a

sanctionnée par le nom trivial d'*apoda*. Cependant, dès 1521, Pigafetta avait formellement dit ( Journal du premier voyage autour du monde, pag. 197 ): « On nous donna pour le roi  
« d'Espagne deux oiseaux morts, très-beaux, de la grosseur d'une  
« grive, à tête petite, et à bec long; *les jambes de la grosseur*  
« *d'une plume à écrire*. Cet oiseau ne vole que lorsqu'il y a du  
« vent. *On dit* qu'il vient du paradis terrestre, et on l'appelle  
« *bolondinata*, c'est-à-dire oiseau de Dieu. » D'ailleurs le *Museum*  
*Wormianum*, publié (petit in-folio, à Lyon) en 1655, donne  
une figure exacte en bois du paradis émeraude avec ses pieds,  
pag. 294, et le nomme *manucodiata*. On en trouve aussi une fi-  
gure sur cuivre, pag. 673 du *Museum calceolarium*, et le para-  
disier émeraude y est nommé *chamæleon aëreus*. On peut puiser  
à ces sources, ainsi que dans Aldrovande, Valentyn, Forrest, et  
une foule de vieux auteurs, notamment Séba, tous les rensei-  
gnements possibles sur les histoires dont les paradisiers ont été  
l'objet. Sonnerat (Voyag. à la Nouvelle-Guinée, Paris 1776,  
in-4°, 120 fig.), a aussi fourni de nombreux détails sur ce  
sujet : Vieillot et Levaillant ont rivalisé par les belles figures  
qu'ils en ont données.

M. Garnot a publié l'anatomie de l'oiseau de paradis petit émeraude, et on en lira les détails avec intérêt pag. 597 de ce volume.

#### 82° MANUCODE.

*Paradisæa regia*, L.

#### Pl. XXVI (FEMELLE).

Le Manucode mâle est un des oiseaux de paradis le plus anciennement connus et les plus beaux. Valentyn (t. III, p. 312), Knorr (Del. nat. t. II, pl. V), Séba (t. I, pl. XXXVIII, fig. 5), Buffon (Enl. CCCCXCVI), l'Ornithologie de Florence, Daudin (Ornithologie, t. II, pl. XIX), Levaillant (Par. pl. VII, VIII),

ont publié l'histoire de cet oiseau, et l'ont accompagnée de portraits plus ou moins exacts.

Mais la femelle avait été jusqu'à ces dernières années complètement inconnue, et sa description faisait lacune dans l'histoire de cette magnifique et somptueuse espèce. Toutefois elle est venue prouver l'analogie de ses rapports avec les autres oiseaux de paradis, dont les mâles sont vêtus des plus brillantes parures, tandis que les femelles ont une livrée terne et sans éclat.

La femelle du manucode que nous avons fait graver dans la planche XXVI, a six pouces et demi de longueur totale. Son bec, de couleur roussâtre, est légèrement comprimé sur les côtés, et élargi à la base. Les plumes du front s'avancent sur les fosses nasales et dérobent les narines. Les ailes s'étendent jusque vers le milieu de la queue; elles sont concaves et composées de rémiges assez larges. Les rectrices, au nombre de douze, sont égales, arrondies à leur extrémité, et peu consistantes. Les tarses sont longs d'un pouce, garnis de scutelles très-minces peu apparentes. Les doigts antérieurs gradués, sont plus faibles que le pouce dont l'ongle est robuste. Les pieds sont en entier colorés en bleu-de-ciel tendre dans l'état de vie. Tout le plumage de cet oiseau est un marron-brun sale et jaunâtre disposé de la manière qui suit : la tête, le dos, les couvertures des ailes, et le croupion, sont d'un brun-roux-foncé uniforme. Les moyennes couvertures des ailes et les rémiges sont d'un roux-ocreux vif, se changeant en brun sur les barbes internes de ces dernières. La queue, en dessous, est d'un roux brun à teinte égale, et d'un brun-jaune clair en dessous. Les joues et les côtés du cou sont roux-brun tacheté de jaune-roux. L'iris est brun. Tout le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'aux couvertures inférieures de la queue, est d'un jaune-roux finement rayé de brunâtre par raies rapprochées et régulières.

Cette femelle n'a point d'éclat, n'a point de parure : sa queue est régulière ; en un mot, elle ressemble à un oiseau obscur et insignifiant ; mais il s'attache à sa connaissance le haut intérêt que la beauté et la rareté de son époux inspirent aux ornithologistes.

M. Roland, le maître canonnier de la corvette *la Coquille*, qui nous a rendu tant de services par son adresse à la chasse, tua le mâle et la femelle du manucode qui ornent en ce moment les galeries du Muséum. Ces oiseaux, que les Papous des alentours du havre de Doréry nomment *Saya*, vivent par couples solitaires dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, où ils recherchent les graines de teck et les figues d'*amihou*, espèce dont le nom botanique nous est inconnu.

### 83° LE PARADISIER ROUGE.

*Paradisæa rubra*, LACÉP. ; VIELL. pl. III ; LEVAILL. pl. VI.

( Pl. XXVII FEMELLE. )

Le mâle de cet oiseau de paradis a été supérieurement figuré dans les belles planches de Levaillant, et se trouve décrit d'une manière complète dans les auteurs, de sorte que nous n'aurons ici qu'à nous occuper de la femelle, inconnue jusqu'aujourd'hui.

Les voyageurs n'avaient donné quelque attention qu'aux mâles des oiseaux de paradis. Leurs dépouilles destinées à servir de parure ou à enrichir les cabinets des curieux, étaient les seules dont on recherchât avec empressement la possession. Les femelles, dédaignées, n'étaient point parvenues en Europe, et Levaillant seul fit connaître celle du petit émeraude, dont nous rapportâmes un grand nombre de dépouilles que l'on peut voir dans les galeries du Jardin du roi ou dans plusieurs collections d'amateurs à Paris.

Comme toutes les femelles des paradisiers, celle que nous décrivons est sans parure et sans vives couleurs, bien cependant que les teintes qui composent sa livrée soient assez douces pour flatter l'œil, et ne pas la faire dédaigner par ceux qu'attire seule l'élégance du plumage.

La femelle du paradisier rouge a douze pouces quatre lignes de longueur totale ; dans ces dimensions, la queue entre pour quatre pouces et demi. Les tarses ont dix-huit lignes, et sont garnis de larges scutelles en avant. Les doigts antérieurs sont gradués, moins robustes que le pouce, qui est terminé par un ongle fort et puissant, tandis que les antérieurs sont de moitié plus faibles. Les tarses sont bleus dans l'état de vie, tandis que le bec est plombé avec une teinte rougeâtre. Dans cette espèce, les narines ne sont point recouvertes par les plumes du front ; elles sont placées dans une fossette large et basale.

Un masque d'un marron très-foncé et d'un aspect soyeux recouvre le front jusqu'au milieu de la tête, descend sur les joues, en enveloppant les yeux, et se termine en s'arrondissant au milieu et en devant du cou. L'occiput, le derrière du cou et le devant, au-dessous du masque marron, sont d'un jaune doré plus franc sur la tête, et qui se mêle sur le manteau et sur la poitrine avec le marron qui teint ces parties. Sur le dos toutefois se joint une teinte jaune-orangée brillante, mais peu dessinée. Tout le dessus du corps, le dos, le croupion, les rémiges, les rectrices sont d'un marron franc à aspect séricéux. Sur les épaules le marron est teint de jaune rougeâtre. Tout le dessous du corps, le haut de la poitrine, les flancs, le bas-ventre, et même les couvertures inférieures, sont d'un marron ou chocolat plus clair que sur le dos et à aspect velouté. Les ailes sont marron en dedans, ainsi que l'est la queue en dessous. Elles ne s'étendent que jusqu'au tiers supérieur de celle-ci, qui est assez longue, égale, et composée de rectrices peu fermes.

C'est dans l'île de Waigiou, qui fait partie du système des terres des Papous, que nous nous procurâmes la femelle du paradisier rouge. Nous en sommes redevables à M. Bérard, qui la tua sur les bords du havre d'Offack, et qui voulut bien en enrichir nos collections.

84° TRAQUET TURDOIDE.

*Saxicola merula*, LESS.

Ce Traquet est long de six pouces. Son bec est fort, rougeâtre. Les ailes s'étendent jusque vers le milieu de la queue. Le plumage en dessus est brunâtre, teinté de roussâtre, plus clair sur le croupion. Les rémiges sont brunes bordées de roux sur leurs barbes externes. Le devant de la gorge est blanchâtre, vermiculé de brunâtre; le devant du cou et la poitrine sont roux : le ventre, les flancs et le bas-ventre sont d'un roussâtre blond très-clair. Les tarses sont blanchâtres.

Cet oiseau habite la Nouvelle-Irlande, aux environs du port Praslin.

85° MOINEAU A TÊTE BLANCHE.

*Fringilla albicilla*, LESS.

Ce Moineau a quatre pouces huit lignes de longueur, le bec noir, assez mince, et les tarses rougeâtres. La queue un peu plus longue que les ailes, est composée de rectrices inégales, légèrement étagées. La tête, le cou, la poitrine, sont d'un gris-blanc légèrement teint de roussâtre sur le cou. Le manteau, le dos, les ailes et la queue, sont d'un roux-brun uniforme, tirant au roux vif sur le croupion. Les épaules sont cendrées, et les rémiges brunes bordées de blanc sur leurs barbes internes. Le ventre est d'un gris blanchâtre, les flancs et le bas-ventre sont brunâtres. L'iris est rouge.

L'individu que nous décrivons était du sexe mâle, et a été tué

à la baie des Iles à la Nouvelle-Zélande, où les naturels le nomment *toïtoï*.

86° BOUVREUIL TÉLASCO.

*Pyrrhula Telasco*, LESS.

(Planche XV, fig. 3.)

Ce joli petit Bouvreuil a trois pouces neuf lignes de longueur totale, et les dimensions de ses diverses parties sont en rapport avec sa taille. Son bec est noir et ses tarses sont brunâtres. Son plumage en dessus est brunâtre ardoisé et rousâtre, flammé de brun noir; le croupion est blanchâtre cendré; le devant de la gorge et du cou est d'un marron foncé; tout le devant du cou, depuis sa partie moyenne et antérieure jusqu'aux couvertures inférieures, est d'un blanc pur, hormis les flancs qui sont brunâtres. Les ailes sont brunes, excepté leur milieu que traverse une raie blanche. La queue est fourchue, brun foncé, chaque rectrice terminée en pointe.

Ce bouvreuil habite les environs de Lima au Pérou, et son nom est celui d'un Indien très-connu dans notre littérature.

87° FAUVETTE DES MALOUINES.

*Curruca macloviana*, LESS.

*Sylvia macloviana*, GARNOT, *Remarques sur la Zoologie des îles Malouines*.

Cet oiseau est long de six pouces; son bec et ses tarses sont noirs; la tête est recouverte par une calotte de brun-roux foncé, et cette teinte s'étend même sur le menton qui est roux, et sur les joues où ce roux s'affaiblit en devenant légèrement rougâtre. Tout le plumage en dessus est d'un cendré-brun teinté

de roussâtre, passant au brun sur les couvertures supérieures de la queue. Le devant du cou et la poitrine sont d'un gris roussâtre très-clair, qui passe au gris blanchâtre sur le ventre et les flancs. Les plumes des cuisses sont roussâtres. Les ailes sont presque aussi longues que la queue ; elles sont grises cendrées, et chaque plume, même les rémiges, est finement lisérée de blanchâtre. Les rectrices sont égales, brunes, à barbes internes beaucoup plus longues que les externes, qui sont blanchâtres.

Cette fauvette vit aux îles Malouines, et n'est point commune.

#### 88° FAUVETTE OLIVE.

*Curruca olivacea*, LESS.

Longue de cinq pouces, cette fauvette a le bec corné et les tarses noirs ; une sorte de calotte brunâtre recouvre la tête ; le dos, les ailes, le croupion et la queue, sont d'un brun olivâtre, et toutes les parties inférieures sont d'un gris-clair tirant au blanc jaunâtre sur l'abdomen. Les rémiges sont brunes, lisérées très-légèrement en dehors de gris clair. Les couvertures inférieures de la queue sont jaunâtres.

Cet oiseau habite l'île de Sainte-Catherine au Brésil.

#### 89° PITPIT SOMBRE.

*Anthus sordidus*, LESS.

Ce Pitpit a trois pouces trois lignes de longueur ; un bec grêle, noir, légèrement déprimé. Les tarses sont allongés, minces, d'un beau noir, à ongles très-comprimés, les antérieurs petits et très-aigus. Une sorte de calotte brunâtre sur la tête ; dos, côtés du cou, croupion et couvertures alaires d'un marron brunâtre. La gorge et le cou en devant d'un roussâtre mélangé de gris à teinte très-claire ; le ventre, les flancs et les

couvertures inférieures d'un roux-brun foncé. Les ailes s'étendent jusqu'à la moitié de la queue : elles sont brunes ; les rémiges d'un brun-blond très-clair. Les rectrices sont égales, noires, les deux latérales bordées de blanc sur leurs barbes extérieures.

Cet oiseau habite les environs de Talcahuano, dans la province de la Concepcion au Chili.

90° TROGLODYTE CHILIEN.

*Troglodytes chilensis*, LESS.

Le *quarexa*, AZARA?

Ce Troglodyte est long de quatre pouces deux lignes. Son bec assez robuste, long de six lignes, est de couleur cornée. Ses tarses sont proportionnés et jaunâtres ; le plumage est en dessus d'un brun strié de roussâtre clair, tirant sur le blond roux sur le croupion. La gorge est blanchâtre ; le devant du cou et le haut du thorax sont d'un roux blond agréable, et les flancs sont d'un roux assez vif ; les ailes s'étendent jusqu'au milieu de la queue à-peu-près ; leurs rémiges sont d'un roux que relèvent des raies peu apparentes et par zones brunes. Les rectrices sont d'un roux encore plus décidé, et également traversées de raies assez larges brunes.

Ce Troglodyte habite le Chili, aux environs de la Concepcion.

91° SYNALLAXE DE TUPINIER.

*Synallaxis Tupinieri*, LESS.

(Pl. XXIX, fig. 1.)

Ce Synallaxe a les plus grands rapports avec le *thorn-tailed-warbler* que Latham a figuré pl. LII de son *Synopsis ornithologique*, et qu'il indique comme provenant de la Terre-de-Feu. Tou-

tefois quelques différences, dues peut-être au sexe ou à l'âge, nous autorisent à décrire cette espèce en ces termes :

Le Synallaxe de Tupinier a cinq pouces six lignes de longueur totale ; son bec est grêle, effilé, de couleur cornée, ses tarses sont assez proportionnés et rougeâtres. Ce qui le distingue est la forme de ses rectrices qui sont longues, étagées, roides et graduées, et qui se terminent par une pointe aiguë due au rétrécissement subit des barbes, qui sont longues sur le bord interne de la tige. Ces rectrices, dont les plus externes sont très-courtes, sont au nombre de dix ; elles sont colorées en marron fort vif et tachées de noir sur les moyennes en dessous. Le sommet de la tête est d'un noir profond. Une bandelette d'un roux doré part du front, surmonte les yeux et descend sur les côtés du cou ; le dos, le manteau et les ailes, sont d'un roux noirâtre ; le croupion est d'un roux vif ; la gorge, la poitrine, sont d'un gris clair ; le ventre est gris un peu plus foncé ; les ailes sont courtes et étroites ; elles sont brunes variées de roux clair, par raies assez larges, et œillées de blanc à la terminaison des petites rémiges.

Ce synallaxe habite la province de la Concepcion au Chili. Son nom rappelle celui d'un directeur du matériel de la marine, protecteur éclairé des voyages de circumnavigation, qu'il favorise de tout son pouvoir, et dont il a beaucoup contribué à faire publier les résultats.

92° SITTELLE OTATARÉ.

*Sitta otatare*, LESS.

(Pl. XXIII, fig. 2.)

Cette Sittelle a sept pouces et demi de longueur totale, en y comprenant onze lignes pour le bec. Les ailes s'étendent jusque vers le milieu de la queue ; le bec comprimé sur les côtés, aplati à sa base, est brun en dessus, jaune en dessous. Les tarses

sont plombés, garnis de scutelles élargies, et munies d'un ongle puissant au pouce. Tout le dessus du corps est brun mêlé de beaucoup de jaune pâle, qui domine sur le dos et le croupion. Tout le dessous du corps est d'un jaune-serin uni. Les ailes sont variées de brun et de jaune clair, leurs rémiges sont brunes terminées d'un rebord blanc et frangées d'olive sur leur bord externe; les rectrices sont légèrement étagées, brunes, terminées de blanc jaunâtre, et donnent à la queue une forme arrondie.

Cette Sittelle habite l'île d'O-Taïti, où les naturels la nomment *o-tataré*.

### 93° ÉPIMAQUE ROYAL.

*Epimachus regius*, LESS., pl. XXVIII, (mâle).

*Ptiloris paradisæus*, SWAINSON, *Zool. journ.*

E. *Corpore atro purpurascente; capite pectoreque smaragdo virescentibus; abdomine æris viride; hypochondrium pennis longioribus nullis, (mas).*

Les Epimaques, *Epimachus*, voisins des promerops dont ils ne sont qu'un démembrement, appartiennent à l'ordre des passereaux et à la tribu des ténuirostres de la méthode de M. Cuvier. Les seules espèces admises jusqu'à ce jour dans ce genre sont le proméfil, le paradis multifil et l'épimaque royal; les deux premiers, originaires des îles des Papous; et le dernier, vivant dans les parties chaudes de la Nouvelle-Galles du Sud.

L'épimaque royal mâle a de dix à onze pouces de longueur totale, et le bec entre pour quinze lignes dans cette dimension, en le mesurant depuis les plumes du front jusqu'à la pointe, car il est largement fendu, et la commissure avance jusque sous les yeux. La couleur du bec, celle des tarses et des ongles est un noir mat. La queue est élargie, presque rectiligne et composée de dix rectrices. Les ailes sont courtes, concaves, la première

rémige très-courte, la deuxième plus longue, les cinquième, sixième, septième et huitième presque égales et les plus longues de toutes. Le dessus de la tête est revêtu de plumes écailleuses d'un vert bleuâtre d'acier irisé; une cravate triangulaire occupe le devant du cou et de la gorge, en formant un plastron de plumes écailleuses, brillantes et jouissant de tout l'éclat de l'émeraude, en prenant, sous les rayons lumineux, divers reflets chatoyants et métallisés. Ces plumes sont triangulaires, colorées en vert olive mat et comme frangées sur les bords, tandis que leur portion moyenne est à facettes et resplendissante. Le plumage du dos, des ailes, a la douceur du velours, et sa couleur noire intense en offre l'aspect et la nature séricéeuse, sous un certain jour, tandis que, différemment éclairé, il prend les teintes les plus suaves du velours noir-ponceau, passant au riche violet. Des plumes comme écailleuses recouvrent aussi l'abdomen; elles sont plus fermes que celles du cou et de l'occiput, noires séricéeuses au centre, et frangées de cuivre de rosette et d'acier chatoyant.

La queue est courte, presque rectiligne, et les rectrices sont d'un vert-doré uniforme en dessus. Les tarses sont noirs, garnis de scutelles en avant et de lamelles réticulées en arrière. Les ongles qui terminent les doigts sont très-robustes, très-crochus, comprimés sur les côtés et concaves en dessous. Celui du pouce est le plus puissant.

Le bec est légèrement fléchi dans sa longueur et très-comprimé sur les bords, et la commissure se déjette un peu en se recourbant en dessous. Les narines sont percées dans une membrane située dans une fossette que les plumes du front recouvrent en partie. Il est complètement noir.

La femelle de cette rare et belle espèce d'oiseau a dix pouces et demi de longueur totale. La queue entre pour trois pouces et demi dans cette dimension et dépasse les ailes de vingt lignes.

Les plumes qui recouvrent la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput et sur les joues, sont d'un gris brun, et chaque très-petite plume est rayée en long d'un trait blanc. Un sourcil blanchâtre assez large se dessine derrière les yeux. Les petites plumes du tour des yeux et du rebord de la mandibule inférieure, et celles des jugulaires, sont blanchâtres teintées de roux vif. Le dos, les couvertures des ailes, le croupion, sont d'un gris-olivâtre-brun uniforme; les rémiges et les rectrices, d'un fauve brunâtre tirant au blond vif mais ferrugineux. Le rebord de l'aile est varié de blanc et de brun, ainsi que le dessous. Les rémiges en dessous sont brunes près des tiges, et couleur rouille ou d'un blond doré sur leurs bords.

La gorge est blanchâtre sans tache : le devant du cou, les côtés; le thorax, et toutes les parties inférieures jusqu'aux plumes tectrices de la queue en dessous, sont d'un gris teint de roux; et, sur le milieu, se dessine en forme de V et souvent de fer de lance, un ruban fauve-noirâtre. Les plumes du bas-ventre sont seulement rayées en chevron de ce même trait noir.

Le bec et les pieds sont noirs.

Nous nous procurâmes un très-bel individu de l'épimaque royal à Sydney dans la Nouvelle-Galles du Sud. Il provenait de port Macquarie, et portait dans la colonie le nom vulgaire de *rifle-man*, pour rappeler que ce fut un soldat de la garnison qui le tua le premier. Depuis, M. le docteur Busseuil, chirurgien-major de la frégate *la Thétis*, commandée par M. de Bougainville, en donna un deuxième individu au Muséum d'histoire naturelle, dans les galeries duquel on l'a déposé.

94° FOURNIER.

*Furnarius*, VIEILLOT.

Le genre *furnarius* a été établi par M. Vieillot pour recevoir quelques petits oiseaux du Paraguay, dont le plus célèbre d'en-

tr'eux a tantôt été ballotté parmi les merles, et tantôt parmi les grimpereaux, les guépiers ou les promerops. L'espèce la plus anciennement connue, le fournier de Buenos-Ayres (*merops rufus*, L. Gm.) est souvent cité par la manière dont il construit son nid, en forme de four, d'où lui vient son nom. Il est figuré dans les dessins de Commerson, sous les noms de *hornero Bonariensium*, et de *turdus furnifaber*. Tel qu'il doit être, le genre *furnarius* ne peut recevoir que les trois espèces décrites par d'Azara, et les deux que nous y ajoutons sous les noms de *fournier fuligineux* et de *fournier du Chili*.

#### 95° LE FOURNIER FULIGINEUX.

*Furnarius fuliginosus*, LESS.

*Certhia antarctica*, GARN. *Ann. sc. nat.* 1826.

*F. rostro pedibusque nigris ; gulâ gilvo et ferrugineo variâ ; capite , corporeque in totum fuliginosis ; speculo sub alis fulvo.*

Cet oiseau a de longueur totale cinq pouces et demi ; le bec est long de huit lignes ; les tarses d'un pouce, et la queue de deux pouces huit lignes.

Le bec est légèrement comprimé, convexe en dessus, à mandibule supérieure doucement recourbée, entière, et dépassant l'inférieure. La queue est presque rectiligne, composée de douze pennes, formant un peu le toit. Les jambes sont emplumées jusqu'aux tarses. Ceux-ci sont grêles, allongés, à scutelles larges et peu apparentes. Le doigt du milieu est le plus long. Les deux externes sont à-peu-près d'égale longueur. L'externe est soudé avec celui du milieu à la base. L'ongle du doigt postérieur est plus long du double que ceux des doigts de devant, qui sont très-comprimés sur les côtés, recourbés et aigus.

Le plumage entier de ce Fournier est d'un brun fuligineux-clair répandu également sur toutes les parties du corps. La

gorge seulement présente des stries de fauve et de brun peu dessinées. Le dessous de la queue est d'un brun-gris clair. Une bande fauve à teinte marquée occupe le milieu des grandes plumes des ailes, et forme une écharpe lorsque l'oiseau vole. L'extrémité des plumes est légèrement plus foncée que le reste du plumage, et leur rebord externe un peu plus clair.

Le fourrier fuligineux habite les îles Malouines. Il vit sur les rivages, où sa familiarité et son peu de crainte permettent de l'approcher souvent jusqu'à le toucher avec la main. Son plumage sombre l'a fait mentionner dans quelques narrations de voyages sous le nom de *merle*. Pernetty, qui séjourna sur les îles Malouines, le peint ainsi dans la relation, tom. II, pag. 20, qu'il en a donnée : « Cet oiseau est tellement familier qu'il venait « voler presque sur le doigt : en moins d'une demi-heure, j'en « tuai dix avec une petite baguette, et sans presque changer de « place. Il gratte dans les goémons (*fucus*) que la mer jette sur « le rivage, et y mange les vers et les petites crevettes que l'on « appelle puces de mer. » Son vol est court : lorsqu'on l'inquiète, il se borne à voleter deux ou trois pas plus loin. Ses habitudes sont solitaires, et à peine le distingue-t-on sur les schistes des côtes sur lesquels il se tient presque constamment.

#### 96° LE FOURNIER DU CHILI.

*Furnarius chilensis*, LESS.

*Furnarius Lessonii*, DUMONT, *Atlas, Dict. scienc. nat.*

*F. corpore super fusco ; alis fuscis necnon atris ; caudæ pennis exterioribus fulvo terminatis ; gulâ griseo variegatâ ; rostro et pedibus sub fulvo-nigris.*

Cette espèce de Fournier, de même taille que la précédente, a le bec et les tarses plus forts : elle se rapproche d'ailleurs beaucoup de l'*annumbi* de d'Azara.

Le Fournier du Chili a un peu plus de huit pouces de longueur totale. Le bec a un pouce, de la commissure à son extrémité; la queue trois, et les tarses douze lignes. Les ailes sont pointues et se terminent à douze ou quinze lignes du croupion. La queue est rectiligne et composée de dix pennes. La couleur du bec et des pieds est d'un brun rougeâtre. Les ongles sont plus forts que ceux du précédent, jaunes et comprimés. Le plumage entier est un mélange de brun-roux fuligineux, entremêlé de taches fauves assez vives, et de brun.

La tête est revêtue d'une calotte brune : une teinte rousse uniforme est la couleur du manteau, du dos et du croupion. La gorge est grivelée de fauve et de blanc. Le ventre, les flancs et les couvertures inférieures de la queue sont d'un brun-roussâtre fauve, un trait fauve clair surmonte chaque œil. Les ailes sont brunes, avec des espaces d'un jaune-fauve assez vif. Une bande de la même couleur occupe le milieu des grandes pennes. Celles-ci sont, en dessous, brunes à leur extrémité, et d'un blanc rose à leur milieu. Les couvertures du coude sont d'un fauve ferrugineux. La queue est brune, et les pennes les plus extérieures sont terminées par une tache fauve clair.

Cet oiseau, dont nous ignorons les mœurs, vit au milieu des buissons ras et dans les alentours du port Saint-Vincent au Chili.

DICÉE A POITRINE ROUGE.

*Diceum erythrothorax*, LESS.

Pl. XXX, fig. I (mâle) et II (femelle), A, le bec grossi.

Cette gracieuse espèce de Dicée a au plus trois pouces de longueur. Les ailes sont presque aussi longues que la queue, qui est courte, régulièrement carrée. Les tarses sont proportionnés, et les deux doigts externes sont soudés jusqu'à leur milieu. Le bec et les tarses sont noirs. Le premier a ses bords rentrés en dedans et très-finement dentelés.

Le mâle (pl. XXX, fig. 1) est gris-bleu bronzé sur la tête, passant au gris ardoisé sur le cou, et à l'olivâtre brun sur le dos, qui est jaune olive sur le croupion. Les joues et les côtés du cou sont gris de cendre. La gorge et le devant du cou sont d'un blanc pur. La poitrine et les épaules sont gris cendré, mais au milieu de la poitrine se dessine une large tache de forme hastée, et colorée en rouge de saturne fort vif. Le ventre, les flancs et les couvertures inférieures sont d'un jaune-olive tirant sur le jaune fauve près la région anale. Les ailes sont brunes lisérées de jaune olive. La queue est brun noir, très-courte et en partie recouverte par les plumes uropygiales jaunes.

La femelle (pl. XXX, fig. 2) ressemble au mâle par les couleurs des parties supérieures : une ligne blanc sale se dessine en avant du cou ; mais toutes les parties inférieures sur le cou, la poitrine et les flancs sont gris-ardoisé ; le bas-ventre est olivâtre : elle n'a point de rouge sur la poitrine.

Cette jolie espèce de dicée habite l'île de Bourou, l'une des Moluques.

98° DICÉE NOIR.

*Dicaeum niger*, LESS.

Ce Dicée est la plus grande espèce du genre. Ses dimensions en longueur sont de quatre pouces. Le bec est robuste, noir en dessus et blanc en dessous. Les ailes sont presque aussi longues que la queue : les tarses sont plombés.

Le mâle a les parties supérieures, les ailes et la queue d'un noir-bleu bronzé et brillant : tout le dessous du corps est d'un vert olive sale et uniforme.

La femelle est au contraire d'un vert-brun olivâtre en dessus, et d'un vert-olivâtre clair en dessous. Les rectrices et les rémiges sont brunes teintées de vert.

Ce dicée a la première rémige rudimentaire, la seconde plus

alongée, les quatrième et cinquième les plus longues. Ses plumes, vues à la loupe, sont décomposées et organisées comme celles des oiseaux-mouches, et caractérisent, sous ce rapport, toutes les espèces du genre *dicæum*.

C'est à la Nouvelle-Guinée, près du havre Doréry, que vit le dicée noir.

#### 99° SOUI-MANGA.

*Cinnyris*, CUV.

*Mellisuga*, VIEILL.

*Certhia*, L.

Sous le nom de Souï-manga, qui dans le langage de Madagascar, signifie, d'après Commerson, *mange-sucre*, M. G. Cuvier a réuni une nombreuse suite de petits oiseaux, la plupart très-riches en couleurs, de l'ancien Continent, et a plus particulièrement réservé le nom de sucriers (*nectarinia*, Illig.), aux espèces à queue également non usée, à bec arqué et pointu, du Nouveau-Monde. M. Vieillot a conservé à ces derniers sucriers le nom américain de *guit-guit* (*cæreba*, Briss.), et il en a séparé ceux à livrée terne sous le nom générique de *fournier*. Il a aussi distingué les espèces propres aux îles de la mer du Sud et à l'Australie, qui se rapprochent des philédons, dont il est difficile de les isoler, car elles ont, comme ces derniers, la langue terminée par un pinceau de fibres ténues : ces *souï-mangas* à langue pénicillée sont nommés assez universellement aujourd'hui héorotaires (*melithreptus*); enfin la plupart des sucriers de Levailant sont des souï-mangas.

Les anciens auteurs, Linnæus, Gmelin et Latham, entre autres, réunirent, sous le nom générique de *certhia*, les souï-mangas, les guits-guits, et les vrais grimpereaux. Les *certhia* aujourd'hui se trouvent donc répartis dans les genres assez na-

turels, sous le rapport géographique, des grimpereaux (*Tichodroma*, Illig.), sucriers (*nectarinia*, Illig.), fourniers (*furnarius*, Vieill.), dicées (*dicæum*, Cuv.), héorotaires (*melithreptus*, Vieill.), échelet (*climacteris*, Temm.), souï-mangas (*cinnyris*, Cuv.), nommés *mellisuga* par M. Vieillot. Enfin, dans ces derniers temps, M. Horsfield a créé le groupe *pomatorhinus* pour recevoir quelques oiseaux voisins des *cinnyris*.

Les souï-mangas sont ainsi caractérisés génériquement : Bec droit ou recourbé légèrement, long, très-grêle, très-aigu, un peu trigone, en alène, élargi à la base, ayant les bords des mandibules très-finement dentelés comme les dicées; narines latérales fermées par une membrane nue; queue non usée à son extrémité; langue extensible, tubulaire, pouvant sortir du bec et s'étendre au dehors et bifurquée à sa pointe, ou parfois ayant trois filets; pieds médiocres; tarse plus long, ou de la longueur du doigt intermédiaire; la première et la cinquième rémiges égales, les deuxième et troisième les plus longues de toutes.

Les narines des souï-mangas sont situées à la base du bec : elles sont à demi closes en dessous par une membrane, et tout-à-fait fermées dans certaines espèces, que pour cela M. Horsfield a placées dans le genre *pomatorhinus*, ce qui répond à *narines garnies d'un opercule*.

Les souï-mangas sont des oiseaux remarquables par l'éclat métallique ou le brillant des pierres précieuses qui décorent le plumage de la plupart des espèces. Tous sont de l'ancien continent et des archipels d'Asie. Leur plumage varie suivant les âges et les sexes. En général, la livrée du mâle est brillante, au temps des amours, et celle de la femelle est sombre ou de couleurs brunes-jaunâtres sales. De ces différences naissent les erreurs sans nombre qui règnent dans la synonymie des espèces. Les *souï-mangas* sont vifs, alertes; ils sucent avec leur

langue l'exsudation miellée que présentent un grand nombre de fleurs africaines ou asiatiques. Ils habitent les forêts épaisses ou leurs lisières, et témoignent très-peu de défiance. Ces oiseaux représentent dans l'ancien continent les *guits-guits*, les *oiseaux-mouches* et les *colibris* du Nouveau-Monde : aussi sont-ils confondus sous ce nom dans la plupart des relations des voyageurs.

La mue a cela de remarquable, pour les espèces de ce genre, qu'elle a lieu deux fois l'année. Ce n'est même qu'au moment de la ponte que les mâles prennent leur parure qu'ils ne tardent pas à perdre pour revêtir une livrée plus sombre. Les femelles conservent assez exactement leur plumage de l'âge adulte.

Suivant Levaillant, ces oiseaux nichent dans un trou d'arbre, et portent des colons hollandais le nom de *blom-suyger* ou suce-fleurs. Les Portugais les confondent également avec les colibris sous le nom de *chupa-flores* qui exprime la même idée.

100° SOUI-MANGA ASPASIE.

*Cinnyris Aspasia*, LESS.

(Pl. XXX, fig. 4.)

Ce Souï-manga a trois pouces six lignes de longueur totale. Comme la plupart des individus de ce genre, il est remarquable par l'éclat dont brillent les plumes métallisées qui le revêtent. En effet, au noir velouté et doux qui forme le fond entier de sa livrée, succèdent sur plusieurs parties les couleurs les plus riches.

Peut-être ne serait-il pas hors de propos de chercher à se rendre compte des phénomènes qui se passent dans la coloration des plumes. Comment se fait-il en effet qu'une telle diversité de couleurs soit propre aux oiseaux, et qu'on n'ait jamais essayé ni par l'analyse chimique, ni par des expériences de physique, d'étudier des propriétés si remarquables ? Ce sont les teintes métallisées surtout qui doivent nous étonner. On sait qu'on ne

les rencontre que sur un seul mammifère ; tandis que les oiseaux des climats chauds , et surtout certaines espèces, en ont leur livrée parfois entièrement composée.

On attribue généralement la couleur des plumes à l'arrangement des éléments organiques de la matière cornée de la tige, des lames ou barbes et barbules qui les terminent, en même temps qu'aux matières colorantes qui y sont introduites par le sang. Mais il reste encore à savoir comment les couleurs métalliques sont produites, et si elles doivent leur naissance à ces deux causes ou bien à des éléments encore inaperçus ?

Le bec et les pieds du souï-manga Aspasié mâle sont noirs : les pennes alaires sont brunes ; le sommet de la tête est recouvert d'une calotte d'un vert d'émeraude. Les couvertures moyennes des ailes, le croupion, le dessus de la queue, sont également d'un vert doré très-brillant ; le devant de la gorge est occupé par un plastron chatoyant violet ou plutôt à teinte de fer spéculaire.

Cette espèce habite les bois des alentours du havre de Doréry, à la Nouvelle-Guinée.

101<sup>o</sup> SOUI-MANGA PAPOU.

*Cinnyris Novæ-Guinææ*, LESS.

Nous ne connaissons pas le mâle de cette espèce, qui se rapproche du *cinnyris longirostris*. Son bec est plus long et plus élargi à sa base que dans plusieurs autres souï-mangas, et a près de dix lignes. Sa couleur est noire, et celle des pieds est plombée. Le corps a de longueur totale, de la queue à la base du bec, plus de trois pouces. Tout le dessus du corps est d'un vert olive uniforme, plus jaune sur le croupion ; les pennes alaires ont leurs barbes brunes en dedans, olives en dehors ; la queue est égale, très-courte, brun olivâtre en dessus ; le devant

de la gorge est vert jaunâtre ; le ventre est d'un jaune très-légèrement mélangé d'un peu de vert.

Ce souï-manga habite les bords du havre Doréry, à la Nouvelle-Guinée.

102° LE SOUI-MANGA ROUGE ET NOIR.

*Cinnyris rubrater*, LESS.

Cette espèce habite les îles Philippines, où l'a trouvée M. Dussumier, et l'île d'*Oualan* où nous en avons tué un grand nombre d'individus. Elle se rapproche par le plumage un peu de l'héorotaire *kuyumata*, figuré pl. LVIII, pag. 92, t. II, des *Oiseaux dorés* de Vieillot, et qu'il indique à Tanna, une des Hébrides ; mais tous ces caractères en font un souï-manga, remarquable par les deux seules couleurs sans éclat métallique, qui forment sa parure. Le dos et le ventre, de même que le cou, la poitrine et la tête, sont d'un rouge vif ; mais comme ce rouge n'occupe que le sommet de chaque plume, et que leur base est noire, il en résulte, çà et là, lorsque celles-ci sont dérangées, des taches brunes ; les ailes et la queue sont brunes, et le bec et les pieds sont noirs. Long de quatre pouces, cet oiseau a les mouvements vifs et agiles. Il est familier, peu défiant, et se tient de préférence dans les grands arbres du genre *Bruguiera*, qui bordent l'île. Les naturels le nomment *cisse*.

Il habite les îles Océaniques les plus occidentales, et doit, sans doute, se retrouver sur les îles Pelew. MM. Quoy et Gaimard ont rapporté ce souï-manga des îles Mariannes.

103° SOUI-MANGA DÉCORÉ.

*Cinnyris eques*, LESS.

*Amambo* ou *Amit* des naturels de Waigiou.

( Pl. XXXI, fig. 1. )

*C. corpore omninò olivaceo , fuliginoso ; pennis marginis alarum penè subflavis : ante jugulum fulventi tæniâ rubrâ.*

Le souï-manga décoré ne brille point, comme la plupart de ses congénères, par le luxe des teintes métalliques répandues sur son plumage. Modeste et simple quant aux couleurs qui lui furent départies, sa livrée est d'un brun fuligineux et olivâtre uniforme, hormis sur le devant du cou, qui est occupé par un ruban d'un rouge éclatant large de deux lignes, et long de sept à huit. Le bec garni de dentelures serrées et nombreuses au bord de la mandibule supérieure, est noir, ainsi que les pieds. La queue est composée de douze pennes égales, qui dépassent les ailes de neuf lignes.

Ce souï-manga a de longueur totale quatre pouces cinq lignes; le bec a neuf lignes et la queue dix-huit lignes. Nous l'observâmes d'abord sur l'île de Waigiou, dans les grands mimosas; mais nous le revîmes plus communément ensuite à la Nouvelle-Guinée, sur les extrémités des branches des grands arbres du pourtour du havre de Doréry.

104° SOUI-MANGA ZÉNOBIE.

*Cinnyris Zenobia*, LESS.

(Pl. XXX, fig. 3.)

Le mâle de ce souï-manga, qui est le seul que nous connaissons, a de longueur totale trois pouces six lignes. Le bec et les pieds sont noirs.

Le dessus de la tête, le dos, le croupion, les grandes couvertures des ailes sont d'un jaune olive uniforme. Les pennes alaires sont brunes, bordées de jaune. La queue est légèrement inégale ou composée de pennes un peu étagées et de couleur brun-foncé. Tout le devant du corps, depuis la gorge jusqu'à la poitrine, est d'un noir d'acier métallique. Le ventre est d'un

noir de velours. Deux touffes très-vives aurores occupent les côtés de la poitrine. Les plumes de la région anale et des flancs sont olivâtres.

Nous avons tué ce souï-manga dans les bois qui recouvrent les montagnes de la Soya, dans l'île d'Amboine.

105° POMATORHIN D'ISIDORE.

*Pomatorhinus Isidori*, LESS.

( Pl. XXIX, fig. 2. )

Cet oiseau, de la Nouvelle-Guinée, a neuf pouces de longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue. Le bec est long d'un pouce, légèrement recourbé, de couleur jaune, très-comprimé vers sa pointe : la commissure est garnie d'un rebord, et recouvre la mandibule inférieure. Les tarses sont robustes, vêtus de larges scutelles. Les doigts sont forts, garnis d'ongles comprimés ; celui du pouce est plus fort que ceux de devant : le doigt du milieu est le plus long. La queue est composée de dix plumes étagées, elle est longue d'un peu moins de quatre pouces. Les ailes sont courtes, à plumes presque égales, allant jusqu'aux deux tiers de la queue. Les quatrième, cinquième et sixième rémiges sont les plus longues ; la première étant la plus courte de toutes.

Le plumage de cet oiseau est en entier d'une teinte uniforme ; les ailes et la queue sont d'un marron assez vif, plus clair sur la gorge et sur la poitrine, plus terne sur le ventre, teinté de brun sur la tête et sur le dos. L'extrémité des plumes caudales est fréquemment usée. Les tarses sont d'un brun roux et les ongles jaunâtres.

Il habite les forêts des alentours du havre de Doréry, à la Nouvelle-Guinée, où nous n'en avons observé que deux individus.

Le nom de cet oiseau rappelle celui de M. Isidore Geoffroy St-Hilaire, docteur en médecine, jeune naturaliste déjà connu par d'importants travaux.

1060 OISEAU-MOUCHE A COURONNE VIOLETTE.

*Orthorhynchus sephaniodes*, LESS.<sup>1</sup>

(Pl. XXXI, fig. 2.)

*O. corpore suprà viride, infrà albido; alis brunneis; capite violaceo et metallizato; gulâ et pectore subalbidis et punctis variegatis.*

Les immenses forêts du Brésil et de la Guyane où règne une verdure éternelle, que réchauffe sans cesse le soleil de la zone torride, sont peuplées d'essaims d'oiseaux-mouches, qui brillent des couleurs les plus variées, et pour lesquels on a épuisé les dénominations des pierres les plus précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, le grenat, etc. Quelques espèces ont traversé les Andes, et se sont répandues dans le Pérou; mais plusieurs autres n'ont pas craint de sortir des tropiques, et se sont fixées jusque par 35 degrés de latitude Sud: telle est surtout l'espèce que nous décrivons.

L'oiseau-mouche à couronne violette habite le Chili. C'est dans les bois environnant la grande baie de la Concepcion, non loin de Talcahuano, que nous le rencontrâmes communément, volant au milieu du jour, et s'arrêtant sur les fleurs d'un *loranthus* écarlate, dont les corolles exsudent un suc miellé très-abondant: ce qui lui a mérité le nom, des créoles espagnols, de *picaflor* ou *suce-fleurs*. Ce gracieux oiseau semble être de passage dans cette partie du Chili, et ne venir dans le Sud qu'avec les chaleurs de l'été, et se retirer au Nord, sur les limites

<sup>1</sup> *Ornismya sephaniodes*, Less. Monog. des Ois.-mouches, pl. XIV.

Voyage de la Coquille. — Z. Tome I, Partie II.

du Pérou, pendant l'hiver. C'est probablement le *pigda* du P. Molina, mais nous n'avons point eu connaissance des deux colibris de la même contrée qu'il a décrits sous les noms de *trochilus cyanocephalus* et *galeritus*.

L'oiseau-mouche à couronne violette a quatre pouces trois lignes de longueur totale. Le bec a huit lignes, et la queue en a dix-sept. Celle-ci est légèrement fourchue, et de même dimension que les ailes. Le bec et les pieds sont noirs.

Cette espèce plus robuste dans ses formes que la plupart des autres oiseaux-mouches, a une calotte d'un pourpre doré passant au violet, qui forme sur l'occiput une sorte de huppe. Toutes les parties supérieures du corps sont d'un vert doré, qui règne aussi sur les plumes de la queue. La gorge est blanche, recouverte de plumes arrondies, marquées en leur centre d'une larme brune, verte et dorée. La poitrine, le ventre, sont d'un blanc roussâtre, avec le milieu des plumes flammé de brun. Les côtés sont teintés de vert doré. Le dessous de la queue est brun verdâtre, et les plumes des ailes sont brunes, ayant quelques reflets violâtres. Leurs tiges sont d'un noir lustré, fortes, et la plus extérieure est profondément sillonnée à la partie interne, qui est élargie, modification qu'on retrouve chez beaucoup de ces petits volatiles.

#### 107° OISEAU-MOUCHE CORA.

*Orthorhynchus Cora*, LESS.

(Pl. XXXI, fig. 4.)

*O. corpore suprâ viridé ; lamellâ chalybeâ et irideâ ante gulam ; pectore et abdomine albis ; caudâ gradatim ordinatâ ; pen- nis longioribus subalbidis.*

L'oiseau-mouche Cora est remarquable par sa petite taille et par sa longue queue, et il se rapproche, par la forme de celle-ci,

des *trochilus Langdorffii* et *bilophus* (pl. XVIII) de M. Temminck. Sa longueur totale est de cinq pouces cinq lignes, y compris la queue qui a trois pouces deux lignes, et le bec qui en a six.

Le dessus de la tête, du dos, du croupion et les couvertures des ailes, sont d'un vert uniforme et métallique. Une large cravate irisée ou couleur d'acier bruni ou de fer oligiste chatoyant, occupe la gorge jusqu'à la moitié du cou, et les joues. Le bas du cou en avant, la poitrine et toute la partie inférieure du corps, est d'un blanc sale, auquel s'unit un peu de vert sur les côtés du corps. La queue, chez les individus soumis à notre examen, n'avait que huit pennés étagées, brunâtres, bordées de blanc en dedans. Les deux pennes internes, beaucoup plus longues que les autres, sont blanches sur leur côté interne, brunâtres sur le bord externe, et tout-à-fait brunes à l'extrémité. Le bec est grêle, de couleur noire, et les pieds sont rougeâtres.

[L'oiseau-mouche Cora, dont le nom rappelle la touchante prêtresse du Soleil, de l'histoire des *Incas* de Marmontel, habite les bouquets d'arbustes épars aux alentours de *Callao*, non loin de Lima, la *Ciudad de los Reyes* du farouche conquérant du Pérou (Pizarre).] Cet oiseau-mouche, moins commun que l'Amazili, vole avec une telle rapidité, et reste si peu de temps à becqueter les fleurs où il puise sa nourriture, que nous eûmes beaucoup de peine à nous le procurer.

Nous en devons un bel individu à M. de Blois de la Calande, un de nos officiers.

#### 108° OISEAU-MOUCHE AMAZILI.

*Orthorhynchus Amazilia*, LESS, pl. XXXI, fig. 3<sup>e</sup>.

*O. corpore, collo et gulâ virescentibus; alarum pennis brun-*

\* Lesson, Monog. des Oiseaux-mouches, pl. XII et XIII.

*neis ; pectore , abdomine , caudâ , uropygioque rufescentibus ; rostri dimidiâ inferiori parte albâ.*

Le Pérou possède, comme le Brésil, des oiseaux-mouches; et le nom de cette espèce rappellera à l'imagination de nos lecteurs une des héroïnes célébrées par Marmontel dans ses *Incas*, et en même temps les lieux où elle vit. C'est dans les environs de Lima, sur les plaines dégarnies qui entourent Callao, et que des buissons d'arbustes et principalement de *baccharis* recouvrent çà et là, que nous découvrîmes cet oiseau-mouche, devenu aujourd'hui assez commun dans les collections.

D'un vert métallique sur la tête, les joues et le dos, l'Amazili a les couvertures des ailes vertes, les plumes d'un brunâtre terne, la poitrine, le ventre, le bas du dos, le croupion et la queue d'un roux fort vif. Celle-ci est carrée, et présente des traces de teintes vertes sur les deux plumes les plus extérieures. La gorge est blanchâtre, et le centre de chaque plume qui la revêt est occupé par une tache arrondie brune, puis d'un vert doré bleu, passant au vert émeraude sur les côtés du cou. Les pieds sont noirs, le bec est noir, blanc à sa base et dans les deux tiers de la mandibule inférieure. Les ailes sont un peu moins longues que la queue.

Cette espèce a de longueur totale quatre pouces, le bec huit lignes, et la queue quinze. Elle est commune dans les buissons du littoral du Pérou, principalement le soir et le matin. Comme tous les oiseaux-mouches, l'Amazili est toujours en mouvement, et vole de fleurs en fleurs en bourdonnant. L'individu figuré par M. Bevalet est un jeune, tandis que nous devons au pinceau de M. Bessa l'âge complètement adulte, ainsi que le représente la pl. XIII de notre Monographie.

109° TODIRAMPHE.

*Todiramphus*, LESS.

Nous avons proposé ce genre pour isoler dans la famille des *alcyons* un groupe très-naturel, qui, jusqu'à ce jour, a fort embarrassé les naturalistes. Les todiramphes comprendront les oiseaux de la mer du Sud décrits sous les noms d'*alcedo sacra*, Gm., sp. XXX (*Sacred King's fisher*, Lath., *Syn. sp. XV*), d'*alcedo tuta et venerata* (sp. XVI et XVII, Lath., sp. XXVIII et XXIX, Gmelin).

Les caractères d'organisation qui les distinguent, et leurs mœurs, ne permettent de les ranger ni avec les vrais *martin-pêcheurs* (*alcedo*), ni avec les *martin-chasseurs* (*dacelo*, Leach.), ni avec les *ceyx* (*alcyons tridactyles*), ni avec notre nouveau genre *syma* ou *martin-pêcheurs*, à bec garni de dents fortes et aiguës. Ce groupe est remarquable aussi par la forme aplatie du bec qui rappelle celle des todiers. M. Swainson a admis deux espèces dans son genre *halcyon*; si ce genre repose sur les mêmes caractères que le nôtre, ce que nous ignorons, nous pensons que son nom ne peut être conservé, ce mot *halcyon* (quoiqu'il soit écrit par un *h*) impliquant un embarras de synonymie très-désavantageux pour l'étude. MM. Horsfield et Vigors (*Trans. soc. Linn. de Lond.*, t. XV, pag. 206) ont décrit sous le nom d'*halcyon sanctus*, un martin-pêcheur du port Jackson, différant peu de la même espèce de la Nouvelle-Zélande et nullement de la même espèce de la Nouvelle-Guinée, dont nous avons rapporté des individus. Leur description est parfaitement bonne, et cette espèce est réelle. Ces naturalistes témoignent cependant leur embarras pour distinguer leur *halcyon sanctus* de l'*alcedo sacra* de Gmelin et de Latham. Nous étant aussi procuré des individus de cette dernière espèce à O-Tahiti et à Borabora, nous pourrions résoudre la question. Le plumage de ces oiseaux se ressemble en effet d'une manière frappante; et si on observe des différences, elles sont légères, et d'ailleurs elles s'effacent d'individu à individu. Tous ont cela de particulier

que la moitié de la mandibule inférieure est blanche en dessous et à sa base. Mais un caractère plus spécial tranche la question. L'*alcedo sacra*, si mal défini par les auteurs, formera notre genre *todiramphus*, et l'*halcyon sanctus* de MM. Horsf. et Vigors demeurera dans le genre *alcedo* dont il a tous les caractères. Ces todiramphes ont le bec droit, à mandibule inférieure très-légèrement renflée, très-déprimé, plus large que haut, sans arête, à mandibules égales, obtuses au bout et aplaties, à bords entièrement lisses; narines basales en fissure oblique très-peu apparente, bordées par les plumes du front; ailes courtes, arrondies, première rémige plus courte, la quatrième la plus longue; queue longue, à rectrices égales au nombre de douze; tarses alongés, médiocres, réticulés.

Les oiseaux de ce genre vivent dans les îles de la mer du Sud, et ne semblent être que des variétés les uns des autres; ils habitent les bois et se perchent presque constamment sur les cocotiers. Leur nourriture ne se compose que de moucheron qu'ils saisissent lorsqu'ils viennent se placer sur les spathes chargées de fleurs de ce palmier. Les insulaires des îles de la Société les nomment *o-tataré*. C'étaient, avec le crabier blanc, des oiseaux vénérés dans l'ancienne religion de ces peuples. Il était défendu de les tuer sous des peines sévères, et leur dépouille était offerte au grand dieu *Oro*.

#### 110° TODIRAMPHE SACRÉ.

*Todiramphus sacer*, Less.

*Alcedo tuta*, GM., *Sp.* 28; LATH. *Sp.* 17.

*Alcedo sacra*, GM., *Sp.* 30, *var* A; LATH., *Sp.* 15, *var.* A.

*Sacred King's fisher*, pl. XXVII; LATH., *Gen. syn.* *var* C, pl. DCXXII, fig. 2.

*Corpore et capite suprâ viridibus; torquato albo infrâ, albo brunneo striato* (mâle).

Cet oiseau a huit pouces six lignes de longueur totale. Le bec a vingt et une lignes de sa commissure à la pointe. La queue a trois pouces ; bec noir, et blanc à la naissance de la mandibule inférieure. Le sommet de la tête est recouvert par des plumes d'un vert brunâtre qui forment une calotte séparée par une large raie blanche, qui naît au front, passe au-dessus des yeux et se rend derrière l'occiput. Un large trait noir naît de l'œil, et, prenant une teinte verte puis brune, forme une bordure à la ligne blanche et la circonscrit. La gorge, la poitrine et tout le dessus du corps sont d'un blanc pur. Un demi-collier très-large, blanchâtre sinuolé de brun léger et de marron très-faible, occupe le haut du manteau, et est bordé de noir. Le dos, les couvertures des ailes, le croupion et le dessus de la queue, sont d'un vert bleuâtre uniforme. Les rémiges sont brunes, et bleues sur leur bord externe. Les rémiges moyennes sont terminées de brun. La queue en dessous est de cette dernière couleur. Les tarses sont noirs. Les ailes s'étendent au tiers supérieur de la queue.

Cet oiseau est très-commun dans les îles d'O-Taïti et de Bora-bora. Il se tient sur les cocotiers. Les naturels le nomment, ainsi qu'une *sittèle*, *o-tataré*. Son vol est peu étendu, et ses habitudes ne sont point craintives. Il vit d'insectes que l'exsudation miellée des spathes des fleurs de cocos attire. On remarque que cette espèce et la *perruche e-vini* ou *arimanou* se tiennent constamment sur les cocotiers qui forment des ceintures au bord de la mer sur toutes ces îles.

Latham dit que son *Sacred King's fisher* a été trouvé à la baie Dusky de la Nouvelle-Zélande, et qu'on l'y nomme *ghotaré*.

### III<sup>o</sup> TODIRAMPHE DIEU.

*Todiramphus divinus*. LESS.

*Corpore brunneo suprà, albo infrà; collari torquato nigro.*

Cette espèce a sept pouces huit lignes de longueur totale : le bec a dix-huit lignes et la queue trente-quatre.

Le bec est beaucoup plus aplati que dans l'espèce précédente ; il est légèrement convexe en dessus, et ressemblerait parfaitement à celui d'un todier, s'il avait la moindre trace de carène et les barbes qu'on observe à la base de celui des oiseaux de ce genre.

Le bec est noir, et blanc à la racine de la mandibule inférieure. Le sommet de la tête est d'un brun prenant sur les joues une légère teinte verdâtre peu sensible. La gorge est blanche. Une bandelette noire et large naît à la commissure du bec, et sépare le blanc de la gorge du brun verdâtre de la tête. Un large collier noir occupe le haut de la poitrine, et se perd sur le dos avec la teinte brune de tout le dessus du corps et même des ailes. Le ventre est d'un blanc passant au blanchâtre roux, qui se continue aux épaules en prenant un peu de brun. Les rectrices sont brunes légèrement, bordées de vert extérieurement. La queue est brune en dessous, et brune verdâtre en dessus. Les tarses sont noirs et organisés comme ceux des *alcedo*. Les ailes, dans cette espèce, ne s'étendent que jusqu'à la naissance de la queue.

Nous eussions été tentés de considérer cet oiseau comme la femelle du précédent, cependant la forme encore plus aplatie du bec ne permet pas de s'arrêter à cette opinion.

Le *todiramphe divin* jouait un grand rôle dans l'ancienne théogonie des habitants des archipels de la Société. C'était un des oiseaux favoris du dieu *Oro*. Nous ne nous en procurâmes que deux individus tués dans l'île de Borabora.

112° SYMÉ.

*Syma*, LESS.

( *Syma*, nom mythologique d'une nymphe de la mer. )

Ce genre, de la famille des alcyons, sera ainsi caractérisé :  
Bec long, élargi à la base, comprimé et mince sur les côtés

vers son extrémité; à mandibule supérieure, à arête recourbée légèrement vers sa pointe qui est très-aiguë et plus longue que l'inférieure; celle-ci, carénée en dessous et convexe, très-aiguë au sommet, qui est logé dans la rainure de la mandibule supérieure; bords des deux mandibules garnis, dans les deux tiers de leur longueur, de dents aiguës, en scie, fortes et nombreuses, dirigées d'avant en arrière; pourtour inférieur de l'œil nu; troisième et quatrième rémiges égales, longues, la première courte; tarses médiocres, à trois doigts antérieurs réunis, l'externe plus court; ailes courtes; queue médiocre, à rectrices inégales, au nombre de dix grandes et deux petites externes.

113° SYMÉ TOROTORO.

*Syma torotoro*, LESS.

(Pl. XXXI *bis*, fig. 1.)

*Capite rufo; rostro aureo; pedibus abdomineque flavis; dorso atro; alis uropygioque castaneo-virescentibus; caudâ cæruleâ; oculorum circuitu nigro, lateralibus colli maculâ nigrâ.*

Cette espèce inédite a sept pouces de longueur totale du bout du bec à l'extrémité de la queue; le bec a deux pouces de la commissure à la pointe, et la queue a vingt-sept lignes. Le bec est entièrement d'un jaune brillant; la tête et les joues sont d'une couleur jaune-cannelle claire et uniforme, séparée d'une teinte plus claire et en collier du manteau par deux taches noir foncé qui ne se réunissent point tout-à-fait sur le cou. Un cercle noir entoure l'œil; les plumes du manteau sont d'un noir de velours; celles des couvertures des ailes sont d'un bleu-vert uniforme, et le croupion est d'un vert clair. Les plumes sont brunes en dedans, et bordées de verdâtre métallisé en dehors. Les rectrices sont égales, d'un bleu assez foncé en dessus, brunes en

dessous. La gorge est d'un jaunâtre blond très-clair, qui prend une teinte plus foncée sur les côtés du ventre et sur la poitrine, pour s'éclaircir et passer au blanchâtre sur le bas-ventre; les pieds sont assez forts, d'un jaune-clair; les ongles sont noirs.

Cet oiseau habite les bords de la mer, le long des palétuviers (*Bruguiera*). Il rase les grèves en volant pour saisir les petits poissons que son bec, fortement dentelé, ne lui permet pas de laisser échapper. Nous en observâmes plusieurs individus volant en rasant les eaux des petites rivières qui se jettent dans le havre de Doréry à la Nouvelle-Guinée. Les Papous le nomment *torotoro*, sans doute par analogie avec son cri.

#### 114° CEYX.

*Ceyx*, LACEP., CUV.

Le genre *Ceyx*, tel que nous le caractérisons, a le bec entièrement droit, un peu aplati verticalement, long, à mandibules d'égale hauteur, lisses sur leurs bords, ayant chacune une arête arrondie sur leur milieu, à pointe égale et mousse, narines basales obliques, petites; troisième rémige la plus longue; queue très-courte, à pennes légèrement inégales; tarses courts, minces, n'ayant que trois doigts grêles; les deux antérieurs profondément soudés, le pouce libre.

Le type de ce genre malaisien est :

*Lalcedo tridactyla*, Lath., *Ind. Sp.* 41, dont le *martin-pêcheur de l'île de Luçon* de Sonnerat (pl. XXXII, *Voyage à la Nouvelle-Guinée*) n'est regardé que comme une variété.

#### 115° CEYX BLEU.

*Ceyx azurea*, LESS.

*Alcedo azurea*, LATH., *Suppl.*, t. X p. 372.

*Saturatè cæruleâ, corpore subtus lorisque flavescens; lateribus colli maculâ obliquâ albâ.* (Lath. *Ind. Supp.* pag. 32.)

Ce Ceyx a les plus grands rapports de teinte avec le *ceyx meninting*, ou *alcedo meninting*, de la planche CCXXXIX de M. Temminck. Il en diffère par une taille beaucoup plus forte. Son plumage est entier en dessus d'un bleu d'azur brillant et uniforme sur la tête comme sur le corps. Deux petites taches rousses occupent les côtés du front ; deux plus grandes et de la même couleur traversent obliquement les côtés du cou, à la naissance des ailes. Les pennes alaires sont brunes : les troisième et quatrième sont égales et les plus longues. Les rectrices sont bleues en dessus et brunes en dessous. La gorge est blanchâtre, la poitrine et le ventre sont d'un jaune de rouille uniforme et fort agréable. Les rémiges sont noirâtres, sans aucune bordure rousse. Les tarses sont jaunés ; les ongles très-recourbés et très-faibles.

Ce Ceyx a de longueur totale sept pouces. Le bec a vingt et une lignes de la pointe à la commissure.

Cette belle espèce a été tuée par M. de Blois, enseigne de vaisseau, sur le bord du havre de Doréry, à la Nouvelle-Guinée. Latham l'indique à l'île de Norfolk, et Lewin au Port-Jackson.

#### 116° CEYX MENINTING.

*Ceyx meninting*, LESS.

*Alcedo meninting*, HORSE., *Resea. in Java*, pl. CLXXII.

TEMM., pl. col. n° CCXXXIX, fig. 2.

*Alcedo bengalensis*, EDWARDS?

Ce martin-pêcheur a quatre pouces trois lignes de longueur totale, de l'extrémité de la queue au bout du bec. La tête est d'un bleu-noir intense ponctué de bleu-clair brillant. Les ailes sont brunes, également garnies sur leurs petites couvertures de points azurés. Le dos est bleu foncé, taché de bleu-clair passant au bleu d'aigue marine. Les plumes du front sont d'un noir de velours.

Deux taches jaunâtre-clair occupent les côtés du front au-devant des yeux. Deux touffes d'un blanc-jaunâtre règnent sur les côtés du cou. La gorge est blanche. La poitrine et le ventre sont d'un jaune-roux agréable. Le bec est noir, très-droit et blanc à son extrémité. Les tarses sont courts, grêles, de couleur jaune. Les doigts ne sont qu'au nombre de trois, deux antérieurs très-grêles, fortement soudés ensemble, et un postérieur unique et mince. Les ongles sont blancs.

Ce martin-pêcheur a été décrit par MM. Horsfield et Temminck. Il habite le bord des petits ruisseaux sur le pourtour du havre de Doréry, à la Nouvelle-Guinée. Déjà Sonnerat, pag. 67 de son Voyage à la Nouvelle-Guinée, avait mentionné un *ceyx* (pl. XXXII), sous le nom de martin-pêcheur de l'île de Luçon.

#### 117° MARTIN-CHASSEUR GROS BEC.

*Dacelo macrorhinus*, LESS.

(Pl. XXXI *bis*, fig. 2.)

Nous avons fait figurer cette espèce remarquable de martin-chasseur, bien que le seul individu que nous nous soyons procuré à la Nouvelle-Guinée fût dans son plumage de mue. Nous suppléerons à la figure par une description minutieuse de chacune de ses parties.

Sa longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, est de neuf pouces six lignes. Le bec a deux pouces de longueur, et vingt-huit lignes de circonférence à sa base, vis-à-vis les narines: il est extrêmement dilaté, fortement bicaréné sur la mandibule supérieure, qui est terminée par une pointe forte et crochue. La mandibule inférieure, qui est blanche, tandis que la précédente est noire, est moins haute; elle est peu renflée, marquée d'une ligne saillante à son milieu. Toutes les deux sont entièrement lisses sur leurs bords. Les narines sont triangulai-

res, à la naissance des plumes du front. Quelques-unes de celles-ci sont roides et couchées sur les branches du demi-bec supérieur. La première rémige est courte, la troisième est la plus longue et ne dépasse la deuxième et la quatrième que de peu. Les tarses sont forts, réticulés et brunâtres. Les ongles sont concaves, celui du milieu élargi, tous de couleur jaune.

Une calotte brune, légèrement rayée de jaune vert, revêt la tête. Deux bandes larges composées de plumes brunes bordées de bleu d'aigue marine, circonscrivent l'occiput et naissent derrière les yeux. Le *lorum* est fauve. Deux traits noirs partent de la mandibule inférieure. Un collier blanc entoure le cou. Les plumes du dos, du croupion, celles des couvertures des ailes, grandes et petites, sont brunâtres, terminées par un point fauve bordé de jaune, de sorte que tout le dessous du corps est parsemé de gouttelettes olivâtres. Les rémiges sont brunes, bordées de fauve en dehors. Les rectrices sont rousses, à tige lustrée. La gorge, la poitrine et les flancs, sont blanchâtres, tachés de roux sale et de brunâtre par légères stries ou par plaques, toutes les plumes étant brunes à leur base. L'abdomen est blanchâtre ; et les couvertures inférieures de la queue sont rousses.

Ce martin-chasseur habite les forêts de la Nouvelle-Guinée, non loin du havre de Doréry. Nous ne nous en sommes procuré en ce lieu qu'un seul individu qui est déposé au Muséum.

118° MARTIN-PÊCHEUR.

*Alcedo*, L.

Dans ce genre, tel qu'on le définit, pour le distinguer des martin-chasseurs, symé, todiramphé et ceyx, le bec est long, très-droit, plus ou moins anguleux et pointu. La queue est régulièrement carrée. On peut encore le diviser en deux sections. La première renfermerait toutes les espèces à bec très-

droit, et le martin-pêcheur d'Europe en serait le type, tandis que, dans la seconde, on rangerait celles dont le bec est légèrement renflé sous la mandibule inférieure, et dont l'extrémité de la supérieure se termine en crochet.

119° MARTIN-PÊCHEUR D'EUROPE.

*Alcedo ispida*, L. BUFF., *pl. enl.* LXXVII.

*Var. des Moluques.*

Cette variété du martin-pêcheur ordinaire ne diffère presque nullement de l'*ispida* d'Europe par les teintes de son plumage. Cependant sa taille est moindre (six pouces), et son bec est plus effilé et plus long à proportion. Les joues sont entièrement bleues, et n'ont pas de roux foncé qui traverse l'œil comme dans l'espèce d'Europe. La tache blanche, du côté du cou, n'est presque pas sensible, et la noire qu'on remarque à l'*ispida* n'existe point chez notre oiseau. La gorge est blanche, et le ventre d'un roux sale. Les pieds sont d'un jaune clair. Elle habite l'île de Bourou, une des Moluques.

M. Temminck, à l'article *Martin-pêcheur double œil* (*alcedo diops*, Pl. col.), avait déjà remarqué dans une note que la taille des *alcedo ispida* apportés de Java, de Banda, et de Célèbes, était plus petite que celle de l'espèce d'Europe. Il n'avait point trouvé de différence dans les teintes du plumage, si ce n'est une coloration un peu plus vive.

120° MARTIN-PÊCHEUR ERRANT.

*Alcedo vagans*, LESS.

*Halcyon sanctus*, VIG. et HORSF. *Trans. Soc. Linn.*, t. XV, p. 206.

*Sacred King's fisher*, WHITE., pag, 193, édit. angl. in-4°, 1790; LATHAM.

Le type de cette espèce habite la Nouvelle-Zélande.

Il a huit pouces de longueur totale. Son bec est fort, assez élargi à la base, sans arête vive sur la mandibule supérieure qui est en voûte. La mandibule inférieure a une arête centrale marquée, et a moins de hauteur que la supérieure : elle est aussi légèrement convexe. La couleur générale du bec est noire, excepté à la base et en dessous qu'il présente une tache triangulaire blanche occupant toute la moitié du demi-bec. Ses bords sont entièrement lisses.

La tête est recouverte d'une sorte de calotte d'un brun vert passant au vert clair sur l'occiput. Deux taches fauves sont placées devant le front au-dessus des narines. Une large bande d'un vert très-noir naît à la commissure du bec, passe au-dessous de l'œil, et se dirige sur les côtés du cou, en remontant pour se joindre à celle du côté opposé, derrière l'occiput. Un petit faisceau de plumes blanches borde la paupière inférieure. Un collier mélangé de blanc, de roux et de brunâtre, occupe la partie postérieure et inférieure du cou. Le haut du manteau est brun passant au verdâtre sur le dos. Le croupion et le dessus de la queue sont d'un vert bleu. Les tiges des rectrices sont noires.

Les petites couvertures des ailes sont vertes : chaque plume est lisérée sur son bord de fauve clair. Le moignon de l'épaule est jaune. Les rémiges sont brunes en dedans, et vertes en dehors ; elles sont entièrement brunes à leur extrémité.

La gorge est d'un blanc sale. La poitrine et le haut du ventre, surtout les côtés du cou et les flancs, sont d'un fauve jaune, analogue à la couleur du collier, et sont striés de brun, chaque plume étant bordée délicatement de cette dernière couleur. Le milieu du ventre est blanchâtre, et les plumes anales sont d'un fauve roux. Les tarses sont d'un rouge noirâtre foncé.

Cet oiseau se nomme *kotaré-popo*, à la Nouvelle-Zélande, sa

patrie. Nous l'avons rencontré fréquemment sur les bords des petites criques de l'immense baie des Iles.

Ses plumes non lisses, la forme de son bec qui se rapproche de celle des martin-chasseurs, ses habitudes qui nous paraissent différer des vrais martin-pêcheurs, le placent sur la limite de ces deux genres.

*Le martin-pêcheur errant du Port-Jackson.*

Très-commun dans toute la Nouvelle-Galles du Sud; ne diffère du précédent que par des nuances de couleur insensibles, lorsqu'on ne les compare pas avec une attention minutieuse.

Il n'a que sept pouces de longueur totale. Le vert de la tête, du dos, du croupion, des ailes et de la queue, est seulement plus brillant. Le roux des parties inférieures du corps est plus terne, et les bordures brunes des plumes de la poitrine beaucoup plus foncées.

*Le martin-pêcheur errant de la Nouvelle-Guinée, halcyon cinnamominus*, SWAINS. *Zool. illust.* pl. LXVII.

Commun sur les bords du havre de Doréry, où il est aussi nommé *toro-toro*, ne diffère aucunement des deux oiseaux précédents.

Il a sept pouces six lignes de longueur totale. Son bec est un peu plus comprimé vers la pointe. Le bleu-clair du dessus du corps est assez vif. Son collier est un peu plus roux, ainsi que toutes les parties inférieures. Les bordures brunes des plumes de la poitrine sont très-légères et moins apparentes que dans les précédents.

Cet oiseau paraît habiter toutes les parties boréale et orientale de la Nouvelle-Hollande, les îles de la Nouvelle-Zélande, de la Calédonie, des Hébrides, de Salomon, la Nouvelle-Guinée et les Moluques.

Les *todiramphes*, au contraire, paraissent vivre exclusivement sur toutes les îles océaniques de la Polynésie orientale.

## 121° MARTIN-PÊCHEUR A LONGS BRINS.

*Alcedo dea*, L.; LATH. Index. *sp.* 28.

(Mas.): *Rectricibus duabus longissimis medio attenuatis ; corpore nigro cærulescente ; alis virescentibus.*

BUFFON, *Enl.* 116 (mâle).

(Fœm.). *Rectricibus longissimis non attenuatis ; corpore fusco-brunneo ; occipite cæruleo ; gula, pectore, abdomineque fulvis ; rostro et pedibus nigris.*

Le mâle adulte de ce beau martin-pêcheur est depuis long-temps décrit et figuré dans la plupart des auteurs. Séba, le premier, en a donné une gravure très-reconnaissable sous le nom d'*avis paradisiaca ternatea*, t. I, pl. XLVI, fig. 3 ; mais il n'en est pas de même de la femelle, qui était encore inconnue.

Celle-ci a neuf pouces et demi de longueur totale ; la queue en a quatre, et le bec, du front à son extrémité, a douze lignes.

Le bec est brun noir, excepté en dessous de la mandibule inférieure qu'il est rougeâtre sale. Les tarses sont noirâtres, et les ongles bruns à la pointe. Le dessus de la tête est d'un brun très-foncé, lavé de fauve peu apparent. Sur le milieu de la tête et sur le haut du cou, les plumes prennent une couleur bleu-de-ciel assez vive, qui simule une sorte de calotte. Les yeux sont surmontés d'un sourcil fauve, qui s'étend sur le front. Les joues sont brunâtres. Les côtés du cou, le manteau, les ailes, le croupion, sont d'un fauve brunâtre uniforme. Les rémiges sont brunes, bordées de roux.

La gorge, le devant et les côtés du cou, la poitrine et l'abdomen, sont d'un fauve jaunâtre, striés de brun sur le rebord de chaque plume. La queue est étagée. Les deux rectrices moyennes, plus longues que les autres de deux pouces seulement, ne sont point effilées, et sont partout d'une égale largeur. Elles

sont d'un bleu vif à leur milieu ; et d'un brun terne sur leurs bords. Toutes sont uniformément brunes en dessous.

Le martin-pêcheur à longs brins fut trouvé d'abord dans l'île de Ternate, et c'est sous ce nom que Valentyn l'a décrit, p. 301, t. III de son ouvrage sur Amboine. Il est très-commun à la Nouvelle-Guinée, où nous en tuâmes fréquemment. Les Papous le nomment *manesoukour*.

## PASSERI-GALLES.

---

### 122° TAVON OU MÉGAPODE.

*Megapodius*, QUOY et GAIMARD.

Il y a à peine quelques années que ce genre est établi, et déjà il se trouve enrichi de plusieurs espèces naguère inconnues, et qui toutes proviennent des îles de la Malaisie et des Mariannes. Ce sont des oiseaux dont les formes et le port sont ceux des *gallinacées*, mais que M. Cuvier place parmi les échassiers, à cause de la nudité de la jambe au-dessus du genou. M. Wagler y réunit le Ménure de la Nouvelle-Hollande. MM. Quoy et Gaimard ont caractérisé ce genre dans la Zoologie de l'expédition Freycinet (pag. 124), en ces termes : Bec grêle, faible, droit, aussi large que haut, et aplati en dessus à sa base ; mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, légèrement courbée à son extrémité ; mandibule inférieure droite, point cachée par les bords de la supérieure ; narines ovalaires, ouvertes, placées plus près de la pointe du bec que de sa base ; fosses nasales longues, couvertes d'une membrane garnie de petites plumes ; tour de l'œil nu ; pieds grands et forts, placés à l'arrière du corps ; tarse gros et long, couvert de grandes écailles, comprimé surtout en arrière ; quatre doigts très-allongés ; trois en devant

presque égaux, réunis à leur base par une petite membrane plus apparente entre le doigt interne et celui du milieu qu'entre ce dernier et l'externe; le postérieur horizontal posant à terre dans toute sa longueur; ongles très-longs, très-forts, plats en dessus, très-peu recourbés, triangulaires, à pointe obtuse, presque comme ceux des ménures; ailes médiocres, concaves arrondies; les troisième et quatrième rémiges les plus longues de toutes; queue petite, cunéiforme, dépassant à peine les ailes et formée de douze pennes.

L'espèce la plus anciennement connue<sup>1</sup> du genre mégapode est le *tavon* des Philippines, mentionné par Gemelli Carreri<sup>2</sup>, en 1719, et récemment déposé dans les galeries du Muséum de Paris par M. Dussumier. Cette espèce de gallinacée paraîtrait avoir quelques traits des mœurs de l'autruche, en abandonnant ses œufs dans le sable (d'où vient son nom de *tavon*, qui, en langue *tagale*, signifie *enfouir*), et laissant à la chaleur solaire le soin de les faire éclore. Mais les habitudes des mégapodes de la

<sup>1</sup> Dès 1521, par Pigafetta qui dit en parlant des îles Philippines : « On y trouve « aussi des oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros « que ceux de canard, et qui sont bons à manger. On nous dit que la femelle pond « ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore » (p. 88, trad. franç.).

<sup>2</sup> Gemelli Carreri, dans son *Giro del Mondo*, décrit le *Tavon* de la manière qui suit, et consacre sans doute bien des erreurs, mais aussi probablement quelques faits exacts. « C'est un oiseau de mer, noir et plus petit qu'une poule, mais qui a « les pieds et le cou assez longs : il dépose ses œufs dans les terres sablonneuses « où il a fait un trou, et se contente de les recouvrir de sable. Ces œufs sont de « la grosseur de ceux de l'oie. Les tavons pondent en mars, avril et mai, époque « où la mer est plus tranquille, et où les vagues ne s'avancent point autant sur le « rivage et puissent les noyer. Les matelots cherchent avidement ces nids le long « des bords de la mer : lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un « bâton, et prennent les œufs et les petits qui sont également estimés. » (*Hist. génér. des Voyages*, t. X, p. 411.)

Nouvelle-Guinée, et des îles environnantes, nous sont entièrement inconnues, et tout porte à croire que, vivant dans des forêts profondes et humides, ils n'abandonnent point au hasard leurs œufs et leurs petits. A l'espèce de *tavon*, jusqu'à ces derniers temps mal caractérisée, MM. Quoy et Gaimard ajoutèrent le *mégapode Freycinet* (fig. pl. XXXII), que nous trouvâmes très-communément à l'île de Waigiou, et le *mégapode la Pérouse* (fig. pl. XXXIII), qui provient des îles Mariannes et qu'on indique également aux îles Philippines, où il porte le nom de *tavon*. M. Temminck, dans ces derniers temps, a fait connaître une espèce d'amboine qu'il a nommé *mégapode à pieds rouges* ; il a indiqué l'analogie qui existe entre ces oiseaux, qu'il regarde comme les véritables représentants, dans les îles de la Polynésie, des *tinamous* des régions chaudes du nouveau continent. Nous ajoutons ainsi à ce genre, composé jusqu'à présent d'espèces essentiellement polynésiennes et asiatiques, le *mégapode Duperrey* et le nouveau genre *alecthelina*, qui a les plus grands rapports avec les mégapodes, et qui ne renferme qu'une seule espèce de l'île de Guébé, une des Moluques orientales.

Les mégapodes sont des gallinacées des régions chaudes, qui vivent dans les forêts des Moluques orientales et des îles Papoues, et qui pondent des œufs excessivement gros pour leur taille. On en connaît aujourd'hui quatre espèces.

#### 123° MÉGAPODE DUPERREY.

*Megapodius Duperreyi*, N.

*Mangoipe* dans la langue des Papous.

M. *capite cristato* ; *collo* , *pectore* , *abdomineque griseis et ardoisiaceis* ; *uropygio atro-rubente* ; *cristâ* , *alis et dorso rufis* ; *rostro pedibusque subalbidis*.

(Pl. XXXVI.)

Cet oiseau est à peine de la grosseur d'une perdrix. Ses tarses sont moins élevés que dans les deux espèces décrites ; il est aussi mieux proportionné dans ses formes. Sa longueur totale, du bout du bec à l'extrémité des ailes, qui sont plus longues que la queue, est d'un peu moins d'un pied. Les tarses sont forts, recouverts d'écailles, et longs de vingt lignes. Le doigt du milieu, y compris l'ongle, a dix-sept lignes ; celui de derrière en a quatorze, et l'ongle postérieur, à lui seul, en a sept. Le bec, légèrement renflé vers son extrémité, long de huit lignes, est de couleur jaunâtre. Les narines sont ovalaires, recouvertes d'une membrane garnie de très-petites plumes rudimentaires. Le tour des yeux est nu, mais moins que dans les autres espèces. Le cou est très-fourni de plumes. L'iris est rougeâtre. Une huppe très-épaisse recouvre la tête. Les plumes qui la composent se redressent vers l'occiput. Les ailes sont concaves, plus longues d'un pouce que la queue, et terminées en pointe dont la cinquième rémige est la plus allongée ; queue ovalaire, pointue, très-courte, composée de dix pennes petites. Les jambes sont grisâtres, et emplumées jusqu'au tarse. Les ongles légèrement courbés, aigus au sommet, planes inférieurement, sont bruns.

La huppe de notre mégapode Duperrey est de couleur brune fauve. Le cou, la gorge, le ventre et les parties latérales, sont d'un gris ardoisé. Les plumes du dos, et des couvertures des ailes, sont larges et d'un brun roux jaunâtre assez vif. Le croupion, le dessus de la queue et les plumes anales, sont d'un rouge ocracé. Les rémiges sont fauves en dehors, brunes en dedans, à tiges brun roux.

Le doigt du milieu est réuni au doigt interne par un rebord membraneux, qui manque entre lui et l'externe.

En comparant notre mégapode au ménure de la Nouvelle-Hollande, on ne peut se dispenser de reconnaître qu'il lie ce

dernier genre aux gallinacées, en formant un passage très-naturel. En effet, si on examine la place que les narines occupent, la forme générale du bec et des pieds, la nudité du tour des yeux, la membrane qui réunit les deux doigts externes, mais qui manque entre celui du milieu et l'interne ( ce qui est l'opposé chez le mégapode ), la même longueur des doigts entre eux, une analogie de forme dans les ongles, la plus grande longueur du postérieur, la concavité et la petitesse des ailes, tous ces caractères, en effet, coïncident pour assurer ce passage. Le mégapode appartient ainsi à un petit groupe naturel voisin des pigeons et intermédiaire aux passereaux et aux gallinacées.

Le mégapode Duperrey habite les forêts ombreuses de la Nouvelle-Guinée, sur le pourtour du havre de Doréry. Cet oiseau est craintif, court très-vite dans les broussailles, à la manière des perdrix dans les blés, et pousse un petit gloussement. Il a été tué par M. de Blois de la Calande, dans une chasse que nous fîmes avec cet officier; et, quoiqu'il soit rare, on en vit cependant plusieurs individus.

Nous n'observâmes le mégapode Freycinet ( *megapodius Freycinetii* ) que dans l'île de Waigiou. C'est en vain que nous essayâmes d'en conserver en vie dans des cages : ces oiseaux mouraient bientôt. Leur chair est noire, très-dure, et peu agréable à manger, quoique possédant un fumet que la cuisson développe. Les Papous nous en apportaient journellement à bord, et les nomment, ceux du havre d'Offack du moins, *manesaqué*.

#### 124° ALECTHÉLIE.

*Alethelia*, LESS.

Les caractères des mégapodes sont en grande partie applicables au sous-genre *alethelia* ( de *alectorhis*, poule, gallinacée, et de *helios*, soleil, équateur ), que nous formons pour y placer un

oiseau qui diffère des vrais mégapodes ou tavons par plusieurs traits distinctifs.

On peut ainsi définir les *alecthelia* : Bec petit, comprimé, pointu, à mandibule supérieure prolongée, à mandibule inférieure un peu renflée et plus courte ; narines à la base du bec, séparées par une arête étroite ; tête et front abondamment recouverts de plumes jusqu'aux narines ; tour des yeux garni de plumes courtes et serrées ; le doigt interne des trois doigts antérieurs un peu plus court que les deux autres ; membrane qui unit le doigt du milieu avec le plus intérieur, presque nulle ; queue nulle, sans aucune penne ; toutes les plumes du corps, moins celles des ailes, composées de barbes lâches, ciliées très-finement sur chaque tige.

Une seule espèce provenant des Moluques orientales appartient à ce sous-genre.

125° ALECTHÉLIE D'URVILLE.

*Alecthelia Urvilii*, LESS.

*A. corpore, capite, dorso abdomineque, brunneo-fuliginosis ; gulâ cinereâ ; alis rotundatis, brunneis, linneis fulvis intersectis ; rostro, pedibusque griseo-albidis.*

(Pl. XXXVII.)

La corvette *la Coquille* était à plus de deux milles de l'île de Guébé, l'une des Moluques, lorsque, le 14 août 1824, une forte brise, soufflant du côté de terre, apporta à bord l'espèce que nous décrivons, et qui paraissait accablée de lassitude.

La longueur totale de cet oiseau, du bout du bec à l'extrémité des ailes, est de cinq pouces quatre lignes. Les tarses ont quatorze lignes, le doigt du milieu dix, celui de derrière huit, les ongles cinq, le bec six.

Ramassé dans ses formes, très-recouvert de plumes lâches et peu serrées, l'Alethélie présente sur l'occiput un faisceau de plumes allongées, qui revêtent cette partie d'une manière très-épaisse. La teinte générale de cet oiseau est brune fuligineuse, plus foncée en dessus. Le ventre et la gorge sont d'un brun légèrement roussâtre; la gorge est cendrée. Les ailes sont concaves, arrondies, à pennes entièrement brunes; les deuxième, troisième et quatrième étant égales. Le dessus est brun, et parsemé de lignes en zigzag ou irrégulières, peu prononcées, d'un jaune roux. Les rectrices caudales sont remplacées par des plumes très-lâches, composées de barbes très-fines, hérissées chacune de barbules très-tenues, très-rapprochées, présentant beaucoup d'analogie avec celles du casoar (n° 6, pl. LXVII, Atlas de Péron), et qui, implantées dans le croupion de la même manière, ne composent la queue de cet oiseau que d'une touffe plumeuse. Nous remarquerons à cet effet que, comme le casoar, toutes les plumes de cet oiseau, moins celles des ailes, sont composées de tiges multiples, très-grêles et très-molles, et garnies de barbules égales et très-fines, plumes qu'on pourrait appeler *multirachidées*.

Le bec est grisâtre, de même que les pieds. Le doigt interne est un peu plus réuni à celui du milieu que l'externe. Les ongles légèrement recourbés, aigus, convexes en dessus, concaves en dessous, sont bruns. L'iris est rougeâtre.

Cette espèce qui provient de l'île de Guébé, placée immédiatement sous l'équateur, est sans doute propre aux terres voisines, telles que la grande et belle île d'Halamira ou de Gilolo, si peu connue et si peu étudiée par les naturalistes.

Le nom de cet oiseau rappelle celui de M. D'Urville, capitaine de vaisseau, botaniste instruit, connu par des travaux d'un grand mérite dans plusieurs expéditions, et commandant la corvette l'*Astrolabe* dans son voyage de découvertes.

## 126° COLOMBE ZOÉ.

*Columba Zoeæ*, LESS.*Manangore* dans la langue des Papous.

*Capite, genis, abdomineque griseis; jugulo cinereo; collo et pectore griseo-vinaceis; dorso et tectricibus alarum brunneo-rubris; uropygio, remigibus caudâque suprâ splendide viridibus; cingulo atro pectus cingente; plumis ani rubro variegatis; caudâ infrâ ocraceâ; rostro nigro, et pedibus sanguineis.*

(Pl. XXXIX.)

La colombe Zoé est de la taille du pigeon domestique; sa longueur totale est de seize pouces, y compris la queue qui en a quatre.

La nature semble avoir pris plaisir à revêtir des couleurs les plus douces ou les plus éclatantes la parure des colombes qui partout se font remarquer par des teintes empruntées à celles des métaux les plus précieux. La colombe Zoé, très-remarquable parmi les espèces les plus belles de ce genre, est de la grosseur du pigeon de volière. Sa longueur est d'environ seize pouces, y compris la queue qui en a quatre, et qui est rectiligne. Le bec est noir, ainsi que le rebord qui forme un cercle membraneux à l'œil. Les pieds sont d'un rouge de sang; les tarses sont robustes et emplumés jusqu'à moitié. Le front, le sommet de la tête et les joues, sont d'un gris cendré un peu foncé: le dessous de la gorge est blanchâtre ou d'un gris clair. Le cou, jusqu'au dos, la poitrine, sont d'un gris vineux d'égale teinte; une bande étroite, noire, entoure le corps, et tranche, au commencement de l'abdomen, avec le gris cendré qui le recouvre. Les plumes anales et celles du dessous de la queue sont rouges et terminées, au milieu de leur extrémité, par des taches arrondies blanches, ce qui leur donne un aspect émaillé. Le dos et la partie

moyenne des ailes sont d'un rouge-brun foncé. Les rémiges, le croupion et le dessus des plumes de la queue, sont d'un vert éclairant et doré. Le dedans des pennes est brun. Le dessous de la queue est fauve rougeâtre.

Nous tuâmes cette colombe dans un *eugenia*, où se rassemblaient un grand nombre de lorris, près le village de Doréry, à la Nouvelle-Guinée. Sa chair est parfumée, et nous trouvâmes dans le gésier des fruits entiers de l'arbre sur lequel elle était posée avant sa mort. Les Papous la nomment *manangore*.

Quoique plusieurs naturalistes semblent blâmer avec amertume toute nomenclature qui n'est point consacrée directement à des savants qui cultivent ou qui ont rendu des services à la branche de la science dont l'objet à nommer fait partie, nous pensons que le voyageur qui a consacré plusieurs années de sa vie à exécuter un voyage, qui n'est jamais sans grandes misères et sans moments épineux, a bien le droit d'imposer, au lieu d'un nom souvent fort insignifiant, celui d'un être qui lui fut cher, et qui mérita constamment, et sa vénération, et le souvenir le plus religieux. Cette colombe est consacrée à la mémoire d'une épouse expirée à l'aurore de la vie.

#### 127° COLOMBE DU CHILI.

*Columba araucana*, LESS.

*C. capite, dorso, jugulo et abdomine rubro-ocraceis; alis, uropygio cinereis; pennis majoribus brunneis, cum lineâ tenui luteâ; caudâ griseâ, albido-cinereâ extremitati; squammis metallicis super collum; rostro nigro; pedibus flavis.*

(Pl. XL.)

Sous le nom de *columba melanoptera*, le P. Molina<sup>1</sup> ne dé-

<sup>1</sup> Histoire naturelle du Chili.

crit qu'une seule colombe comme propre au Chili, et la deuxième espèce qu'il y mentionne, ne diffère point, dit-il, de la tourterelle d'Europe. Celle à laquelle nous imposons le nom de colombe araucanienne, provient des bois environnant le petit port de Talcahuano, dans la province de la Concepcion, sur le boulevard du territoire des farouches et belliqueux Araucanos.

Cette espèce vient naturellement se ranger près de la colombe à queue annelée, *columba caribæa*, Lath., de la Jamaïque et de Porto-Ricco, où l'indiquent Browne et Maugé; mais elle se rapproche surtout de la colombe à nuque écaillée (*C. portoricensis*, Temm.), et de la colombe picazuro de Vieillot, ou picazu de d'Azara, qui habite le Paraguay.

La colombe araucanienne a un pied de longueur totale; il s'en faut d'un pouce que les ailes soient aussi longues que la queue, qui a quatre pouces. La grosseur du corps est à-peu-près celle de notre ramier commun. Le bec est assez fort, et noir. Un espace nu, rougeâtre, entoure l'œil. Les pieds sont jaunes et les ongles noirs. Les doigts sont débordés par une membrane, plus élargie que dans plusieurs autres espèces. Le doigt du milieu est plus allongé que les deux autres, et a dix-huit lignes.

Cette colombe porte la livrée sombre des climats tempérés; elle ne présente point ces nuances heureusement fondues et combinées qu'offrent les colombes des climats chauds. Cependant, en examinant en détail les couleurs qui teignent ses diverses parties, on leur trouve encore une harmonie et des reflets qui flattent l'œil.

Un demi-collier de plumes écailleuses occupe la partie postérieure du cou. Brunes au milieu, plus claires sur leur bord, la lumière leur donne quelques teintes irisées et un peu chatoyantes. Le dessus de la tête, le cou, la poitrine, l'abdomen, les couvertures des cuisses, la portion supérieure du dos, sont d'un rouge de rouille, ou ferrugineux légèrement lustré, parfois

mêlé d'un peu de gris. Le dos et le croupion, ainsi que les plumes scapulaires supérieures et moyennes, sont gris-cendré. Les grandes pen̄nes des ailes sont brunes, à tige rousse, bordées en dehors d'un petit liséré jaune : elles sont cendrées en dessous. La queue est carrée ou presque rectiligne, à pen̄nes égales, cendrées en dessus. Cette teinte augmente et passe au brun de manière à former une bande de cette couleur à un peu moins d'un pouce de son extrémité qui est d'un gris clair. Le dessous est d'un brun uniforme, également terminé par la bande grisâtre. Les couvertures inférieures de la queue sont mélangées de gris cendré et de rouge ocracé.

Cette colombe est abondante dans les bois de la presque île de Talcahuano, et, comme elle mange souvent des baies aromatiques, sa chair en contracte un excellent goût, qui la fait estimer.

#### 128° COLOMBE OCÉANIQUE.

*Columba oceanica*, LESS.

*Moulouesse* ou *mouleux* dans la langue des naturels d'Oualan.

*C. dorso*, *alis caudâque æneo-viridibus*; *capite et collo ardoisiaceis*; *gulo*, *pectoreque cinereis*; *abdomine ferrugineo*; *rostro nigro et pedibus rubris*.

(Pl. XLI.)

Remarquable par la pureté de ses teintes adoucies, ou par le vert métallique des ailes ou de son manteau, la colombe muscadivore, très-bien figurée dans le superbe ouvrage de M. Temminck et de M<sup>me</sup> Knip, et aussi dans la Zoologie de l'*Uranie*, paraît se rapprocher singulièrement par l'ensemble des formes de la colombe que nous décrivons sous le nom d'*océanique*. Celle-ci en diffère toutefois par la taille, qui est d'un tiers moindre, et par la distribution de quelques couleurs. La muscadi-

vore vit plus particulièrement dans les Moluques orientales, et surtout à la Nouvelle-Guinée et à Waigiou, tandis que l'océanique peuple abondamment le petite île d'Oualan, au milieu de l'immense archipel des Carolines, et paraît exister aux îles Pelew où la mentionne Wilson sous le nom de *cyep*. Il serait donc fort possible que cette espèce se fût aussi répandue sur les îles Philippines, et à Magindanao.

La colombe océanique ne mange point de muscades; elle vit d'une baie fort abondante dans les bois touffus de la petite île d'Oualan, et n'est jamais inquiétée par les naturels. Sa longueur totale est de quatorze poudces, y compris la queue qui en a cinq.

Le bec, long d'un pouce, est noir, fort, et surmonté à sa base d'une caroncule arrondie et très-noire. Les pieds sont forts et d'un rouge-orangé vif. Les tarses sont emplumés presque jusqu'aux doigts, qui ont un rebord assez développé. Les ailes sont aiguës, et n'ont qu'un pouce de moins que la queue, qui est à-peu-près rectiligne.

Les plumes du front, des joues et de la gorge, sont d'un blanchâtre mêlé de gris. La tête et le derrière du cou sont d'un gris ardoisé assez foncé. Le manteau, le croupion, les couvertures des ailes, les grandes pennes et celles de la queue, sont d'un vert métallique uniforme, passant au brun sur les rémiges et les rectrices. La poitrine et le haut de l'abdomen sont d'un gris avec une teinte de rouille. Le ventre, les plumes anales, les couvertures des cuisses et du dessous de la queue, sont d'un rouge-ferrugineux foncé. Le dessous des pennes de la queue est vert-rougeâtre clair.

C'est très-probablement cette espèce, très-peu éloignée d'ailleurs de la *colombe muscadivore*, que mentionne Forster, qui observa dans l'île de Tanna, l'une des Hébrides, un pigeon mangeur de muscades (t. III, pag. 179, in-4°, *deuxième Voyage de Cook*) de même espèce que celui des îles des Amis ou de Tonga.

## 129° COLOMBE GÉANT.

*Columba spadicea*, LATH.

*Koukoupa*, dans la langue des Nouveaux Zélandais.

*Columba spadicea*, TEMM., *Pigeons*, pl. I.

*C. capite, collo, dorso, caudâ, alisque aureo-virescentibus; abdomine niveo; caudâ infrâ brunneo; rostro et pedibus rubescentibus.*

Le nombre des espèces qui viennent se classer naturellement dans le genre *Columba* est considérable, surtout sous l'équateur; mais les terres de l'Océanie et de l'Australie n'ont pas peu contribué à l'augmenter encore. Celle que nous rappelons ici, en rectifiant les descriptions qui en ont été faites, et dont nous tuâmes plusieurs individus dans les alentours de l'immense baie des Iles, décrite primitivement par Latham (*Index Orn. supp. Sp. 7*), et figurée par M. Temminck, dans son histoire des pigeons, offre cependant quelques légères différences, et c'est pour cela que nous en présenterons une rapide esquisse.

Cette espèce si remarquable par la couleur verte métallique qui la colore, a seize pouces et demi de longueur totale. Sa taille est celle du pigeon ordinaire. Sa queue, longue de six pouces, est à-peu-près rectiligne ou légèrement échancrée au milieu. Le bec est un peu renflé près la pointe de la mandibule inférieure: il est d'un rouge de carmin brillant à sa base, ainsi que les pieds, dont les tarses sont emplumés jusqu'aux doigts. Les yeux sont entourés d'une membrane d'un rouge vif, et l'iris est de la même couleur.

Toutes les parties supérieures de cet oiseau, le dos, le croupion, le dessus des ailes, la gorge, jusqu'à la poitrine, sont d'une teinte verte chatoyante à laquelle se mêlent des reflets rouges de cuivre de rosette, affectant des nuances irisées et

brillantes plus sombres sur les grandes pennes. La poitrine, le ventre et les plumes anales et des tarses, sont d'un blanc pur. Le dessus de la queue est d'un brun légèrement verdâtre, et le dessous est d'un brun plus foncé en dedans et à l'extrémité.

Cette brillante colombe dont la chair est excellente est très-multipliée dans les bois des environs de la baie d'*Ipiripi* ou des Iles. La première que nous nous procurâmes fut tuée et remise à l'expédition par M. de Blois de la Calande, un des officiers de la corvette *la Coquille*. *Toui*, chef de l'hippah de *Kaouera*, près duquel nous étions mouillés, nous en apporta ensuite plusieurs fois à bord. Celle que décrivit Latham sous le nom de *chesnut-shouldered pigeon*, provenait de l'île de Norfolk, peu éloignée de la Nouvelle-Zélande, et M. Temminck indique aussi les îles des Amis ou de Tonga comme la patrie de cette belle espèce. Nous sommes autorisés à penser toutefois qu'elle ne doit point s'y trouver. En général, l'indication des objets apportés par les particuliers de plusieurs contrées lointaines n'est jamais précise, et on ne saurait trop avoir de réserve à ce sujet. Nous en avons eu fréquemment de nombreux exemples.

### 130° COLOMBE AMARANTE.

*Columba puella*, Less., *Bullet. des scienc. nat.*, n° 3, pag. 400, mars 1827.

*Var.* A? de la *columba magnifica* de Temminck; *mapouha* dans la langue des Papous.

*C. minor*; capite, colloque subalbido-griseis; dorso, alis caudâque suprâ lætè virentibus; gulis aureis super alas; pectore et collo ante, abdomine rubro-amaranthinis; ani plumis flavis; pedibus nigris; rostro plumbeo.

Parmi les espèces nombreuses et à riche livrée de l'intéressante famille des colombes, la *magnifique* est remarquable par

sa grande taille ; et celle que nous décrivons , et qui lui ressemble parfaitement par toutes les teintes de son plumage , en diffère seulement par des proportions qui sont de moitié moindres. Ainsi, vivant dans la Nouvelle-Galles du Sud et sous une zone beaucoup plus froide, la *colombe magnifique* acquiert des proportions robustes, tandis que l'*Amarante*, affectant dans son plumage l'imitation la plus servile, et très-commune sous les zones brûlantes de l'équateur, n'y a conservé que des formes grêles et délicates.

C'est à la Nouvelle-Irlande et à la Nouvelle-Guinée que nous observâmes la colombe amarante, dans les forêts vierges des alentours du port Praslin et du havre de Doréry. Elle a la tête et le cou de couleur grise ou plutôt d'un cendré blanchâtre. Le dos, les ailes et le dessus de la queue, sont d'un vert agréable et changeant. Les grandes plumes alaires sont d'un vert noir. Des gouttes arrondies, formant une ligne sur les couvertures moyennes, sont d'un jaune doré très-vif, et se terminent par une tache élargie et ovalaire sur les deux dernières plumes moyennes. Les côtés de la gorge sont verts ; une large bande d'un beau rouge amarante prend naissance au tiers supérieur du cou, en avant, descend sur la gorge en s'élargissant, et occupe tout le dessous du corps jusqu'aux cuisses. Les plumes de la région anale sont du jaune le plus pur ; les couvertures inférieures de la queue sont verdâtres, et le dessous des plumes est brun. Les ailes, en dedans, sont jaunes et d'une belle teinte de rouille à la naissance des grandes plumes. Le bec est noirâtre à sa base, et blanc rosé à son extrémité. Les pieds sont d'un brun noir.

La colombe amarante ne forme sans doute qu'une variété de la *magnifique*, elle n'a toutefois que onze pouces de longueur totale. Le bec, du front à sa pointe, a six lignes, et la queue, qui est arrondie, a quatre pouces huit lignes. Nous n'avons point figuré cette jolie espèce, parce qu'elle ne diffère point par

les couleurs de la *columba magnifica* de la CLXIII<sup>me</sup> planche de M. Temminck, qu'elle représente en miniature. Cette dernière, dont nous avons rapporté plusieurs beaux individus, n'est point rare à *New-Castle* aux environs du port Jackson, à la Nouvelle-Hollande.

131° TOURTERELLE BLEU-VERDIN.

*Columba cyanovirens*, LESS.

*Manasope*, dans la langue des Papous.

*C. viridis; occipite cæruleo; maculis cyaneis super alas; abdomine luteo-albido; remigibus bruneis, luteo marginatis; rostro nigro; pedibus rubro-luteis.* Mas.

*C. omninò viridis; fronte et gulo cinereis; maculâ rubrâ pectori; plumis griseis sub alas; ani plumis albo et luteo variegatis; rostro subalbido, et pedibus rubro-luteis.* Foemina?

(Pl. XLII, fig. 1 (mâle), et fig. 2 (femelle?).

Cette tourterelle habite les forêts profondes et encore vierges de la Nouvelle-Guinée. C'est dans les environs du havre Doréry que nous nous en procurâmes plusieurs individus. Leur roucoulement sourd se faisait entendre fréquemment sur les grands arbres, au milieu des lianes qui les enlacent, et tout indique que l'espèce y est commune.

Le bleu-verdin a de longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, huit pouces six lignes. Le bec est mince et noir; l'iris d'un rouge brun; les tarses courts et presque entièrement emplumés. Les doigts, garnis d'un rebord membraneux, sont d'un jaune-orangé vif. La tête, le croupion, le dessus du corps, des ailes et de la queue, sont d'un vert-pré agréable. Une large calotte d'un beau bleu-indigo couvre l'occiput. Des taches bleues allongées occupent le centre des plumes sub-alai-

res, qui sont bordées d'une ligne étroite jaune. La partie interne et cachée des mêmes plumes est brune. Les rémiges sont entièrement brunes, et bordées, à leur portion extérieure, d'une ligne d'un jaune serin.

La queue est carrée et rectiligne. Les pennes qui la composent, au nombre de quatorze, sont brunes à l'extrémité, blanches en dessous, d'un vert analogue à celui du dos en dessus, passant au noir au milieu, chacune d'elles se terminant en dedans par une tache blanche. Les deux plus extérieures sont noirâtres, bordées de jaune extérieurement, ainsi que les deux ou trois suivantes. Leur tige est brune. La gorge, jusqu'à la moitié du cou, est d'un gris cendré. La poitrine est d'un vert grisâtre. Le ventre et les flancs sont d'abord d'un vert mêlé de quelques petites bordures jaunes, puis une large plaque d'un blanc jaunâtre les recouvre, et s'étend de chaque côté en formant une sorte de ceinture. Les plumes qui revêtent les cuisses sont vertes, celles de l'anus sont blanches et jaune pâle : les tectrices du dessous de la queue sont jaunes mélangées de vert.

Un autre individu que nous nous procurâmes était un peu plus petit que l'espèce précédente, dont il est probablement la femelle ou peut-être le jeune âge. Le bec est blanchâtre, et les pieds sont de couleur orangée. Le plumage entier est d'un vert-pré, mêlé de quelques nuances bleues sur les ailes, mais la calotte indigo n'existe point. Les autres différences qu'on remarque sont d'avoir le front cendré comme la gorge; d'offrir une tache d'un rouge ferrugineux au milieu de la poitrine, d'avoir quelques plumes d'un gris blanc sur les grandes couvertures des ailes, l'abdomen uniformément d'un vert mêlé de jaunâtre. Du reste, la disposition des teintes générales du corps et des ailes, de la queue et de leurs couvertures inférieures, ainsi que des plumes anales, est parfaitement analogue.

GALLINACEES.

---

## 132° TALÉGALLE.

*Talegallus*, LESS.

L'oiseau qui sert de type à ce nouveau genre a été découvert dans les forêts de la Nouvelle-Guinée. Il est entièrement noir, de la taille d'une poule commune, et retrace quelques-unes des formes des talèves ou porphyryons : aussi est-ce pour rappeler ces analogies que nous avons forgé le mot hybride *talégalle*. Ce genre est très-remarquable, et doit prendre place à côté des peintades (*numida*), dans les gallinacées. Les caractères que nous assignons aux talégalles sont les suivants :

Le bec est très-robuste, très-épais, de la longueur de la tête, comprimé en dessus, à mandibule supérieure convexe entamant les plumes du front. Les narines sont latérales, ovalaires, oblongues, percées dans une membrane large. La mandibule inférieure est moins haute, mais plus large que la supérieure, presque droite en dessous, obliquement taillée en bec de flûte à sa pointe, à bords lisses, à branches écartées à la base, et l'écartement rempli par une membrane garnie de plumes. Les joues sont entièrement nues; la tête et le cou garnis de plumes à barbules simples. Les ailes sont arrondies, médiocres; la première penne très-courte, la deuxième un peu plus longue, la troisième la plus longue de toutes, les quatrième et cinquième diminuant de longueur après la troisième; queue assez longue, arrondie, composée de douze rectrices. Les tarses sont assez robustes, médiocrement longs, garnis de larges scutelles en avant; doigts assez longs, celui du milieu le plus allongé, l'externe le plus court, les trois de devant garnis à leur naissance d'un re-

bord membraneux plus large entre le doigt externe et médian ; ongles convexes, aplatis en dessous, légèrement recourbés et médiocrement robustes. Le pouce est long, appuyant en entier sur le sol, et garni d'un ongle également robuste.

133° TALÉGALLE DE CUVIER.

*Talegallus Cuvieri*, LESS.

*T. rostro incarnato ; pedibus subflavis ; corpore toto nigro.*

( Pl. XXXVIII. )

Le Talégalle a quinze pouces de longueur totale, et, dans ces dimensions, la queue entre pour cinq pouces, et le bec pour treize lignes. Les tarses ont, du genou à la première articulation du doigt du milieu, deux pouces cinq lignes, et le doigt médius, qui est le plus long, a moins de deux pouces. Les ailes, amples et concaves, dépassent à peine le croupion. Leurs rémiges, de même que les rectrices, sont larges assez résistantes, à tiges minces mais fermes et luisantes.

Le bec robuste et dur de cet oiseau, les joues dénudées, l'ouverture du conduit auditif non revêtue de plumes épaisses, le cou garni de petites plumes décomposées et comme poilues, donnent au talégalle un aspect particulier qui, sous ce rapport, le fait ressembler à certains mégapodes. Ses tarses sont forts, très-réticulés, et terminés par des ongles robustes bien que médiocres. Ils sont colorés en jaune assez intense, et semblent indiquer que la vie de cet oiseau se passe aussi bien sur le sol, dans les broussailles, à la manière des gallinacées domestiques, qu'à voler d'arbre en arbre lorsque sa sécurité est compromise.

Cet oiseau a le bec d'un jaune rosé assez vif, et la peau nue des joues jaune. Les petites plumes courtes et rares de la tête et du cou, plus épaisses sur l'occiput où elles affectent une teinte brune, sont partout ailleurs d'un gris brunâtre. Elles sont

à barbes munies elles-mêmes de barbules d'une extrême finesse. Toutes les plumes sur le corps aussi bien qu'en dessous, les rémiges et les rectrices, sont d'un noir brun assez intense.

Cet oiseau a été tué par M. Bérard, lieutenant de vaisseau, dans les forêts des alentours de Doréry, à la Nouvelle-Guinée, et cet officier a bien voulu en enrichir nos collections. Les Papous le nomment *mangoipe*.

## ECHASSIERS.

---

134° CASOAR ÉMEU OU A CASQUE.

*Casuarus emeu*, LATH., *Synop.* pl. LXXI.

*Struthio casuarius*, L.; BRISSON, t. V, pl. I, fig. 2.

Le *casoar*, BUFF. *Enl.* 313; FRISCH., pl. CV; MARÉCH. *Ménag. du Muséum*.

*Casuarus galeatus*, VIEILL. *Gal.*, pl. CCXXV.

Le premier Casoar qui parut en Europe y fut apporté par les Hollandais, en 1597. C'est un oiseau massif dont la tête est surmontée d'un casque osseux, dont la face est recouverte de peau nue vivement colorée en bleu ou en violet, à pendeloques charnues imitant celles du dindon. Ses plumes sont lâches, noirâtres, assez analogues à des poils effilés. Sa taille est d'environ cinq pieds de hauteur totale. Les plumes de la région anale, remplacent la queue et sont tombantes.

Le casoar est un oiseau stupide, glouton, vivant de fruits, d'herbes et même de petits animaux. Dans l'Inde on l'élève en domesticité, et l'époque des amours est marquée chez le mâle par une sorte d'effervescence qui le rend furieux et méchant. La femelle pond trois œufs verdâtres pointillés, qu'elle couve

pendant la nuit, l'espace d'un mois. Les jeunes ont leur plumage d'un roux clair mêlé de grisâtre. Cet oiseau court avec une grande rapidité et se défend des chiens avec courage à l'aide de ses pieds. On le trouve dans les îles Moluques à Cérám, à Bourou, mais surtout à la Nouvelle-Guinée. Il vit le plus habituellement par couples solitaires.

135° ÉMOU PAREMBANG.

*Dromaius ater*, VIEILL., *Gal.* pl. CCXXVI.

*Casuarus Novæ-Hollandiæ*, LATH.; PÉRON, *Voy. aux terres australes*, pl. XXXVI; WHITE'S *Journ.*, pl. à la pag. 129.

*New-Holland Cassowary*, PHILLIPP, *It. to Botany-Bay*, p. 271; CUV. *Reg. an.* t. I, pag. 497; SHAW, *Nat. misc.* pl. XCIX.

Sa longueur est d'à-peu-près sept pieds. Son plumage est très-épais, très-fourni et brunâtre. Les jeunes ont une livrée grisâtre, sur laquelle se dessinent quatre bandes d'un roux vif.

Les plumes sont remarquables par les deux tiges centrales qui s'unissent à leur base, et qui portent des barbes le plus souvent simples ou parfois garnies de barbules très-courtes. Ses formes sont lourdes et massives, son dos voûté; le tour des yeux, les joues et les côtés du cou, sont recouverts d'une peau dénudée, violâtre. Le dessus de la tête est revêtu de plumes rares, simples et comme poilues.

White dit que l'émou n'a point de gésier, que son foie est très-petit, mais que la vésicule du fiel est très-large; que son tube digestif a près de six aunes anglaises de longueur. Il trouva l'estomac d'un individu rempli de six à sept livres de fleurs, de baies et d'herbages de toutes sortes, et il ajoute que sa chair lui parut avoir le goût de viande de bœuf.

M. Knox a publié un fort bon mémoire sur l'anatomie de l'émou comparée à celle du casoar (*Edimb. philos. Journ.*, n° 19,

janvier 1824), d'où il résulte que cet oiseau a la plus grande analogie dans la structure de plusieurs de ses viscères avec l'autruche. Une large poche membraneuse est formée par la dilatation de l'œsophage, qui aboutit à un gésier très-peu apparent. Le tube intestinal a seize pieds environ de longueur. Le cloaque paraît servir uniquement de réservoir à l'urine. La trachée-artère très-longue, se trouve composée d'anneaux qui, au cinquante-deuxième cercle, s'ouvrent dans une immense poche musculuse dont l'usage est problématique. Les os du carpe, suivant M. Wagner, manquent chez l'émou, et les os de l'avant-bras supportent immédiatement le métacarpe.

Les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud donnent à l'émou le nom de *parembang*. C'est un oiseau farouche, courant très-vite, dont la race inoffensive diminue chaque jour aux environs de Sydney, et qu'ont relégué au-delà des Montagnes Bleues les défrichements des colons.

#### 136° PLUVIER A CALOTTE ROUGE.

*Charadrius pyrrhocephalus*, LESS.

Cette espèce nouvelle tient le milieu entre le petit pluvier à collier et le pluvier masqué. Elle habite les terres les plus avancées dans le Sud, et nous l'observâmes sur les côtes désertes des îles Malouines. Ses mœurs sont solitaires, et elle court sans cesse sur le rivage en poussant un petit cri.

Le pluvier à calotte rouge a sept pouces de longueur totale. Les ailes dépassent la queue de quatre à cinq lignes. Le bec est noir, assez fort, et les pieds sont d'un brun rougeâtre. Le front est recouvert par un bandeau blanc, qui s'étend jusqu'à l'œil, et occupe les joues et la gorge. Un bandeau noir surmonte le précédent, passe au dessus de l'œil, descend sur les côtés du cou, et se confond avec le premier collier, qui est d'un noir vif

assez large. Le milieu de la poitrine est également blanc, et une large ceinture noire sépare cette partie du ventre et des couvertures inférieures de la queue, qui sont aussi d'un blanc de neige. Le dessus de la tête est recouvert d'une calotte d'un roux brun ; une bande d'un roux fort vif la circonscrit, descend sur les côtés du cou, et forme un demi-collier de cette couleur sur sa partie postérieure. Le dos, le croupion, les couvertures des ailes, sont d'un brun gris, ainsi que les pennes moyennes de la queue, tandis que les plus extérieures sont blanches. Le moignon de l'aile est aussi varié de brun et de blanc.

Pendant notre séjour aux Malouines, de novembre en décembre, les jeunes n'étaient couverts que de duvet, ce qui ferait supposer que cet oiseau ne couve qu'en octobre.

Le pluvier à calotte rouge est sans doute l'espèce mentionnée, t. XXIII, pag. 31, de l'édition des œuvres de Buffon par Sonnini, sous le nom de pluvier des îles Falkland, *charadrius falklandicus* de Latham. Cependant cet auteur n'indique qu'un collier noir, et quelques autres couleurs du plumage paraissent d'ailleurs être différentes.

137° VANNEAU A ÉCHARPE.

*Vanellus cinctus*, LESS.

*Tringa Urvillii*, GARNOT, *Remarq. sur la Zool. des Malouines* (*Ann. Sc. nat.*, janvier 1826).

*V. capite, dorso, alis, uropygio caudâque insuper fusco-cinereis et brunaceis ; gulâ, genis, necnon fronte griseis ; fasciâ albâ oculos suprâ ; inter ocraceum pectus et niveum ventrem zonâ atrâ ; rostro nigro ; pedibus sub-viridibus.*

(Pl. XLIII.)

Ce petit vanneau, qui habite les îles désertes des Malouines, est très-familier. Il fréquente les vastes prairies de ces îles antarctiques aussi bien que les rivages des baies qui en morcellent

le pourtour. Il aime se placer sur les singulières éminences que forme le *bolax* de Commerson, *l'hydrocotyle gummifère* des botanistes, en poussant, d'une voix forte et pendant quelques instants, des cris vifs et pressés.

Du bout du bec à l'extrémité de la queue, ce vanneau a huit pouces de longueur totale. Le bec a huit lignes, les tarses dix-huit lignes, le doigt du milieu un pouce. Les ailes, qui se terminent en pointe, sont plus longues que la queue.

Sans être revêtu d'un plumage brillant, la livrée de ce vanneau est cependant agréable. Le dessus du corps est en entier d'un gris fauve uniforme, qui s'étend sur le croupion et sur les pennes moyennes de la queue. Cette teinte est plus foncée sur la tête, où elle forme une sorte de calotte. Le front, à la base du bec, de même que les joues et la gorge, sont d'un gris cendré. Un bandeau d'un blanc pur naît au-dessus du front, contourne l'œil, et se rend derrière la tête sans se réunir à celui du côté opposé. Le bec est noir; l'iris rougeâtre. Sous les couvertures on remarque quelques plumes blanches, et les rectrices extérieures de la queue sont également blanches. Le dessous de ces parties, ainsi que les tectrices et le ventre, offrent également la teinte blanche, tandis que quelques plumes fauves enveloppent les jambes. La poitrine est d'un rouge ocracé, et est séparée du blanc pur de l'abdomen par une ceinture assez large d'un noir vif. Les pieds sont verdâtres.

#### 138° HUITRIER AUX PIEDS BLANCS.

*Ostralega leucopus*, LESS.

*Hæmatopus leucopus*, GARN.

Cette espèce que Bougainville avait indiquée sous le nom de *pie de mer*, dans sa description des îles Malouines, fut prise par Buffon pour l'espèce d'Europe. Elle vit de patelles, de petits

vers, et court sans cesse sur les grèves des îles antarctiques. Son iris est d'un jaune brillant, cerclé de rose. Sa taille, comme les teintes de son plumage, sont parfaitement analogues à l'espèce commune d'Europe; mais son bec diffère de la forme de celui des espèces connues parce qu'il est arrondi, et ses pieds sont parfaitement blancs. Bougainville, en parlant de cette sorte d'huître, avait dit dans son livre (*Voyage autour du monde*, pag. 71): « Cette pie de mer a le bec d'un rouge de corail et les pattes blanches. »

139° HÉRON PHAÉTON.

*Ardea heliosyla*, LESS.

*A. corpore brunneo, rufo, lineato suprâ; lineis nigris et fulvis infrâ; gulâ et abdomine albidis; pedibus luteis.*

(Pl. XLIV.)

Ce héron, de la section des butors, a deux pieds de longueur totale : le bec entre dans ces dimensions pour trois pouces deux lignes, mesuré du front à sa pointe; il est robuste, fortement caréné en dessus, et les narines, en scissure étroite, s'ouvrent dans une membrane tendue sur les fosses nasales profondes et en rainure, qui en sillonnent les côtés. La mandibule supérieure est noirâtre, tandis que l'inférieure est de couleur de corne. Les tarses sont alongés, grêles, d'un beau jaune. Les ailes sont très-amples et très-concaves, dépassant à peine le croupion, et ne s'étendant que jusqu'au milieu de la queue, qui est courte et arrondie. La membrane nue qui entoure les yeux est d'un jaune serin uniforme.

Une calotte noire revêt la tête; tout le plumage en dessus est d'un brun noir plus ou moins foncé, que relèvent des rayures assez larges, rubanées, disposées dans le sens transversal

des plumes, et d'un jaune ferrugineux clair. Chaque plume se trouve ainsi rayée en travers, et, sur les barbes brunes, de trois à quatre raies souvent interrompues au milieu, d'abord blanches, puis rouille. Sur le dos, le croupion, les rectrices et les rémiges, ces bandelettes deviennent inégales, interrompues, comme des taches oblongues, qui passent au blanc légèrement teinté de roussâtre. Les ailes aussi bien que la queue en dessous sont brunes vermiculées ou rayées de blanchâtre. Comme à tous les hérons de la section des butors, le Phaéton a les plumes de l'occiput et de la partie postérieure du cou larges, lâches, et formant une sorte de parure flottante sur cette partie.

Les joues sont brunes, rayées de blanc. La gorge et le menton sont d'un blanc pur. Le cou, en devant et sur les côtés, la poitrine, et jusqu'à la moitié du ventre, sont d'abord alternativement rayés de noir et de blanc roux par raies de même largeur, puis, à mesure qu'on avance sur l'abdomen, le roux se fonce en teinte, et domine d'autant plus que le brun s'efface. Le bas-ventre, les flancs, la région anale et les couvertures inférieures sont d'une couleur rouille très-claire.

Ce héron fut tué par M. Roland sur les rivages du havre de Doréry à la Nouvelle-Guinée. Les Papous le nomment *man-soihéme*.

#### 140° CHIONIS.

##### *Chionis*, FORST.

Forster, le premier<sup>1</sup>, décrivit ce genre sous le nom que nous lui conservons. Plus tard, Gmelin et Latham le changèrent en celui de *vaginalis*, que M. Dumont remplaça par la dénomination de *coléorampe* (*Dict. sc. nat.* t. X, pag. 35). La seule es-

<sup>1</sup> *Enchiridion historię naturali*, Halæ, 1788, p. 37, genre 56.

pèce que l'on connaisse est un oiseau des plus remarquables, et qui a pour caractères :

Un bec fort, gros et dur, conico-convexe, comprimé sur les côtés, fléchi vers la pointe. La base de la mandibule supérieure est à moitié recouverte par un fourreau de substance cornée, découpé en avant et garni de sillons longitudinaux. Les narines sont placées au milieu du bec. Les pieds sont médiocres et même assez courts. Les doigts sont à demi bordés d'un rudiment de membrane, ou presque à demi palmés. La face est nue, mamelonnée chez les adultes. Les ailes sont éperonnées au poignet ; la deuxième rémige se trouve être la plus longue.

Ce genre très-remarquable et singulièrement organisé ne se compose que d'une espèce à plumage d'une blancheur éblouissante, et à corps gros et massif, mentionnée depuis long-temps dans toutes les relations de voyages.

#### 141° CHIONIS BLANC.

*Chionis alba*, FORST.

*Vaginalis alba*, GM.

*White-sheath-bill*, LATH., *Syn.* 3, pl. LXXXIX, pag. 268.

*The Southern-sheat-bill*, SHAW. *Misc.* t. XII, pl. 481.

*Coleoramphus nivalis*, DUM., *Dict. sc. nat.* t. X, pag. 36, 1818.

*Chionis Novæ-Hollandiæ*, TEMM., *Syst. orn.*

*Chionis necrophagus*, VIEILL.; *Gal.*, pl. CCLVIII.

*Chionis alba*, QUOY et GAIM., *Zool. Uranie*, pl. XXX, p. 131; FLEURIEU, *Voy. de Marchand*, t. IV, pag. 290.

MM. Quoy et Gaimard ont décrit le *chionis* dans leur *Zoologie* en ces termes : « Tout son plumage est peu éclatant ; les plumes  
« du cou sont un peu soyeuses. Le bec est fort gros, légèrement  
« arrondi, d'un blanc sale, noirâtre à la pointe ; sa longueur est

« de quinze lignes, sa circonférence de vingt-cinq à la base. La  
« mandibule supérieure un peu arquée, convexe, ne dépasse que  
« de très-peu l'inférieure. Les plaques cornées qui entourent la  
« base du bec sont immobiles, à l'exception peut-être de celle  
« dont la mandibule supérieure est recouverte, qui paraît suscep-  
« tible de mouvement. Les narines sont latérales et irrégulières; les  
« joues nues, jaunâtres, avec des caroncules de la même couleur.

« Les pieds, d'un noir rougeâtre, sont largement écailleux et  
« charnus sur les bords comme ceux des huîtres. Des trois  
« doigts de devant, celui du milieu a vingt lignes de longueur;  
« la membrane qui unit les deux extérieurs est courte; les tar-  
« ses ont dix-neuf lignes de hauteur; les ongles sont noirs.

« L'aile, dans le repos, a neuf pouces et demi de longueur;  
« son pli est muni d'un tubercule jaunâtre. La queue est recti-  
« ligne. La longueur totale de l'oiseau est de quinze pouces. »

A ces détails nous ajouterons des observations qui nous sont  
propres. Forster découvrit le chionis sur la terre des Etats, et  
voici comment on le trouve décrit par ce naturaliste, dans le  
second voyage de Cook (t. IV, pag. 59). « Ce genre, que nous  
« rencontrâmes dans notre excursion sur la terre des Etats,  
« était de la grosseur d'un pigeon et parfaitement blanc; il ap-  
« partient à la classe des oiseaux aquatiques, qui marchent à  
« gué. Il avait les pieds à demi palmés, et ses yeux ainsi que la  
« base du bec entourés de petites glandes ou verrues blanches. Il  
« exhalait une odeur si insupportable, que nous ne pûmes en  
« manger la chair, quoique alors les plus mauvais aliments ne  
« nous causassent pas aisément du dégoût. » Ce chionis avait  
sans doute déchiqueté quelques charognes, car nous goûtâmes  
la chair de deux de ces oiseaux tués par nous, l'un en mer, et  
l'autre aux îles Malouines, et nous la trouvâmes fort bonne.  
MM. Quoy et Gaimard disent la même chose, et déjà Ander-  
son, médecin, dans le troisième voyage de Cook (pag. 113), a

dit en parlant du chionis : « On le trouva aussi bon que du cànard. » Le nom de *necrophagus* de M. Vieillot est donc très-mal choisi et ne repose que sur une circonstance exceptionnelle et nullement sur une habitude constante.

Le chionis est mentionné par presque tous les navigateurs sous le nom de *pigeon blanc antarctique*. Dès 1739, il avait été indiqué par Lozier-Bouvet. Anderson (*troisième Voyage de Cook*, pag. 135) dit qu'il s'offrit par volées dans la baie de Noël de la terre de Kerguelen ou de la Désolation. Depuis on l'a rencontré au Sud de la terre de Diemen, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande, et on doit le regarder comme un habitant naturel des hautes latitudes australes, et même des terres frappées de stérilité placées sur les limites du pôle Sud. Sans doute qu'il faut reconnaître le chionis dans un oiseau décrit par M. Lesquin de Roscoff qui séjourna long-temps sur les îles Crozet après un naufrage désastreux sur ces îles, placées par 46 à 47 degrés de latitude Sud.

Nous citons cette description textuellement à cause de la particularité fort remarquable, qu'en vieillissant le chionis aurait une calotte noire. Nous soupçonnons cependant que M. Lesquin aura confondu dans son souvenir la huppe d'un cormoran, et qu'il l'aura donnée au chionis. Il s'exprime ainsi, pag. 36 du 55<sup>me</sup> N° du *Lycée armoricain*, publié en juillet 1827. « Il est un oiseau, « seul oiseau terrestre de ces îles, dont l'instinct se fait particu- « lièrement remarquer. Il a le corps d'un beau blanc, la tête « ornée d'une crête noire, qui s'accroît à mesure qu'il avance « en âge, le bec d'un pigeon, mais les pattes d'une poule; il se « nourrit de chair, de coquillages, en un mot de tout ce qu'il « rencontre. »

Le chionis blanc n'est pas très-commun sur les îles Malouines. Pendant notre séjour sur ces terres, nous le rencontrâmes presque toujours par individus solitaires sur les rochers qui hé-

rissent les plages de la baie Française. Ses mœurs sont farouches, et bien que nous en vîmes de petites troupes, nous ne pûmes en tuer que deux. Leur vol est lourd et peu analogue à celui des oiseaux de haute mer. Nous ajouterons quelques rectifications à la figure publiée par MM. Quoy et Gaimard. La blancheur neigeuse des plumes est relevée par l'iris gris-bleu qu'entoure un cercle rouge-brun près de la pupille. L'extrémité du bec est d'un noir plus foncé sur la mandibule supérieure. La partie moyenne des deux mandibules est occupée par deux taches de rouge brun d'autant plus saillantes que le reste du bec est d'une couleur verte uniforme. Le corps glanduleux qui occupe les joues et la base du fourreau corné, et qu'on ne peut mieux comparer qu'au tissu de la glande lacrymale, est couleur de chair.

Nous trouvâmes dans le gésier d'un chionis un caillou et une petite coquille. Deux cœcum longs de trois pouces venaient s'insérer à deux pouces de la terminaison de l'intestin.

Les dimensions d'un individu que nous avons mesuré étaient de quatorze pouces de longueur totale. La tête avait neuf pouces deux lignes; le bec un pouce quatre lignes; la circonférence était de douze pouces six lignes, et l'envergure offrait vingt-huit pouces.

## PALMIPÈDES.

---

142° GRÈBE AUX BELLES JOUES.

*Podiceps calipareus*, LESS.

*Petit plongeon à lunettes*, PERNETTY, *Voy.* t. II, pag. 15; BOUGAINV., *Voy.*, pag. 67.

*P. rostro nigro ; pedibus sub-viridibus ; fronte, collo, dorso uro-*

*pygioque griseo-cineraceis ; occipite atro ; malis et aureis duabus cristis ; corpore antè niveo et sericeo.*

( Pl. XLV. )

Les îles Malouines possèdent, dans leurs rivières et leurs marais, deux espèces de Grèbes : l'une a été décrite par MM. Quoy et Gaimard sous le nom de *grèbe Rolland*, et la seconde sera ici l'objet de notre examen. Le grèbe aux belles joues paraît être plus rare que l'espèce précédente, et c'est encore à M. Rolland<sup>1</sup> que nous en sommes redevables ; il le tua sur la rivière de Bougainville, au fond de la baie Soledad, aux environs du port Louis.

Ce grèbe est remarquable par les teintes douces de son plumage, qui est gris ardoisé supérieurement, et d'un blanc satiné en dessous. Les joues et le front sont d'un gris léger. Un faisceau de plumes effilées naît derrière chaque œil, et se prolonge en arrière et sur les côtés du cou. Une calotte d'un noir vif part de l'occiput et se prolonge sur la partie postérieure du cou et jusqu'à moitié. La gorge est d'un gris perlé agréable qui l'affaiblit, de sorte que le devant du cou et les côtés sont d'un blanc pur, ainsi que le reste du dessous du corps. Le manteau et les ailes sont d'un gris ardoisé plus foncé. Cette teinte règne aussi, mais mélangée de blanc, sur les plumes du croupion. Les tarses, les doigts et les membranes assez larges qui les festonnent, sont verdâtres. Le bec est court et noir. L'iris est d'un rouge extraordinairement vif, qui a fait dire au P. Dom Pernetty : « Les dia-

<sup>1</sup> M. Rolland était maître canonier sur l'*Uranie*, dans le Voyage autour du Monde de M. Freycinet ; il s'embarqua dans la même qualité sur la corvette *la Coquille*. Les obligations que lui doit la Zoologie de l'*Uranie* ont été appréciées par MM. Quoy et Gaimard, dans leur ouvrage : nous ne pouvons ici qu'ajouter les témoignages de notre reconnaissance pour les services sans nombre en ce genre que cet excellent homme nous a rendus.

« mants et les rubis n'ont rien qui égale le feu des yeux d'une  
« espèce de plongeon qui se trouve assez fréquemment sur le  
« bord de la mer. »

Ce grèbe a de longueur totale onze pouces et deux ou trois lignes. Du front à la pointe du bec on compte huit lignes; du coude de l'aile à son sommet, quatre pouces neuf lignes. Les tarses ont dix-sept lignes, et les doigts externes deux pouces.

#### 143° PUFFINURE.

*Puffinuria*, LESS.

*Pelecanoides*, LACÉP. ?

*Haladroma*, ILLIG. ?

Ce genre nous a offert les caractères suivants :

Un bec élargi, renflé, composé de plusieurs pièces soudées, à bords lisses, rentrés; le demi-bec supérieur, composé de deux pièces, garni de plumes à sa base jusqu'aux narines. Celles-ci, très-ouvertes, formant un cercle ovalaire dont l'ouverture est en haut, séparées l'une de l'autre par une simple cloison intérieure, cette cloison supportant de chaque côté un léger rebord qui divise à moitié chaque fosse nasale. La portion élargie du demi-bec supérieur dépasse la mandibule inférieure, et se termine au rétrécissement du rostre qui est étroit, convexe, très-recourbé et très-robuste. La mandibule inférieure est composée également de deux pièces soudées; celle du bord est étroite, engagée dans le demi-bec supérieur; celle d'en bas est formée par deux branches légèrement renflées, écartées en dessous où le vide est rempli par une très-petite et peu distincte peau nue. L'extrémité de la mandibule est convexe sur les bords, concave en dessous, et aiguë. Les première et deuxième rémiges sont les plus longues, égales; les troisième et quatrième légèrement plus courtes. La queue est petite, très-égale, pointue, formée

de douze pennes. Les tarses sont médiocres, faibles, garnis de scutelles aréolées petites. Les trois doigts antérieurs sont seulement enveloppés d'une membrane entière; le pouce manque.

Ce qui nous a portés à changer le nom de la seule espèce connue qui sert de type à ce genre est l'incertitude où nous sommes que ce soit réellement le *pelecanoides* de M. Lacépède ou l'*thaladroma* d'Illiger. Quelques fortes nuances de dissemblance nous ont paru exister entre les caractères donnés par ces auteurs et ceux que nous venons de citer, et nous n'avons vu nulle trace de la petite poche membraneuse susceptible de dilatation qu'on dit exister sous la mandibule inférieure. Ce genre n'a qu'une espèce.

#### 144° PUFFINURE DE GARNOT.

*Puffinuria Garnotii*, LESS.

*Procellaria urinatrix*, GM.

(Pl. XLVI.)

Le *Puffinure de Garnot* habite par grandes troupes, le long des côtes du Pérou. Il vole médiocrement bien, d'une manière précipitée, et en rasant la mer; mais il préfère se tenir en repos sur la surface des eaux, et plonge très-fréquemment à la manière des grèbes, sans doute pour saisir les petits poissons qui forment sa pâture.

Cet oiseau a neuf pouces de longueur totale, et son bec y entre pour dix lignes. Ses formes sont massives, courtes et ramassées, et ses ailes sont presque aussi longues que la queue, qui est brève et pointue. Le bec et les tarses sont noirs. Tout le dessus du corps, les joues, les ailes et la queue, sont d'un brun noirâtre; toutes les parties inférieures sont d'un blanc satiné, légèrement teint de fuligineux sur les côtés de la poitrine.

M. Garnot a donné sur cet oiseau des détails anatomiques

curieux qu'on devra consulter ( pag. 611 ), pour compléter son histoire; et le nom de *grebi-pétrel*, qu'il était enclin à lui consacrer, exprime assez bien l'analogie que le puffinure a avec les genres *pétrel* et *grèbe*. Le nom générique que nous lui assignons exprime ses grands rapports avec les *puffins* et les *uria*, et sa désignation spécifique rappelle les services rendus à l'histoire naturelle par notre confrère M. Garnot.

145° STERNE DES INCAS.

*Sterna inca*, LESS.

*S. corpore fuliginoso et ardoisiaceo; duabus longissimis mystacibus niveis; extremitate remigum albâ; rostro pedibusque sanguineis.*

( Pl. XLVII. )

C'est sur les côtes du Pérou qu'habite cette espèce fort remarquable de Sterne, qui joint à l'élégance des formes de ses congénères, une couleur sombre mais gracieuse, que relèvent deux élégantes moustaches blanches, flottantes et libres à leur extrémité, la couleur rouge de carmin du bec et la teinte orangée des pieds.

Nous observâmes un grand nombre de ces sternes dans une chasse que nous fîmes sur l'île stérile de *San-Lorenzo*, en février 1823. Nous en tuâmes plusieurs en ce lieu où elles semblent avoir fixé leur principale résidence, à l'entrée de l'immense baie de *Callao*, à peu de distance de Lima ou de la *Ciudad de los Reyes*. Le nom que nous lui imposâmes dès-lors servira à rappeler sa patrie.

La sterne des Incas a treize pouces six lignes de longueur totale. Le bec a deux pouces, les tarses dix lignes, et le doigt du milieu quatorze lignes, y compris l'ongle. Les ailes sont

plus longues que la queue d'un pouce. Celle-ci est fourchue et a un peu moins de cinq pouces.

Le bec est fort et d'un rouge de carmin très-vif. Les tarses et la membrane des doigts sont orangés, tandis que les ongles (et celui du milieu est renflé en dedans) sont noirs. La commissure du bec est bordée d'une peau nue, colorée en beau jaune citron.

La couleur générale du corps est d'un brun ardoisé uni, plus clair sur le croupion, et mélangé de quelques taches fauves ou grisâtres sur la poitrine et sur le ventre. Les plumes du sommet de la tête sont aussi plus foncées en couleur. L'iris est gris. Deux moustaches d'un blanc très-pur naissent à la base du bec, passent sur l'œil, et se terminent, sur les côtés du cou, par quatre ou six plumes plus allongées, libres et agréablement contournées.

Les pennes des ailes sont d'un brun noir, terminées, ainsi que leurs grandes couvertures, par du blanc. Le rebord inférieur de l'aile est garni de plumes grises tachetées de brun. Les pennes de la queue, ardoisées en dessus et à tiges brunes, sont cendrées en dessous et à tige blanche de ce côté.

146° OIE ANTARCTIQUE.

*Anser antarcticus*, VIEILL.

*Anas antarctica*, GMEL., *Systema nat.*, Sp. 57.

*Antarctic goose*, FORST., *second Voyage de Cook*; LATH., *Syst. ornith.*, Sp. 8.

Outarde, PERNETTY, *Voyage aux îles Mal.*, t. II, p. 13.

*A. capite griseo ; genis, gulo, colloque albo et nigro acutè striatis ; oculorum circuitu nudo ; pectore, abdomineque omninò atris, atque vittis niveis notatis ; tectricibus alarum nigris ; dorso uropygio, caudâ et ano albis ; alis niveis, cum speculo luteo-vires-*

*cente, brunneo marginato; pennis longis aterrimis; rostro et pedibus aurantiacis.*

(Pl. L.)

La plus grande obscurité a régné pour les distinctions spécifiques de plusieurs espèces d'oies propres aux îles Malouines et aux terres avancées du Sud de l'Amérique. C'est ainsi qu'on en a décrit quatre espèces au lieu de deux, parce que chaque sexe présente des différences telles qu'il serait en effet très-difficile de ne pas les séparer d'après l'examen seul des dépouilles, si on ne les avait pas vues dans leur patrie, et si on ne les avait pas suivies dans leurs habitudes, et fixé son jugement par la dissection. Ainsi l'oie magellanique (*anas magellanica*, Gm.), est la femelle de l'oie aux ailes blanches (*anas leucoptera*, Gm.); et celle que nous figurons ici avec soin est la femelle de l'oie antarctique (*anas antarctica*), dont le mâle, représenté n° 1006 des planches enluminées de Buffon, est depuis long-temps décrit avec beaucoup d'exactitude dans les auteurs. Quant à l'oie du plein de Pernetty, dont M. Vieillot a fait à tort un *anser*, c'est le canard aux ailes courtes (*anas brachyptera*, Lath.), fig. pl. L de la *Zoologie* de l'*Uranie*.

La femelle de l'oie antarctique a été mentionnée pour la première fois par Sparrman, qui en a publié une figure dans le deuxième fascicule, pl. XXXVII du *Museum Carlsonianum*. Ce qu'il y a de certain, c'est que la description qu'il en donne, tracée dans le style linnéen, est assez incomplète pour faire même douter de l'identité de notre oiseau avec celui qu'il indique comme la femelle de l'oie des régions australes. Sonnini, plus récemment, a complètement embrouillé la synonymie de ces espèces.

L'oie antarctique est beaucoup moins abondante sur les îles Malouines que l'oie aux ailes blanches (*anser leucoptera*), qui

paraît y être sédentaire et y vivre par grandes troupes, à la manière de nos oies domestiques, tandis, au contraire, que l'oie antarctique n'y est que de passage, et habite principalement les terres de l'extrémité Sud de l'Amérique. Ses mœurs d'ailleurs sont solitaires, et ce n'est jamais que par paires qu'on la rencontre sur les rivages où elle cherche des mollusques marins et des fucus dont elle fait sa nourriture. Aussi sa chair en contracte-t-elle une odeur détestable qui la rend dégoûtante, tandis que l'oie aux ailes blanches ou magellanique est très-agréable à manger, et ressemble parfaitement à notre oie commune ; elle ne se nourrit que d'herbes et d'aliments qui ne lui donnent nul mauvais goût.

Le mâle de l'oie antarctique a son plumage d'une blancheur éblouissante, et les pieds et le bec d'un jaune vif. La femelle, au contraire, présente le mélange le plus varié du blanc uni aux couleurs sombres, ce qui contribue toutefois à lui donner une livrée agréable à l'œil.

Cette espèce est de la taille de l'oie domestique. Sa longueur totale, de l'extrémité du bec au bout de la queue, est de deux pieds environ.

Le bec et les pieds sont de couleur jaune orangée. Le front, les joues et les ongles, sont brun-noir maillé très-finement de lignes blanches. Le noir est plus épais devant le cou, et cette couleur devient de plus en plus foncée sur les côtés et en arrière. Tout le sommet de la tête est recouvert d'une calotte rousse. Les plumes noires, dès le haut de la poitrine, sont traversées, chacune, par deux ou trois bandes blanches, qui s'élargissent, et qui forment sur cette partie, comme sur toute la surface inférieure du corps, un champ noir agréablement rayé de blanc, par parties égales. Le bas-ventre, le dos, le croupion et toutes les pennes de la queue, sans exception, sont d'un blanc de neige. Le moignon et les moyennes couvertures des ailes, sont égale-

ment de cette couleur, et leur milieu est occupé par un large miroir d'un vert métallique, dont les bords sont brun-noir. Le haut du dos et les grandes couvertures alaires, dans toute leur longueur, sont d'un brun foncé, et les grandes plumes sont entièrement d'un noir vif. Un fort tubercule rougeâtre est placé en dedans du coude de chaque aile.

Cette espèce n'arriva aux îles Malouines que quelques jours avant notre départ (vers le 10 décembre environ), ce qui suppose qu'elle vient de la terre des États et des bords du détroit de Magellan pendant l'été de ces climats, pour en repartir vers mars, époque à laquelle commence l'automne. Si l'oie magellanique est peu défiante; celle-ci, au contraire, paraît l'être beaucoup, car ce n'est qu'avec précaution que nous pouvions l'approcher pour la tirer.

Bougainville, pag. 66 de son ouvrage, la mentionne avec les autres espèces sous le nom d'*outarde*, et dit que sa chair contracte un goût huileux de ce qu'elle se nourrit de poisson.

L'oie aux ailes blanches, ou magellanique, vit au contraire par troupes nombreuses, qui se plaisent sur les étangs. Nous en détruisîmes une quantité prodigieuse, et nous trouvâmes leur chair délicate. Il nous arriva souvent d'en tuer quelques dizaines, sans qu'aucune de celles qui composaient la troupe cherchât à fuir, leurs ailes n'étant alors garnies que de plumes naissantes dont les tuyaux n'avaient aucune consistance. Le mâle de cette espèce est plus gros que la femelle, son plumage est d'un blanc pur, mais le dos et les couvertures des ailes sont gris et maillés de noir. La femelle, au contraire, plus svelte dans ses formes, a la tête et le cou d'un marron vif, le corps gris et la poitrine maillée de brun, et c'est de cette dernière couleur qu'est l'iris.

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU TOME PREMIER.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA DEUXIÈME PARTIE DU PREMIER VOLUME

DE LA

## ZOOLOGIE DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1822-1825.

SUITE DU

CHAPITRE V. Observations générales sur l'histoire naturelle des diverses contrées visitées par la corvette *la Coquille*, et plus particulièrement sur l'ornithologie de chacune d'elles; par

M. LESSON.....	Page 1
§ X (lisez IX.) Cajéli, île de Bourou, Archipel des Moluques.....	361
§ XI. Ile d'Amboine.....	375
§ XII. Nouvelle-Galles du Sud, Nouvelle-Hollande.....	385
§ XIII. Baie Marion ou des Iles, Nouvelle-Zélande.....	404
§ XIV. Ile d'Oualan ou Strong.....	423
§ XV. Havre de Doréry, Nouvelle-Guinée.....	436
§ XVI. Rade de Sourabaya, île de Java.....	448
§ XVII. Port-Louis, île Maurice.....	449
§ XVIII. James's-Town, île de Sainte-Hélène.....	473
§ XIX. Ile de l'Ascension.....	489

CHAPITRE VI. Mémoires sur divers sujets; par M. PROSPER GARNOT.

§ I. Mémoire sur les races humaines; par M. GARNOT.....	507
§ II. Notes sur quelques peuples de la mer du Sud; par M. GARNOT.....	522

*Voyage de la Coquille. — Z. Tom. I, Part. II.*

§ III. Remarques sur la Zoologie des îles Malouines; par M. GARNOT.....	535
§ IV. Voyage dans les environs de la ville de Sydney; par M. GARNOT.....	553
§ V. Quelques souvenirs sur le Chili; par M. GARNOT.....	563
§ VI. Relation d'un naufrage sur les côtes d'Afrique, et observations d'histoire naturelle faites au Cap; par M. GARNOT ....	573
§ VII. Description de la ville du Cap et histoire naturelle de ses environs; par M. GARNOT.....	578
§ VIII. Note sur les oiseaux vus dans les environs de Lima; par M. GARNOT.....	586

CHAPITRE VII. Description de quelques espèces nouvelles d'oiseaux; par M. GARNOT..... 588

Autour longicaude, 588.—Pie-grièche mélanure, 589.—Gobemouche à tête d'acier, *idem*.—Toï-toï, 590.—simple, 591.—à gouttelettes, *idem*.—de Maupiti, 592.—à lunettes, 593.—orné, 594.—aux longs pieds, *idem*.—Eurylaime de Blainville, 595.—Description anatomique de l'oiseau de paradis petit émeraude, 596.—Philédon à cravate frisée, 598.—*Certhia* du Chili, 599.—Grèbe d'Amérique, *idem*.—Psittacule de Desmarest, 600.—Coucal mènebiki, *idem*.—Grèbe de la Conception, 601.—Cormoran de Gaimard, *idem*.—Canard radjah, 602.

Recherches anatomiques relatives à divers oiseaux marins ..... 603

Paille-en-queue à brins rouges, 603.—Albatrosse fuligineux, 604.—Pétrel gris-blanc, 605.—Pétrel bleu, 607.—Variété de l'oiseau de tempête, 609.—Gorfou sauteur, 610.—Manchot à lunettes, *idem*.—Puffinure, 611.—Observations sur les oiseaux de Sainte-Catherine, au Brésil ..... 612

CHAPITRE VIII. Catalogue des oiseaux recueillis dans l'expédition de *la Coquille*, avec la description de plusieurs genres et d'un grand nombre d'espèces inédites; par M. LESSON.

Espèces remarquables ou nouvelles: Ani de Las-Casas, 619.—Coucal atralbin, 620.—Coucou à ventre roux, 622.—Arara des Patagons, 625.—Psittacule de Kuhl, 629.—Vanga cap-gris, 632.—Échenilleur karou. .... 633

# TABLE DES MATIÈRES.

739

Genre PHONYGAME .....	635
Phonygame de Kéraudren, 636. — Phonygame noir.....	638
Cassican de Quoy, 639. — Séricule prince-régent, 641. — Mou- cherolle énado, 643. — Philédon de Duméril, 644. — Philédon à oreillons jaunes, 645. — Philédon rougefront, 646. — Martinet à moustaches, 647. — Hirondelle d'O-Taïti, 648. — Carouge rou- noir, 649. — Étourneau des terres magellaniques, 650. — Corbeau vieillard.....	650
Genre MINO.....	651
Mino de Dumont .....	652
Genre PARADISIÈRE.....	654
Le manucode, 658. — Le paradisier rouge femelle, 660. — Tra- quet turdoïde, 662. — Moineau à tête blanche, <i>idem</i> — Bouvreuil Télasco, 663. — Fauvette des Malouines, <i>idem</i> . — Fauvette olive, 664. — Pitpit sombre, <i>idem</i> . — Troglodyte chilien, 665. — Synallaxe de Tupinier, <i>idem</i> . — Sittelle o-tataré, 666. — Épi- maque royal, 667. — Fournier, 669. — Fournier fuligineux, 670. — Fournier du Chili, 671. — Dicée à poitrine rouge, 672. — Dicée noir .....	673
Genre SOUI-MANGA .....	674
Souï-manga Aspasia, 676. — papou, 677. — rouge et noir, 678. décoré, 679. — Zénobie, <i>idem</i> . — Pomatorhin d'Isidore.....	680
Genre OISEAU-MOUCHE.....	
Oiseau-mouche à couronne violette, 681. — Oiseau-mouche Cora, 682. — Oiseau-mouche Amazili, 683. — Todirampe sacré, 686. — Todirampe Dieu, 687. — Symé, 688. — Symé torotoro 689. — Ceyx, 690. — Ceyx bleu, <i>idem</i> . — Ceyx Meninting, 691. — Martin-chasseur gros bec, 692. — Martin-pêcheur d'Europe, va- riété des Moluques, 693. — Martin-pêcheur errant, 694. — Martin- pêcheur à longs brins .....	697
Genre TAVON OU MÉGAPODE.....	698
Mégapode Duperrey.....	700
Genre ALETHÉLIE.....	702
Alethélie de d'Urville, 703. — Colombe de Zoé, 705. — Colombe araucanienne, 706. — Colombe océanique, 708. — Colombe géant, 710. — Colombe amarante, 711. — Tourterelle bleu-verdin....	713
Genre TALÉGALLE.....	715
Talégalle de Cuvier, 716. — Casoar Émeu, 717. — Émou pa- rembang, 718. — Pluvier à calotte rouge, 719. — Vanneau à	

## TABLE DES MATIÈRES.

écharpe, 720. — Huîtrier aux pieds blancs, 721. — Héron phaé-	
ton .....	722
Genre CHIONIS .....	723
Chionis blanc, 724. — Grèbe aux belles joues .....	727
Genre PUFFINURE .....	729
Puffinure de Garnot, 730. — Sterne des Incas, 731. — Oie an-	
tarctique .....	732

FIN DE L'INDEX DE LA DEUXIÈME PARTIE DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES PLANCHES DE L'ATLAS,

QUI SE RAPPORTENT AU PREMIER VOLUME.

Pl. 1. Crânes d'Alfourous (habitants de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée ).	Page 102
2. Fig. 1. Vespertilion de Buenos-Ayres, <i>Vespertilio bona-riensis</i> , LESS.	137
2. Rat-taube hottentot, <i>Bathyergus hottentotus</i> , LESS.	166
3 Otarie Molosse, <i>Otaria molossina</i> , LESS.	140
4. Grand Couscous tacheté, <i>Cuscus maculatus</i> , LESS.	150
5. Couscous à grosse queue, <i>Cuscus macrourus</i> , LESS.	156
6. Couscous blanc, <i>Cuscus albus</i> , LESS.	158
7. Kangourou Oualabat, <i>Kangurus ualabatus</i> , LESS.	161
8. Cochon des Papous, <i>Sus papuensis</i> , LESS.	171
9. Fig. 1. Delphinaptère de Péron, <i>Delphinapterus Peronii</i> , L.	179
2. Dauphin à sourcils blancs, <i>Delphinus superciliosus</i> , L.	181
3. Dauphin à bandes, <i>Delphinus bivittatus</i> , LESS.	178
4. Dauphin unenas, <i>Delphinus lunatus</i> , LESS.	183
5. Dauphin malais, <i>Delphinus malayanus</i> , LESS.	184
10. Autour à longue queue, <i>Falco longicauda</i> , GARNOT.	588
11. Pie-grièche cap-gris, <i>Vanga kirhocephalus</i> , LESS.	632
12. Pie-grièche Karou, <i>Ceblepyris Karu</i> , LESS.	633
13. Cassican de Kéraudren, <i>Phonygama Keraudrenii</i> , LESS.	636
14. Cassican de Quoy, <i>Barita Quoyi</i> , LESS.	639
15. Fig. 1. Gobe-mouche à tête d'acier, <i>Muscicapa chalybeocephalus</i> , GARN.	589
2. Gobe-mouche Énado, <i>Muscicapa enado</i> , LESS.	643
3. Moucherolle toi-toi, <i>Muscicapa toi-toi</i> , GARN.	590
16. Fig. 1. Gobe-mouche simple, <i>Muscicapa inornata</i> , GARN.	591
2. Gobe-mouche à gouttelettes, <i>Muscicapa guttula</i> , GARN.	591
3. Bouvreuil Télasco, <i>Pyrrhula Telasco</i> , LESS.	663

Oiseaux (10-50)

Pl. 17.	Moucherolle Pomaré, <i>Muscicapa Pomarea</i> , LESS.; <i>Muscicapa maupitiensis</i> , GARN., mâle, femelle, et vieil âge.	592
18. Fig. 1.	Gobe-mouche à lunettes, <i>Muscicapa telescophthalmus</i> , GARN.	593
2.	Gobe-mouche ornoir, <i>Muscicapa chrysomela</i> , GARN.	594
19. Fig. 1.	Gobe-mouche aux longs pieds, <i>Muscicapa longipes</i> , GARN.	594
2.	Eurylaïme de Blainville, <i>Eurylaimus Blainvillii</i> , GARN.	595
20.	Séricule prince-régent, femelle, <i>Sericulus regens</i> , LESS.	640
21.	Philédon de Duméril, vieux et jeune, <i>Philedon Dumerilii</i> , LESS.	644
21 bis.	Philédon à oreillons jaunes, <i>Philedon chrysotis</i> , LESS.	645
22.	Martinet à moustaches, <i>Cypselus mystaceus</i> , LESS.	647
23. Fig. 1.	Troupiale ou carouge rounoir, <i>Icterus rufusater</i> , L.	649
2.	Sittelle o-tataré, <i>Sitta o-tatare</i> , LESS.	666
24.	Corbeau vieillard, <i>Corvus senex</i> , LESS.	650
25.	Mino de Dumont, <i>Mino Dumontii</i> , LESS.	652
26.	Manucode, femelle, <i>Paradisæa regia</i> , LINN.	658
27.	Paradisier rouge, femelle, <i>Paradisæa rubra</i> , LACÉP.	660
28.	Épimaque royal, <i>Epimachus regius</i> , LESS.	667
29. Fig. 1.	Synallaxe de Tupinier, <i>Synallaxis Tupinieri</i> , LESS.	665
2.	Pomatorhin d'Isidore, <i>Pomatorhinus Isidori</i> , LESS.	680
30. Fig. 1 et 2.	Dicée à poitrine rouge, <i>Dicæum erythrothorax</i> , LESS. Mâle et femelle.	672
3.	Souï-manga Zénobie, <i>Cinnyris Zenobia</i> , LESS.	679
4.	Souï-manga Aspasia, <i>Cinnyris Aspasia</i> , LESS.	676
31. Fig. 1.	Souï-manga décoré, <i>Cinnyris eques</i> , LESS.	678
2.	Oiseau-mouche à couronne violette, <i>Orthorhynchus sephaniodes</i> , LESS.	681
3.	Oiseau-mouche Amazili, <i>Orthorhynchus Amazilia</i> , LESS.	
4.	Oiseau-mouche Cora, <i>Orthorhynchus Cora</i> , LESS.	683
31 bis. Fig. 1.	Symé toro-toro, <i>Syma toro-toro</i> , LESS.	689
2.	Martin-chasseur gros bec, <i>Dacelomacrorhinus</i> , L.	692
32.	Pic du Chili, <i>Picus chilensis</i> , GARN.	241
33.	Coucal Mènebiki, <i>centropus Menebiki</i> , GARN.	600

	TABLE DES PLANCHES.	743
Pl. 34.	Coucal atralbin, <i>Centropus ateralbus</i> , LESS.	620
35.	Psittacule de Desmarest, <i>Psittacula Desmarestii</i> , GARN.	600
35 bis.	Psittacara ou Arara de Patagonie, <i>Psittacara patagonica</i> , LESS.	625
36.	Mégapode Duperrey, <i>Megapodius Duperreyi</i> , LESS.	700
37.	Alecthélie de d'Urville, <i>Alecthelia Urvillii</i> , LESS.	703
38.	Talégalle de Cuvier, <i>Talegallus Cuvieri</i> , LESS.	716
39.	Colombe de Zoé, <i>Columba Zoëæ</i> , LESS.	705
40.	Colombe araucanienne, <i>Columba araucana</i> , LESS.	706
41.	Colombe océanique, <i>Columba oceanica</i> , LESS.	708
42.	Tourterelle bleu-verdin, <i>Columba cyano-virens</i> , LESS. Mâle et femelle.	713
43.	Vanneau à écharpe, <i>Vanellus cinctus</i> , LESS.	720
44.	Héron phaéton, <i>Ardea heliosyla</i> , LESS.	722
45.	Grèbe aux belles joues, <i>Podiceps calipareus</i> , LESS.	727
46.	Puffinure de Garnot, <i>Puffinuria Garnotii</i> , LESS.	730
47.	Sterne des Incas, <i>Sterna Inca</i> , LESS.	731
48.	Cormoran de Gaimard, <i>Carbo Gaimardi</i> , GARN.	601
49.	Sarcelle des Malais, <i>Anas radjah</i> , GARN.	602
50.	Oie antarctique, fem., <i>Anser antarcticus</i> , VEILL.	732

FIN DE LA TABLE DES PLANCHES.

901②











